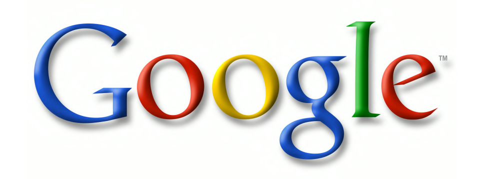

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE,

TOME TROISIEME.

AVIS.

L'Auteur de cet Ouvrage compte le borner à cinq volumes, qui, par la différence des matieres, par la variété de leur ton & du ſtyle, par le choix des exemples empruntés des meilleurs Ecrivains, donneront, à ce qu'il eſpere, une idée auſſi amuſante que ſuffiſante de la Poëſie Angloiſe; tous les genres, excepté le Dramatique, y ſeront parcourus.

Le premier Tome a offert au Lecteur les trois ſortes de Poëmes principaux, le Géorgique, l'Epique, & le Burleſque, &c.

Il a été queſtion dans le ſecond du Didactique, du Satyrique, & du Lyrique.

Le troiſieme, que nous donnons aujourd'hui, contient une Epître au Docteur Arbuthnot, & quatre Epîtres Morales de Pope.

Le quatrieme, *qui eſt ſous preſſe*, préſentera d'abord quelques Epîtres d'un ton & d'Auteurs différens, des Hymnes, & des Odes en tous les genres, & ſera terminé par des Eglogues.

Le cinquieme & dernier, dont nous avons le manuſcrit, ſuivra de près; il eſt deſtiné à renfermer ce qu'on appelle vulgairement les petites Pieces, ou d'un moindre genre, comme Fables, Contes, Eloges Funebres, Epitaphes, Chanſons, Madrigaux, Epigrammes, &c.

IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE,

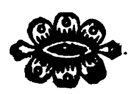
OU

TRADUCTION DES MEILLEURS Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement ſur leurs Ouvrages, & une comparaiſon de leurs Poëſies avec celles des Auteurs anciens & modernes, & un grand nombre d'Anecdotes & de Notes Critiques,

Par M. l'Abbé YART, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences, & Arts de Roüen.

TOME TROISIEME,

Contenant quatre Epîtres Morales de Pope.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE.



OICI le troisieme & quatrieme volumes d'un Ouvrage que le public a reçu favorablement. J'ai recueilli les voix, j'ai balancé la loüange contre la critique, & tout bien considéré, je continue.

Je ne répeterai point les éloges, dont plusieurs Ecrivains célebres, tels que Monsieur l'Abbé Goujet (*a*), les Journalistes des

NOTES.

(*a*) M. l'Abbé Goujet, dans son nouveau Supplément au Dictionnaire de Morery, à l'article Philips. Le Journal des Savans, mois de Décembre, vol. 1. 1749. Juin, vol. 2. 1750. Le Journal

Savans, de Trévoux, & de Londres, m'ont honoré; j'y ajoûterai seulement une Lettre que M. de Fontenelle a écrite à un de ses intimes amis, sur mes faibles essais. Ce n'est point un éloge vague, c'est un jugement raisonné. M. de Fontenelle a saisi la différence essentielle, qui est entre ma Traduction & toutes les autres Traductions Angloises; en sorte que cet extrait entre nécessairement dans l'idée que je dois donner de mon Livre.

» J'ai lû, dit ce grand homme, » une Traduction des Poëtes An- » glois, de M. l'Abbé Yart, dont

NOTES.

de Trévoux, mois d'Octobre, II. vol. 1749. Le *Monthly Review*, Journal de Londres, mois de Juillet 1750. Extrait d'une Lettre de M. de Fontenelle à M. de Cideville, de l'Académie de Rouen, le 7. Septembre 1749.

» je ſuis très-content; le ſtyle en
» eſt très-pur, très-naturel, très-
» exact: je juge même par des
» notes de l'Auteur que la tra-
» duction eſt très-fidele. C'eſt une
» jolie invention, qui doit être
» imitée, que de remettre ainſi
» ſous les yeux du Lecteur tout
» l'extraordinaire de l'original,
» qui autrement auroit été perdu;
» on eſt à peu près auſſi avancé
» que ſi on avoit ſû la Langue. «

Je regarde cet éloge comme un ſage conſeil, dont je dois profiter. Qu'on ne ſoit donc point ſurpris ſi l'on voit dans mes notes des traductions purement littérales en plus grand nombre que dans les premiers volumes: ce qui plaît au connoiſſeur le plus délicat & le plus expérimenté que nous ayons, doit plaire au public. Au reſte, je n'attribue les loüanges de ces hommes illuſtres qu'à leur indulgence pour les premiers eſ-

fais de ma plume, pour les difficultés du travail, & surtout pour le desir que j'ai eu d'être utile en quelque chose à ma Patrie.

Après avoir rapporté les loüanges, il est dans l'ordre de parler des critiques : elles vont me donner lieu d'éclaircir certaines vérités litteraires, dont on n'est pas encore assez convaincu.

Quelques personnes ont soupçonné mes Traductions d'infidélité, parce qu'elles leur ont paru trop françoises. Trompés par les écrits de ceux à qui il est plus facile de s'attacher à la lettre que de prendre le génie de leurs Auteurs, ils ont crû qu'il étoit impossible de joindre une exacte fidélité à une élégance continue : ils se sont imaginés que plus on parloit François, moins on rendoit une Langue étrangere ; ils ont pris pour des Traductions des Parodies ridicules, un jargon moi-

tié Anglois, moitié François, plus capable de corrompre notre Langue, que de nous faire connoître celle de nos voisins.

Je pourrois citer pour garans de la conformité de ma version avec le texte, de grands Poëtes, également versés dans la connoissance des deux Langues, & juges compétens dans la Traduction des Poëtes; car il ne faut pas confondre celle-ci avec celle des Historiens, des Physiciens, & de plusieurs Ecrivains en prose: il faut être original dans la premiere; il ne faut être que copiste dans la seconde; on doit rendre dans l'une, d'un air libre & facile, non-seulement les pensées, mais les expressions & les tours de l'Auteur; ou, quand ces expressions & ces tours courent risque d'ennuyer ou de déplaire, avoir le talent d'en substituer d'autres qui remplacent *tout l'extraor-*

dinaire de l'original, en le renvoyant aux notes; il suffit dans l'autre de rendre les pensées, les expressions & les faits, d'une maniere fidele & scrupuleuse; celle-ci est une estampe sans coloris, celle-là une copie qui paroît si originale qu'elle trompe les connoisseurs; c'est le même air de musique, qui joüé sur un instrument, ou chanté par une belle voix, est répété avec la même grace & le même goût par un autre instrument, ou par une autre voix. Le Traducteur du Poëte répond en quelque sorte de son Auteur: le Traducteur de l'Historien & du Physicien ne prend rien sur lui, il renvoie, à celui qu'il traduit, le mépris ou l'estime qu'on fait de son Livre.

D'autres, sans avoir égard aux Discours & aux Notes, qui font la moitié de mon Ouvrage, en ont fait peu de cas, parce que ce

ne ſont, diſent-ils, que des Traductions; admirateurs des Auteurs originaux, ils mépriſent tous les Traducteurs. Il eſt vrai que les premiers ont le mérite de l'invention : mais ils ne l'ont preſque pas plus que les derniers, par rapport aux expreſſions & aux tours, qui ſont extrêmement différens dans toutes les Langues, & ſurtout dans la Langue Françoiſe & Angloiſe; or on ſait qu'en Poëſie & en Proſe poëtique les tours & les expreſſions valent des penſées.

S'il eſt certain que tous ceux qui penſent ont à peu près les mêmes idées, & qu'un homme de génie ne differe principalement d'un autre que par les expreſſions & les tours, en quoi donc un Traducteur eſt-il tant au-deſſous d'un Auteur original; puiſque par rapport à ces expreſſions & à ces tours, le premier

égale preſque toûjours le ſecond en invention ; l'Eſſai ſur l'Homme en vers François, le Paradis perdu en Proſe poëtique, ſe placent dans notre imagination vis-à-vis de ces deux Poëmes écrits en Anglois.

Un Auteur original invente ; en ſuppoſant encore que cette invention ſoit réelle, ce qui eſt bien rare ; car il ne fait ſouvent qu'orner de nouvelles expreſſions ce qui a été dit avant lui : & alors quelle différence y a-t-il entre lui & ſon Traducteur ?

Nôtre eſprit eſt naturellement auſſi jaloux de ſes penſées, que notre cœur l'eſt de ſes ſentimens ; celui qui a la force d'aſſervir ſon eſprit à l'eſprit d'un autre, qui paroît libre, lorſqu'il eſt le plus dépendant, qui marche ſeul dans une terre étrangere à travers des obſcurités de toute eſpece ; qui éclaircit un texte ſans le para-

phraſer ; qui l'explique ſans le commenter ; qui le fortifie ſans le charger ; qui l'embellit ſans le flatter ; qui crée à chaque inſtant la forme, ſans jamais changer la matiere ; n'a-t-il pas un génie, qui, quoique différent de celui des Auteurs originaux, eſt peut-être plus rare ? Il eſt beaucoup d'Auteurs admirables ; il eſt peu de Traducteurs excellens : après avoir montré toute leur force, en parcourant librement la carriere qu'ils ſe ſont ouverte, combien d'Ecrivains ont marché avec timidité dans la carriere étroite que d'autres leur ont tracée ?

Mais, dira-t-on, cet éloge appartient aux Traducteurs en vers : j'ajoûte qu'il convient auſſi à ceux qui traduiſent en proſe. Premierement celle-ci a ſes difficultés comme la verſification. En ſecond lieu, quand la premiere ne ſeroit pas auſſi difficile que la ſeconde ;

elle le feroit du moins autant, considérée comme traduction. En troisieme lieu la prose poëtique ne nous prive pas plus des beautés de l'original, que la poësie : tous paradoxes littéraires, que je vais prouver par la simple exposition.

Je dis donc que la prose a ses difficultés comme la poësie. Celle-ci à la vérité est contrainte par la mesure & la rime, qui cependant coûtent moins, qu'on ne le croit communément, à ceux qui s'y sont long-tems exercés : la versification devient presque leur langage naturel ; tout ce qu'ils écrivent se tourne presque de soi-même en vers, comme on l'a dit de Corneille & de Moliere, & comme Ovide l'a dit de lui-même :

Quidquid conabar scribere, versus erat.

La facilité apparente de la prose

devient une ſource de difficultés: plus elle ſemble facile, plus l'Auteur doit être difficile dans le choix de ſes expreſſions; c'eſt un terrein propre à produire toutes ſortes de plantes, où il ne faut laiſſer croître que les fleurs & les fruits les plus rares. En proſe, comme en poëſie, il faut changer à chaque phraſe d'harmonie & de nombre: l'une & l'autre demandent également des ſoins, de l'art, de l'oreille. Une période nombreuſe y doit ſuccéder inſenſiblement à des phraſes coupées, la force à la douceur, la lenteur à la rapidité, la légereté à la gravité. Il faut rendre toutes les parties, non-ſeulement du diſcours entier, mais de chaque période, égales entr'elles, & les mettre en équilibre. Ce qu'on appelle ſtyle eſt extrèmement rare: une proſe & une verſification élégantes ſont également le fruit d'un goût ex-

quis : réussir dans l'une n'est pas toûjours un sûr moyen de réussir dans l'autre.

La prose est encore extrèmement difficile, considérée comme traduction, parce qu'elle doit être plus exacte & plus fidele que la poësie : or cette fidélité coûte beaucoup ; quand il s'agit des Poëtes Anglois. Leur Langue, ainsi que toutes les Langues du Nord, a beaucoup moins d'analogie avec la nôtre que la Gréque, la Latine, & les autres Langues méridionales : les Poëtes Anglois sont pour la plûpart si obscurs, que leurs compatriotes ne les entendent quelquefois pas eux-mêmes, ce qui n'est arrivé jamais à aucun des nôtres qui sût écrire. Leur précision, ou plûtôt leur brieveté, est si grande, que le sens n'est souvent exprimé qu'à demi, & que, quoique vous l'entendiez, vous ne trouvez qu'a-

vec beaucoup de peine dans notre Langue, tous les termes qu'il faudroit pour l'exprimer en entier. Leurs idées sont si extraordinaires qu'ils en ont beaucoup qui n'étoient jamais entrées dans l'esprit humain. On ne s'imagine pas quelquefois les entendre, lorsqu'on les entend le mieux; il faut souvent, pour les rendre, donner aux termes de sa Langue une nouvelle acception: chaque phrase, chaque expression, est un microscope, qui fait voir à travers un espace extrêmement étroit, une étendue infinie d'objets.

On juge cependant un Traducteur en prose avec plus de rigueur qu'un Traducteur en vers: il faut que le premier dise tout ce qu'il doit, & le second tout ce qu'il peut. M. l'Abbé du Rénel même, a été contraint de paraphraser quelquefois le texte de Pope. M.

de Voltaire a ajoûté beaucoup de ſes idées à celles des Poëtes Anglois qu'il a fait connoître. Ces Ecrivains illuſtres ont encore plus montré le génie de notre Langue & de notre Poëſie, que celui de la Langue & de la Poëſie Angloiſe.

Mais, répondent les Critiques, l'harmonie des vers Anglois eſt perdue pour nous dans la proſe : cette même harmonie n'eſt-elle pas également perdue dans les vers ? L'harmonie Angloiſe a-t-elle plus de rapport avec notre verſification qu'avec notre proſe ? Quand j'entends lire une piece de vers Anglois, & auſſi-tôt après la même piece en vers François, leur harmonie ne me paroît pas plus ſe reſſembler, que la Muſique de la Chine ne reſſemble à la Muſique Françoiſe : l'une ne me donne aucune idée de l'autre.

Un vers Anglois, dit-on, eſt

mieux rendu par un vers François que par une phrase en prose. Oui, si le vers François répétoit exactement tous les mots du vers Anglois, s'il étoit possible de suivre long-tems dans les premiers la même marche que dans les seconds : ceux-ci ont des inversions de toute espece, que ceux-là ne souffrent pas. La Langue Françoise est moins précise, ou du moins elle rend en plus de mots la même pensée que la Langue Angloise : la monotomie de notre versification nous rend la lecture d'un long Poëme beaucoup moins agréable que la variété infinie des tours dont notre prose poëtique est susceptible ; aussi celle-ci est-elle une image beaucoup plus parfaite de la Poësie Angloise sans rimes, & même rimée, que notre Poësie même.

Si M. de Fenelon, qui a imité l'Odyssée d'Homere, & qui l'a

ſurchargée de longues réflexions, l'eût ſimplement traduite, nous aurions vû renaître dans cet aimable Ecrivain l'abondance des figures, la richeſſe des expreſſions, la naïveté des ſentimens, toutes les graces & toute la force du Poëte Grec : la douceur de ſa proſe poëtique auroit peint à nos oreilles la douceur de la poëſie Grecque.

Meſſieurs les Journaliſtes de Trévoux font une objection plus importante : ils blâment dans leurs Journaux, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente, le zele que nous avons de faire connoître les Anglois. » Ces nouveaux ſecours, » diſent-ils, qu'on va chercher » au-delà des mers, n'ont orné ni » enrichi notre Scene ni notre » Parnaſſe. Corneille, Racine, » Moliere, Dépréaux, ne lûrent » point les Poëtes Anglois : ils lû» rent les anciens, & nous ſom-

» mes inondés de traductions An-
» gloises, qui paroissent coup sur
» coup. « Année 1747. & 1749.

Quelque respect que j'aie pour les connoissances, infiniment variées de ces Ecrivains judicieux, qu'il me soit permis de justifier l'utilité de mes travaux, & d'ajoûter ici quelques réflexions à celles que j'ai déja faites sur ce sujet dans la Préface de mon premier volume.

Ces nouveaux secours, qu'on va chercher au-delà des mers, sont des semences qu'on jette dans la terre: elles doivent y germer quelque tems avant que de lever, de croître, & de porter des fruits. Les secours qu'on alla chercher dans les Bibliotheques des Moines, n'enrichirent pas tout d'un coup notre Scene ni notre Parnasse: il fallut marcher près de deux siecles dans les ténebres du mauvais goût, avant qu'une lecture assi-

due des anciens eût pû épurer notre Poësie, & avant que nous parvinssions au grand jour que Corneille & Racine répandirent sur la Tragédie, Moliere sur la Comédie, & Dépréaux sur l'art des Vers. Qui osera nier que nous devons aux Anglois beaucoup d'expressions neuves, qui passent continuellement de leurs Ouvrages dans nos Traductions, & de nos Traductions dans notre Langue; beaucoup de tours singuliers & heureux, que nous n'avions point imaginés, & un grand nombre de traits originaux qui regnent dans quelques-uns de nos Poëtes? Ne connoît-on point Brutus, la mort de César, & plusieurs Scenes de Tragédies, que M. de Voltaire a ingénieusement imitées de nos voisins? Ne sait-on point qu'il a appris, comme il l'avoue lui-même, à penser & à écrire vigoureusement dans l'étu-

de de leurs Livres, & à s'ouvrir, à leur exemple, un nouveau Théatre, en transportant comme Dryden la Scene dans le nouveau monde (*a*)?

Il n'eft pas furprenant que Corneille, Racine, Moliere, Despréaux, n'euffent point lû les Anglois: leur Langue & leur Poëfie n'étoient point connues du tems de ces grands Poëtes; s'ils les euffent connues, ils les auroient lûes auffi avidement que nous les lifons aujourd'hui. Corneille & Moliere euffent autant profité de la lecture de Shakefpear & de Benjohnfon, qu'ils profitoient de celle des Poëtes Efpagnols, qui

NOTES.

(*a*) C'eft au Théatre Anglois, dit-il, que je dois la hardieffe que j'ai eue de mettre fur la Scene les noms de nos Rois, & des anciennes familles du Royaume. *Préface de Zaïre.*

ſont évidemment au-deſſous de ces Peres du Théatre Anglois. Dépréaux faiſoit grand cas des Poëſies Latines d'Adiſſon: pourquoi n'auroit-il pas également eſtimé ſes Poëſies Angloiſes? Il auroit été à ſouhaiter que Boileau eût pû lire les Satyres & les Epîtres de Pope: elles auroient enrichi le fonds des Satyres & des Epîtres de notre Poëte. Racine auroit étendu ſon génie dans la variété preſque infinie des héros que les Anglois ont mis ſur la Scene: quelques-uns des ſiens auroient eû de plus grands caracteres, & ſe feroient moins reſſemblés.

Les Grecs & les Romains ont eu leurs Etiennes, leurs Sçaligers, leurs Daciers, pour les rétablir, les commenter, les traduire: voilà deux ſiecles entiers que nos Savans pâliſſent ſur le Grec & ſur le Latin; nous paſſons dix années

de

de notre jeunesse à les feüilleter. Le peuple de l'Univers qui pense le plus, ne méritera-t-il point aussi notre étude?

Si nous autres François nous avons des Poëtes qui égalent & qui surpassent même les anciens, comme Corneille, la Fontaine, & Moliere; si les Anglois auroient eu tort de ne les pas traduire: n'est-il pas possible qu'une Nation aussi laborieuse, & aussi savante que l'Angloise, ait des Poëtes qui égalent & qui surpassent aussi les anciens? Il y a des morceaux dans Shakespear, dans Milton, dans Adisson, dans Pope, dans Swift, dans Gay, dans Tomson, qui méritent autant notre estime que tout ce que l'antiquité a jamais produit.

Les Anglois pensent avec trop de liberté, & s'expriment avec trop de hardiesse: voilà véritable-

ment ce qui allarme la religion tendre & zélée de Messieurs les Journalistes. Mais les anciens étoient-ils beaucoup plus chastes & plus orthodoxes que les Anglois ?

Le goût & le jugement n'ont point toûjours dicté la plûpart des Poësies Angloises : ont-ils toûjours dicté les Poësies Greques & Romaines ? L'Iliade est-elle toûjours conforme aux regles du Poëme épique ? Nos Critiques ne trouvent-ils rien à blâmer dans Lucrece, Ovide, Séneque, Lucain ? Nos Tragédies, nos Comédies, tous nos Ouvrages en vers, sont-ils donc aujourd'hui admirables au point, que nous ayons le droit de rejetter avec orgueil les secours que nous offrent les étrangers ?

Mais, loin de détourner de l'étude des anciens, je les remets

ſans ceſſe devant les yeux par les comparaiſons fréquentes que je fais d'eux avec les Anglois. S'ils parlent trop librement, je ſupprime ou je réfute ce qui eſt trop libre. Si leurs images ſont trop nuës, je les voile ou je les efface. S'ils me paroiſſent pécher contre les regles, leurs erreurs font le ſujet de mes remarques : ils nous ſont utiles par leurs fautes même. J'y parle de ce peuple philoſophe avec la liberté, qu'il aime tant, & je crois lui marquer mon eſtime en lui diſant la vérité.

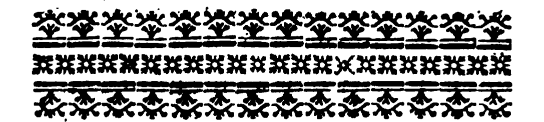
Tous les Poëtes que je traduis ſont dignes d'être connus. Quand on a voulu donner une idée de la Poëſie Françoiſe, on a commencé par Marot, Ronſard, Malherbe, Racan. Après un eſſai ſur les Poëſies de Philips, qui contiennent trois genres, j'ai commencé par Cowley, Rocheſter, Dry-

den, Buckingham, &c. dont les uns ont vécu au commencement & les autres à la fin du dernier siecle. On voit la Poësie Angloise naître & se former sous le regne de Charles II. on l'a vûe aussi, & on la verra encore dans cet Ouvrage, se perfectionner sous celui de la Reine Anne, regne aussi favorable à cette Poësie, que celui de Louis XIV. l'a été à la nôtre.

J'étois resté aux Odes dans le second volume, je passe aux Epitres dans celui-ci; la plûpart sont de Pope, quelques-unes de Dryden, d'Adisson, de Gay, c'est-à-dire des premiers Poëtes Anglois de ce siecle. J'ai placé celles de Pope avant les autres; elles méritent cette préférence par la réputation de leur Auteur, par l'importance des sujets qu'elles traitent, & par la maniere dont ils

ſont traités. La premiere de ces Epîtres eſt une apologie de Pope : mais pour l'entendre, ainſi que les ſuivantes, il m'a paru néceſſaire de commencer par la Vie de ce grand Poëte ; nous allons enfin connoître celui que nous avons tant de fois admiré.





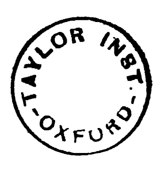
TABLE

DU TROISIEME TOME.



HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA VIE
ET DES OUVRAGES
DE MONSIEUR
ALEXANDRE POPE.



AVERTISSEMENT,

Sur l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. ALEXANDRE POPE.

IL n'eſt point d'homme, dont la vie ne puiſſe nous être utile. Quelque grand intervalle qu'il y ait entre un Prince & un Artiſan, un Guerrier & un Magiſtrat, un Savant & un Ignorant, ils ont tous un centre, où ils ſe réuniſſent, & ce centre eſt l'homme: ils peuvent tous s'enſeigner les uns aux autres, par leurs exemples & leurs expériences, comment ils ont rempli les devoirs de la nature, vaincu leurs paſſions, ſupporté leurs peines, vécu avec les autres hommes, appris à ſe rendre heureux. Voilà le

premier objet que nous devons considérer dans leur vie.

Le second est le rang qu'ils ont tenu dans la société, & les connoissances particulieres que la Providence leur a données; objet important pour ceux qui ont les mêmes places à remplir, & les mêmes talens à cultiver. Ils doivent apprendre dans la vie d'un homme illustre les moyens qu'il a pris pour parvenir à ces places & acquérir ces talens, les diverses causes de ses succès plus ou moins grands, & surtout ce qui l'a rendu heureux ou malheureux.

Voilà les deux objets que j'ai réunis dans l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. Alexandre Pope: je l'ai représenté comme Homme & comme Poëte; afin que ses vertus & ses vices, ses talens & le bon ou le mauvais usage qu'il en a fait, pussent ser-

vir également d'instruction aux hommes pour leurs mœurs, & aux Poëtes pour leurs talens. J'ai tiré cette Histoire de quelques Anecdotes qu'on m'a communiquées de divers Ouvrages; mais particulierement des Mémoires (*a*) de sa Vie, qu'on a publiés à Londres un an après sa mort.

NOTES.

(*a*) Cet Ouvrage est intitulé, *Mémoires de la Vie & des Écrits d'Alexandre Pope, Ecuyer, recueillis avec fidélité d'Auteurs authentiques, de Manuscrits Originaux, & des témoignages de plusieurs personnes de crédit & d'honneur; avec des Observations critiques, par Guillaume Ayre, Ecuyer, imprimés en Anglois à Londres en* 1745. *avec privilége, adressés à Mylords Boolingbroke, Burlington, Marchemont, & Batthurst, amis intimes de Pope, en deux Volumes in-octavo, chacun de près de quatre cents pages.*

Ce ne ſont en effet que des Mémoires : l'Hiſtoire de M. Pope y eſt confondue avec celle de ſes amis, de ſes ennemis, & de quelques autres perſonnes qui n'ont aucun rapport avec lui. On y trouve encore des réflexions de toute eſpece ſur ſes Ecrits & ſur d'autres Ecrits, auxquels il n'a eu aucune part, peu de ſuite dans les faits, nul art dans l'arrangement des matieres, beaucoup de remarques ſatyriques contre la France, contre Rome, & la Religion Catholique, ſuivant l'uſage de preſque tous les Ecrivains Anglois, auxquels je ne réponds, quand l'occaſion s'en préſente, qu'avec la modération d'un François, quoiqu'on m'ait accuſé injuſtement de les traiter avec ſévérité.

Cependant ces Mémoires m'ont été d'une utilité extrème par l'abondance & la variété des

faits qu'ils renferment, & par quelques pensées ingénieuses dont j'ai de tems en tems profité. C'est un édifice immense & mal construit, que je renverse, & dont je tire des matériaux pour en construire plusieurs autres de moindre grandeur, mais, à ce qu'il me semble, plus proportionnés: c'est un grand jardin négligé, j'en rétablis l'ordre, je le divise en compartimens plus réguliers, je transplante les Arbres & les Fleurs aux lieux où ils m'ont paru mieux convenir, j'arrache les Plantes dont les sucs sont empoisonnés, & qui auroient pû nuire ou déplaire.

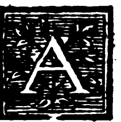
Je parle dans cette Histoire des Mœurs & des Ecrits de M. Pope; j'y fais connoître ceux qui ne sont point connus, j'y rapporte les Eloges & les Critiques de ceux qui le sont, je

joins mon jugement à ces Eloges & à ces Critiques, je lie les faits par des réflexions qui ont rapport à nos Mœurs & à notre Littérature, je venge la Religion de M. Pope contre ceux qui l'ont attaquée, & pour la variété je traduis quelques Piéces Angloises : enfin je ne perds jamais de vûe le titre général de mon Ouvrage.





HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE MONSIEUR ALEXANDRE POPE.



LEXANDRE Pope (*a*) naquit à Londres en 1688, le 8. Juin : il étoit fils d'Alexandre Pope & d'Edithe Turner, tous deux nobles, vertueux & Catholiques.

Il n'eſt point d'Univerſité qui ne ſe fit honneur d'avoir contribué à

NOTES.

(*a*) On verra dans les Notes ſur l'épître au docteur Arbuthnot une partie des vertus du pere & de la mere de Pope, l'amour extraordinaire qu'il eut pour eux, & leur épitaphe faite par leur fils.

l'éducation de M. Pope : mais, comme il fut, dès sa plus tendre enfance, d'une santé délicate, & que ses parens avoient pour lui une tendresse sans bornes, ils ne voulurent point l'éloigner d'eux : ils mirent auprès de lui des Maîtres d'un grand mérite, entre lesquels on doit distinguer M. Deane, un des professeurs de l'Université d'Oxford, qui ayant déclaré qu'il faisoit profession de la Foi Catholique, fut privé de sa place sous le regne de Jacques II. C'est à ce Docteur que nous devons les grands talens de M. Pope, son attachement inviolable à la Religion de ses peres, & une nouvelle démonstration de cette vérité, que l'éducation particuliere peut avoir d'aussi grands avantages que l'éducation publique.

Il est vrai que les instructions & les exemples de ces Maîtres trouverent d'heureuses dispositions dans leur éleve ; on ne remarqua jamais en lui aucun goût pour les jeux & les frivoles amusemens de l'enfance : ses uniques plaisirs furent l'étude, la peinture, & la conversation de ceux qui passoient pour avoir des moeurs & des connoissances ; il s'attachoit à eux

dans l'espérance de les imiter & de les surpasser un jour.

Il montra dès sa tendre jeunesse deux passions, qui ne le quitterent jamais, & qui semblent se contrarier, un amour extrème de la retraite, soûtenu par le mépris du grand monde, & un desir insatiable d'acquérir de la gloire : il fit une Ode à douze ans, où cet amour de la retraite est exprimé d'une maniere originale (*a*).

NOTES.

Ode sur la Solitude.

(*a*) » Heureux celui dont les desirs & les » soins sont renfermés dans les limites des » terres que ses Peres lui ont laissées, & qui met » son bonheur à respirer son air natal dans son » propre héritage, dont les Troupeaux lui » fournissent du lait, les Campagnes du pain, » les Brebis des vêtemens, les Arbres de l'om» bre pendant l'été, & du feu pendant l'hyver.

» Heureux celui qui, le corps sain & l'es» prit tranquille, voit sans inquiétude ses heu» res, ses jours, ses années, couler rapide» ment.

» Qui goûte le jour un doux repos & la » nuit un sommeil profond, qui joint l'étude » à la jouissance des commodités de la vie, la » joie à l'innocence, & qui n'en sent jamais » plus les douceurs que lorsqu'il pense & qu'il » réfléchit.

Son pere, qui aimoit la vie tranquille & retirée, acheta une Terre dans le voisinage du Chevalier Trumbull : ce Seigneur, après avoir possédé de grandes Charges à la Cour, avoit fixé son séjour à la campagne ; il contribua beaucoup à perfectionner l'éducation du jeune Pope, il lui procura la connoissance du (*a*) Docteur Garth, d'Wicherley, de Gay, des Mylords Halifax & Lansdown, du Chevalier Richard Steele, d'Adis-

NOTES.

» Voilà le sort que je désire : je veux vivre » ignoré & inconnu : je veux mourir sans être » pleuré : je veux me dérober toute ma vie au » Monde, & que la pierre de mon Tombeau » n'apprenne jamais où je serai enseveli. «

Cette Ode paroît d'abord imitée de la célebre Epode d'Horace. *Beatus ille qui procul negotiis*, &c. & de la belle Elégie de Tibulle, traduite avec tant de naïveté par le Marquis de la Fare : mais la premiere est beaucoup plus noble & plus étendue ; la seconde plus galante & plus tendre : celle de Pope naît immédiatement de l'esprit philosophique du jeune Poëte ; il répétoit souvent ce Vers d'Horace.

Oblitusque meorum, obliviscendus & illis.

(*a*) J'ai déja fait connoître presque tous ces hommes célebres dans le second Volume, j'en parlerai plus au long dans la suite.

ſon, de Congreve, &c. Ou il s'entretenoit avec eux, ou il leur écrivoit des Lettres, dont il nous en reſte quelques-unes qui ſont imprimées.

Ce fut dans leur ſociété qu'il commença à ſe faire un nom par la Traduction en vers de la Thébaïde de Stace, Poëme dont on dit que le grand Corneille a auſſi traduit en vers une partie. Il fit à ſeize ans quatre Eglogues (*a*), une Paſtorale ſacrée, imitée d'un Chapitre du Prophete Iſaïe, auſſi ſublime que celle de Pollion par Virgile: il l'intitula le Meſſie. Il fit auſſi une eſpece d'idylle ſur la Forêt de Windſor, où l'on trouve une ingénieuſe Métamorphoſe d'une Nymphe en une Riviere, nommée Loddon.

Un autre Poëme plus galant & plus ingénieux ſortit de ſa plume, lorſqu'il n'avoit pas encore vingt-quatre ans (*b*): ce fut la boucle de che-

NOTES.

(*a*) Il fit ces Eglogues en 1704. mais elles ne furent imprimées qu'en 1709.

(*b*) M. l'Abbé Desfontaines ſe trompoit, quand il diſoit que Pope n'avoit que vingt ans

veux enlevée, dont M. l'Abbé Desfontaines nous a donné une Traduction élégante en Prose (*a*). Ce Poëme est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en retracer ici le plan (*b*).

NOTES.

lorsqu'il fit ce Poëme; il se trompoit encore plus, quand il disoit que c'est le seul âge où il convient de s'amuser à faire des Vers de cette espece, & peut-être *de quelque espece que ce soit*. Il est vrai que c'est le seul âge où l'on est excusable de faire de mauvais Vers; par exemple, des Poësies sacrées sans être Poëte.

(*a*) M. l'Abbé Desfontaines a prétendu que le Poëme de Pope est plus enjoué & plus galant que celui de Boileau. Quant à l'enjouement, j'en doute fort, il suffit de les lire pour en juger: mais il n'est pas surprenant qu'une querelle de Chanoines ne soit pas un sujet aussi susceptible de galanteries qu'une boucle de cheveux enlevée par un Petit-maître à une jolie femme.

(*b*) Le même Abbé Desfontaines prétend encore trouver dans ce Poëme, de l'invention, du dessein, de l'ordre, du merveilleux, en un mot ce qui constitue un Poëme: il dit qu'on y voit toutes les proportions observées, & tous les grands principes de l'Epopée suivis fidelement. Dennis, Critique Anglois, beaucoup plus redoutable que notre Critique François, n'est point du tout de son avis: il décide nettement que le Lutrin vaut beaucoup mieux que la boucle de cheveux enlevée. Il prétend démontrer que ce Poëme est écrit contre toutes

Les Anglois en font un grand cas.

NOTES.

les regles du bon ſens, que l'Auteur y emploie des Divinités qui n'y ſervent à rien, que tous les Sylphes & Ariel leur Chef, qui doivent garder Belinde, n'empêchent pas un ſeul inſtant qu'on ne lui enleve ſa boucle de cheveux; que les Gnomes ne ſont point des Divinités plus néceſſaires que les Sylphes, qu'ils n'avancent ni ne retardent l'action; & que d'ailleurs ce Poëme eſt un mêlange confus de Sylphes dans le premier Chant, de Fées, de Génies, de Démons dans le ſecond; que la mélancolie, qui eſt une maladie, fait tout dans le quatrieme; Jupiter & le deſtin dans le cinquieme, & qu'il n'y a par conſéquent nulle uniformité de ſyſtème dans ce Poëme ſi vanté. Il ajoûte encore dans un autre endroit qu'Ariel commande à des eſprits céleſtes, qui gouvernent le Monde, & qui font mouvoir les Spheres, & que ce même Ariel n'a pour tout emploi que la garde de Mirine, petite chienne de Belinde. Je ſupprime une multitude d'autres objections, auxquelles l'Abbé Desfontaines n'auroit pû répondre: mais quelque ſolides qu'elles puiſſent être, elles ſont oubliées, & le Poëme plaira toûjours; on aime mieux des défauts aimables dans ces ſortes de Pieces, qu'une régularité ſcrupuleuſe. Le profond & ſavant Dennis ne ſavoit peut-être pas que les principes des femmes & des jeunes gens, pour leſquels Pope écrivoit alors, ſont fort différens de ceux d'Ariſtote. Il n'eſt point de femme qui ne croye qu'un génie, qui eſt chargé de garder ſa chienne, a un emploi beaucoup plus important que le gouvernement ennuyeux d'une Planete.

L'Auteur de la vie de Pope cite, pour prouver le génie & la délicatesse avec lesquels ce poëme est écrit, une très-longue allégorie où le Poëte personifie les Rois, les Dames, les Valets, & les autres Cartes du jeu d'Hombre. Plusieurs personnes d'un goût plus judicieux ne pensent pas ainsi de cette fiction. On a beau dire *que les quatre Dames sont quatre belles-Reines, qui accompagnent quatre terribles Rois, & qu'elles portent des fleurs dans leurs mains pour marquer la douceur de leur Empire :* on n'en croira rien; ce ne sont que de vains signes; ces Rois & ces Reines ne sont remarqués que quand ils font perdre ou gagner; on préferera toûjours la Bataille des livres du Lutrin à ce combat ridicule *des noirs Matadors & des invincibles Spadilles.*

Le temple de la renommée augmenta la gloire de notre Poëte. Il reconnut qu'il devoit ce poëme à Chaucer, quoique le temple de Pope n'ait pas plus de rapport avec celui de ce vieux poëte, que les édifices que l'on construisoit du tems de Louis XIV. n'en ont avec ceux des Goths. Ces deux poëtes ont bâti sur le même fonds.

fonds : mais l'Architecture & les ornemens des deux temples sont tout à fait différens. Je n'en dirai pas plus sur ce poëme : la traduction en vers de Me du Bocage, & la traduction en prose de M. Trochereau en donnent une haute idée.

Enfin parut l'Essai sur la Critique, Ouvrage qui immortalisera M. Pope & M. l'Abbé du Renel. Lorsqu'Adisson étoit encore ami du Poëte Anglois, voici l'éloge qu'il fit de ce poëme. » L'Essai sur la Critique est un chef-» d'œuvre dans son genre ; les pré-» ceptes s'y suivent comme dans l'Art » Poëtique d'Horace, sans s'assujettir » à l'ordre méthodique d'un traité. » Ce qu'il y a de neuf & de singulier » dans les principes de l'Auteur, y est » si clairement & si agréablement ex-» pliqué, qu'on ne peut s'empêcher » de l'approuver. Quant aux précep-» tes, qui sont plus communs & plus » généralement reçûs, le Poëte les » place dans un si beau jour, il les » embellit de tant d'allusions fines, » qu'ils paroissent avoir les graces de » la nouveauté, & qu'ils acquerent » auprès de ceux qui en sont le plus » persuadés, un nouveau degré de

» vérité & de solidité. Qu'on me per» mette, ajoute Adisson, de citer ici » une remarque (a) sur laquelle M. Boi» leau s'est beaucoup étendu dans une » de ses préfaces. Le bel esprit & le » style ingénieux ne consiste point à » exprimer de nouvelles pensées, » mais à donner à des pensées con» nues un tour agréable ; il est im» possible que nous, qui vivons au » dernier âge du monde, nous fas-

NOTES.

(a) Cette derniere remarque d'Adisson ne paroît point exactement vraie. On fait tous les jours de nouvelles découvertes dans les Sciences & dans les Arts. L'Univers est un Polygone infini que les hommes, à mesure qu'ils se succedent les uns aux autres, envisagent toûjours par de nouvelles faces : outre que la critique est aussi variée que le goût & le génie, elle établit sans cesse de nouvelles regles à mesure qu'elle voit éclorre de nouvelles especes d'Ouvrages.

Boileau, qui a plus orné les pensées des Anciens, qu'il n'a pensé par lui-même, avoit de grandes raisons pour accréditer cette maxime, que Milton ni Corneille n'auroient pas reçûe sans restriction. Le bel esprit consiste à orner des pensées connues, mais le génie est créateur : une belle esquisse d'un grand Maître est plus admirée qu'un tableau auquel elle a servi de modele.

» sions en Critique, en Morale, dans
» les Sciences & les Arts, des observa-
» tions que d'autres n'aient point fai-
» tes avant nous. Horace a donné peu
» de préceptes que les beaux esprits
» de son siecle ne connussent & n'euf-
» sent lûs dans Aristote : c'est la ma-
» niere d'exprimer & d'appliquer ces
» préceptes, & non l'invention, que
» nous admirons dans le Poëte La-
» tin. «

Quoi qu'il en soit, ces réflexions suffiront pour détromper ceux qui feroient peu de cas de l'Essai sur la Critique, sous prétexte que la plûpart de ses préceptes sont tirés d'Aristote, d'Horace, de Vida, & de Dépreaux; il y a un grand mérite à faire passer dans sa propre langue des vérités qu'elle n'a jamais exprimées; & de donner un tour agréable à des pensées qui sont nouvelles pour le pays dans lequel on écrit. M. Pope a mis des préceptes déja connus dans un nouveau jour, il les a ornés des graces de la poësie, il y en a ajoûté de nouveaux plus particuliers à la poësie Angloise : que manque-t-il donc à la perfection de son poëme ?

Il est vrai que Dennis, Anglois, &

Critique de profession, n'en jugea pas de même. Il entra un jour dans la boutique de Lintot, Libraire, & y trouvant un Livre qu'il ne connoissoit pas, intitulé *Essai sur la Critique*, il en parcourut une page ou deux, & lorsqu'il eut lû ces Vers,

Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques,
On rit du foible orgueil de ces faux Aristarques. *Du Renel.*

Il rejetta le livre avec dédain, en disant: Parbleu ces vers ont été faits contre moi.

Il ne tarda pas à publier ses remarques sur ce poëme: il dit que les préceptes en étoient faux & communs, que les pensées étoient manquées ou mal rendues, les expressions ridicules, les vers durs, sans cadence, sans variété, les rimes triviales: que la Poësie, bien loin d'être majestueuse, claire, soûtenue, étoit puérile, confuse, inégale. Des écrits il passa à la personne: il ajoûta que Pope n'étoit qu'un hypocrite, que sous l'apparence de beaucoup de vertus, il étoit un fourbe, ennemi des Grands & des Auteurs de qualité. Comme

M. Pope étoit petit, maigre, contrefait, Dennis assûra qu'il ressembloit parfaitement à un singe, que son corps ne différoit pas plus du corps humain, que son ame de celle des autres hommes : enfin il décidoit que Pope n'avoit point de religion.

Voilà une partie des horreurs que ce *malheureux* vomit contre ce grand homme. On ne comprendroit pas que le cœur humain fût capable d'une telle noirceur, si tous les siecles ne produisoient pas de pareils monstres. Dennis n'avoit aucun sujet réel de se plaindre de M. Pope, il ne l'avoit offensé que parce qu'il avoit acquis trop de gloire ; je ne l'aurois jamais attaqué, dit-il, si ses écrits n'eussent pas eu infiniment plus de succès qu'ils ne méritent.

Il est intéressant, pour faire connoître le caractère de M. Pope, & donner des exemples de modération aux grands hommes outragés, de montrer avec quelle douceur celui-ci répondit à ces injures.

Il loua & remercia Dennis de sa critique. » Je corrigerai dans une » nouvelle édition, dit-il, deux ou » trois vers que Dennis a judicieu-

» sement critiqués : je changerai par-
» là le déshonneur que ce Critique a
» eu dessein de me faire en un service
» réel, & il me tiendra lieu d'ami. Je
» ne lui ferai aucune réponse ; si un
» Livre ne peut pas répondre pour lui-
» même, il est inutile que son Auteur
» s'en charge. Je serai toûjours le
» premier à me rétracter & à me cor-
» riger pour l'utilité des autres, &
» pour ma propre gloire. Je pense
» que quand un homme reconnoît
» qu'il a été dans l'erreur, il dit en
» d'autres termes qu'il est plus sage
» qu'il n'étoit auparavant.

» Dennis m'a fait connoître que
» mes écrits avoient quelque réputa-
» tion dans le monde, & qu'on pou-
» voit m'attaquer de la maniere dont
» il m'attaque. C'étoit un usage chez
» les Romains, quand un Général re-
» cevoit les honneurs du triomphe,
» de permettre à des soldats de le
» railler & de le blâmer à haute voix
» dans les rues par lesquelles il passoit,
» afin de lui faire sentir que, quoique
» ses services fussent récompensés, il
» avoit fait cependant assez de fautes
» pour être modeste au milieu de sa
» gloire.

» Quiconque se donne pour bel
» esprit & pour Auteur, doit avoir la
» constance des premiers Chrétiens,
» & se préparer en quelque sorte au
» martyre pour la défense de ses Ou-
» vrages. Voilà la premiere fois (*a*)
» que l'on condamne un poëte pour
» sa religion (*b*). Monsieur Pope
» ajoûte qu'il est fort zélé pour elle

NOTES.

(*a*) Apparemment que les Anglois faisoient trop peu de cas des raisonnemens des poëtes, pour qu'ils crussent que leurs vers pussent être de quelque importance pour ou contre la religion.

(*b*) L'Essai sur la Critique respire le plus grand zele pour la vertu.

Point de grace surtout à ces infames rimes,
Dont les traits libertins autorisent les crimes, &c. *Du Renel.*

Après avoir peint d'une maniere à les faire détester l'obscénité & l'irreligion qui dominerent en Angleterre, sous les regnes de Charles II. & de Guillaume III. il ajoûte,

Contre ces corrupteurs, contre ces frénétiques,
Tournez votre fureur, vifs & bouillans Critiques,
Percez-les de vos traits, qu'ils tombent sous vos coups. *Du Renel*, Chant 3.

» dans son poëme. Il se plaint de la » maniere injuste dont son ennemi a » extrait ses vers : il les a détachés les » uns des autres, dit-il ; on sçait com» bien il est facile par ces sortes d'ex» traits de donner à un vers un nou» veau sens ou un contresens. « Il finit sa Lettre par remercier un Abbé, qu'il ne nomme point, de ce que cet Abbé a bien voulu lui dire avec sincérité ce qu'on pensoit de son Ouvrage. » Nous sommes d'accord sur tout, » excepté sur l'article des Moines. » L'Abbé pense que toutes sortes de » Sciences fleurissoient parmi eux, & » moi je crois qu'ils n'en cultivoient » que d'une seule espece, encore » étoit-ce d'une maniere assez médio» cre. L'Abbé croit que ces Vers,

(*a*) Un déluge nouveau vint encore détruire
Les débris du savoir avec ceux de l'Empire,
Et les Moines marchant sur les traces des
Goths, &c. *Du Renel.*

NOTES.

(*a*) » Il est de la justice, dit M. l'Abbé » du Renel, de rejetter sur le malheur des » tems, où les Moines vivoient, tout ce qu'il » y a de barbare & de grossier dans leurs » écrits « ; j'ajoûte que, quand les siecles ont été plus éclairés, les Religieux ont produit des

» Il

» Il croit, dis-je, que ces vers suppo-
» sent que les Moines détruisirent
» toutes les sciences : & moi, je soû-
» tiens qu'ils signifient seulement, que
» les Moines détruisirent la saine cri-
» tique & la poësie, dont il s'agit
» ici. «

M. Pope se délassa de ce grand poëme par quelques petites pieces très-dignes d'être lûes ; il adressa une épître en vers à M. Jervas, peintre, en lui envoyant le poëme de Dufrenoi, sur la peinture, dans laquelle M. Pope étoit très-habile, comme nous le verrons dans des notes sur cette épître.

Il imita aussi une espece d'ode satyrique, que le Comte de Rochester a faite sur rien, & dont j'ai donné l'extrait dans le second volume : celle de Pope, qui est sur le silence, est dépendante de l'autre : c'est la même ordonnance, & le même coloris ; le cadre est à peu près de la même gran-

NOTES.

Santeüils, des Bourdaloues, &c. mais peu de grands poëtes qui aïent écrit dans la langue de leur patrie ; aussi ne vantent-ils ordinairement que ceux qui écrivent dans des langues mortes.

deur, & presque le même tableau, fait par deux mains différentes : leur touche est également hardie & maligne ; la maniere du Comte de Rochester est plus forte, celle de Pope est plus gaie : le premier a le mérite d'être inventeur & original, le second a l'art de le paroître : M. Pope avoit le génie grand, & cependant assez facile pour se transformer dans le génie d'un autre, comme le prouvent évidemment diverses pieces qu'il a faites sur le ton plaisant de Swift (*a*).

NOTES.

Extrait d'une Ode satyrique de Pope, sur le Silence, à l'imitation de celle du Comte de Rochester, sur Rien.

(*a*) » Silence contemporain de l'éternité, » vous êtes avant que la nature commençât » d'être ; tout n'étoit qu'un vaste rien, & tout » dormoit profondément en vous.

» Vous possédiez l'empire souverain avant » que le Ciel & la Terre fussent formés, avant » que la pensée féconde eût conçû l'Univers, » & que la parole, *sage-femme de la pensée*, » lui eût aidé à engendrer, & qu'elle eût pro- » duit, en parlant, l'Etre son fils.

» La langue de l'homme se remua d'abord » doucement, sa voix fut d'abord assez basse, » jusqu'à ce que la Science, qui aime tant à

M. Pope adressa des vers à la mé-

NOTES.

» disputer, lui eût enseigné à parler avec bruit » & avec faste, & que l'esprit méchant, votre » plus cruel ennemi, parût.

» Vous rendez généreusement la liberté au » jugement affligé & opprimé sous la tyrannie » de l'argument: la raison, vaincue & mise » en fuite, trouve en vous un asyle inviola- » ble.

» La stupidité modeste est tranquille en vo- » tre sein, & se tient cachée sous l'apparence » & l'air de la pensée. Vous êtes le vernis des » fous, vous êtes la ruse de tous les sages.

» Si vous vous empariez des langues, qui » parlent aujourd'hui avec tant de liberté, que » l'Eglise & l'Etat vous seroient obligés! Que » vous plairiez au Parlement & à la Cour.

» Cependant c'est là que la parole enleve, » d'un ton soûmis & respectueux, aux citoyens » leurs droits, & aux pauvres la justice; tan- » dis que le silence regne avec gravité, & que » l'orateur bruyant donne des loix.

» Les anciens services des amis, les belles » actions des ennemis, les rapines des favo- » ris, les dettes de l'état, se dérobent au sou- » venir des hommes, & se reposent dans vos » bras.

» L'esprit des campagnards, la religion de » la ville, la science des gentilshommes, la » politesse des docteurs, ne sont bien repré- » sentés que par vous, & ne brillent qu'en » vous seul.

» Le jargon des ecclésiastiques, les sophis- » mes des avocats, les fausses pointes des sei-

moire d'une jeune fille, qui ne pouvant épouser un jeune homme qu'elle aimoit, se donna la mort d'un coup d'épée. Son esprit étant monté sur le ton tendre & pathétique, on eut encore de lui une épître d'Héloïse à Abelard, traduite en beaux vers, par

NOTES.

» gneurs, les mauvaises plaisanteries des critiques; tout enfin se réduit à vous: tout dort » en vous, & y dormira éternellement.«

Pope a affecté le style guindé & métaphysique de Rochester, ou plutôt des anciens scholastiques, dont il se moque, & que nous nous contentons de mépriser. Le silence, considéré avant la création, n'étant qu'une pure négation, un non être; rien, en un mot, a-t-il des qualités réelles auxquelles l'esprit se *puisse fixer? La poësie peut-elle se prêter à des images chimériques, & s'accommoder d'un vaste rien, d'un tout qui dort, d'une parole sage-femme d'une pensée, à laquelle elle donne l'être, & qui parle l'enfant*, pour me servir des bizarres expressions de l'auteur. Les autres strophes sont plus vraies; j'en ai retranché de trop métaphysiques, celles que j'ai conservées sont les plus sensibles. Cependant toutes ces pensées, quelque plaisantes qu'elles soient, sont trop générales pour être exactement vraies: il y en a quelques-unes qui ne seroient pas déplacées en France. Telle est, par exemple, celle-ci; » silence si vous vous » empariez des langues, qui parlent aujour» d'hui avec tant de liberté, que l'Eglise & » l'Etat vous seroient obligés?«

M. Feutry, imitée d'une excellente traduction en prose, que nous avons de ses lettres; cette épître est très-estimée. Parut ensuite son ode sur la musique; elle fut chantée le jour de sainte Cécile: il mit en meilleur langage certains contes de Chaucer, dont je donnerai une idée, autant que me le permettra le respect que je dois à la pudeur.

La critique étoit confondue par des succès toûjours nouveaux; la gloire de M. Pope croissoit de plus en plus: mais il n'étoit pas encore satisfait: né avec une fortune médiocre, il vouloit l'augmenter par un ouvrage plus considérable que les précédens. Telle fut sa traduction en vers de l'Iliade: elle porta son nom au plus haut degré: mais elle causa tous ses malheurs, en excitant contre lui l'envie.

Dennis fit des remarques sur cette Iliade, dans la préface desquelles il outragea encore M. Pope. » Je le re-» garde, dit Dennis, non pas com-» me mon ennemi seulement, mais » comme celui de mon Roi, de ma » patrie, de ma religion, & de cette » liberté, dont je tire mon unique

» bonheur, comme un de ces hom-
» mes, *que le caprice de la fortune éleve*
» *quand elle veut se divertir*, & à qui la
» fureur épidémique de ce siecle a
» donné une réputation pernicieuse à
» l'état. Il est de mon devoir d'arra-
» cher à ce petit âne la peau de lion
» dont l'erreur populaire l'a couvert;
» & de démontrer que cet auteur,
» qui a tant de vogue, ne sait ni
» penser ni écrire. «

Louis Theobald, poëte de la cour, & mauvais poëte, assûra qu'un certain Broome avoit fait la traduction de l'Illiade conjointement avec Pope, ce qui étoit faux. Broome n'avoit eu part qu'à l'Odyssée.

Adisson eut la foiblesse de se mettre à la tête de ces critiques, & de plusieurs autres. Tandis que Pope n'avoit acquis qu'une gloire égale à la sienne, il la lui pardonna : mais il ne put soûtenir le grand éclat, dont il vit briller la nouvelle Iliade. Il choisit un certain Tikell pour l'opposer à M. Pope, & après avoir engagé cet homme à faire la même traduction en vers, ou suivant plusieurs, après l'avoir faite lui-même, il la vanta partout, il la mit au-dessus de celle de

Pope, & de toutes les Iliades de l'univers. Ne vous semble-t-il pas voir notre grand Richelieu faire de mauvaises tragédies, sous le nom de quelques poëtes médiocres, pour empêcher les succès de celles du grand Corneille ?

Cependant des amis communs, affligés de voir divisés deux hommes si dignes d'être amis, chercherent les moyens de les reconcilier. M. Pope alla trouver le premier M. Adisson, qui le reçut d'abord d'un air très-froid : il étoit naturellement réservé & sombre, quand il n'étoit pas échauffé par le vin & la conversation. M. Pope prit la parole, & lui témoigna qu'il désiroit son amitié ; il lui demanda comment il avoit pû la perdre ? Il lui dit que, si c'étoit un crime d'avoir entrepris l'Iliade, il ne l'avoit entreprise qu'à la sollicitation & aux ordres du Chevalier Stéele : il pria en même tems Adisson de lui parler sur cet ouvrage avec candeur, & même avec sévérité, plutôt que de lui cacher aucune de ses fautes par politique ou par complaisance.

Adisson eut la force de dissimuler

la colere dont il fut tout-à-coup transporté : il lui répondit d'un ton grave, » qu'il avoit toûjours souhaité, & fait même tout ce qu'il avoit » pû pour être son ami ; & qu'en cette qualité, il lui conseilloit, s'il » étoit possible, de se défaire de son » amour propre & de sa vanité, laquelle étoit trop grande pour son » mérite : qu'il n'étoit pas d'ailleurs » parvenu à ce degré d'excellence, » que lui & ses partisans croyoient » qu'il avoit atteint. Il ajoûta que, » quand lui Adisson, & Stéele, avoient » corrigé autrefois ses vers, ils étoient » tous différens, témoin celui-ci que » Pope avoit mis dans son poëme, » intitulé le Messie.

» Il essuya les pleurs pour toûjours de ses yeux,

» & qu'ils avoient changé en ce vers,

» Le Christ de tout visage essuya toute larme. «

Apparemment que ce *tout* & *toute* font une admirable antithese dans le vers Anglois.

Adisson continua de reprocher à Pope toutes les fautes & les négligences que les critiques avoient remar-

quées, bien ou mal, dans ses écrits. Il lui en objecta de nouvelles, & venant ensuite à l'Iliade, il convint que Pope n'avoit pas eu tort d'en avoir tiré une si grande somme d'argent; quoique, selon lui, cette traduction fût médiocre, & beaucoup inférieure à celle de Tickell, qui avoit tout le génie d'Homere. Mais ce qui montre qu'Adisson en étoit le véritable auteur, c'est qu'il ajoûta d'une voix basse & sourde : » Ce n'est pas par » une vanité de poëte, mais par » amour pour la vérité que je vous » parle ainsi. Vous savez que j'ai quitté les muses pour les affaires d'état : » mais je vous exhorte par l'amitié » que j'ai pour vous, & par le desir » que j'ai que vous réussissiez dans le » monde, à être plus modeste.

» Pope dit nettement à Adisson » qu'il appelloit de ses jugemens, » qu'il ne le croyoit pas capable de » le corriger, qu'il le connoissoit trop » bien pour penser qu'il pût être un » véritable ami. Il lui reprocha d'avoir » été pensionnaire de la Cour dès sa » jeunesse; d'avoir acquis avec l'argent du public une très-foible autorité; qu'au lieu d'encourager les

» lettres, il faisoit tous les jours ce
» qu'il pouvoit pour étouffer le mérite
» naissant, & lui couper les ailes lors-
» qu'il vouloit prendre l'essor. «

La dispute s'échauffa : ils se séparerent sans compliment & sans cérémonie, & M. Pope irrité, fit sur le champ les vers que j'ai traduits dans mon second volume. Le caractere d'Adisson y est peint avec des couleurs ingénieuses, que personne n'a crû fausses. Pope les inséra ensuite dans son Epître au Docteur Arbuthnot, répandue dans le public par le fameux imprimeur Curl ; ils ne firent qu'aigrir de plus en plus Adisson & son petit sénat, comme M. Pope appelloit ses flateurs, en faisant allusion au petit sénat que le même Adisson avoit donné à Caton dans sa tragédie.

Ils firent une nouvelle Satyre en prose contre lui, intitulée la Popiade, dans laquelle ils traiterent sa traduction avec la plus grande rigueur, & sa personne avec le dernier mépris. Ils prétendirent démontrer qu'il n'y avoit ni fidélité ni justesse dans le sens, ni élégance, ni nombre dans les vers, & qu'Homere y par-

soit plutôt Irlandois qu'Anglois: on sait que l'Irlandois est par rapport à cette derniere langue ce que le *Bas-Breton* est à la nôtre.

Ces censeurs partent de ce principe, qu'il est impossible à tout traducteur Anglois de rendre le langage poëtique d'Homere, parce que la langue greque avoit de grands avantages sur la langue angloise; qu'elle pouvoit composer, décomposer, simplifier, allonger, abréger, transposer les mots & les syllabes, & qu'Homere pouvoit employer différens dialectes de la Grece, quand ceux du pays, où il écrivoit, ne suffisoient pas, se servir d'expressions purement poëtiques, quoiqu'elles ne fussent pas d'usage dans la prose: or ce principe, qui tomboit autant sur la traduction de Tickell, que sur celle de Pope, me paroît faux, par rapport à la langue angloise.

Il n'en est point qui étende aussi loin ses licences, qui ait plus de termes composés ou abrégés, suivant que l'énergie du sens, ou la nécessité de la mesure l'exigent; qui emprunte plus de mots, non-seulement des différentes provinces d'Angleterre, &

des royaumes d'Ecosse & d'Irlande; mais encore de tous les pays étrangers, & de toutes les langues anciennes, qui soit aussi peu délicate sur le choix des termes; puisqu'ordinairement il suffit qu'une expression rende bien le sens, que les Anglois veulent exprimer, pour qu'elle soit préférée à toute autre.

Ils ajoûtent qu'on est réduit dans leur langue à rendre la langue poëtique des Grecs par des figures; qu'il n'y en a point dans Pope, excepté quelques métaphores, ce qui est évidemment faux: car sa traduction, bien loin d'être admirée comme elle l'est, ne pourroit se soûtenir sans une grande abondance & une grande variété de figures. Ils assûrent encore que dans tous les endroits où Homere est pur, clair, brillant, grand, pompeux, simple, naturel, facile, agréable, Pope est précisément tout le contraire; d'où ils concluent que ce n'est point l'Iliade, mais la Popiade, & que son auteur a entrepris de traduire Homere de la langue Greque, qu'il n'entendoit point, en la langue angloise qu'il entendoit très-peu: critique outrée, & par conséquent méprisable.

Je vais donner dans les notes quelques exemples de cette critique, sur ce qui concerne la fidélité & la justesse du sens (*a*).

NOTES.

(*a*) Ils reprennent Pope d'avoir fait monter dans le second livre l'armée des Grecs à des millions d'hommes : hyperbole démentie par le texte ; une armée aussi nombreuse ne pouvant pas subsister, outre qu'il est certain qu'ils n'avoient pas plus de cent mille hommes.

Agamemnon dit à Achille, au premier livre de l'Iliade, j'emmenerai votre Briséis, afin que vous sachiez, & que notre armée apprenne que les rois ne relevent que de Dieu seul. Il n'y auroit pas eu de raison à Agamemnon de dire à Achille, qui étoit roi comme lui, que des rois ne relevent que de Dieu seul, puisqu'Agamemnon prétendoit avoir droit de lui commander, tout roi qu'il étoit.

Mais afin qu'on ne pût reprocher aux censeurs qu'il leur étoit bien facile de trouver dans un si grand ouvrage quelques inadvertances en les prenant de tous côtés ; ils s'attachent aux cent premiers vers, & ils prétendent montrer qu'ils fourmillent de contre-sens.

Pope commence ainsi le Poëme. O déesse, chantez la colere du fils de Pelée, la source horrible de tous les maux de la Grece. Les censeurs objectent qu'il ne faut point dire *tous les maux*, mais *un grand nombre de maux*, conformément au texte ; parce qu'avant qu'Achille fût né, & après qu'il fut mort, la Grece souf-

Mylord Sheffield, duc de Buckingham, dont j'ai traduit un beau poëme sur la poësie, dans le second volume, vengea Pope des critiques, par des éloges en vers & en prose (*a*).

NOTES.

frit des maux, dont la colere d'Achille ne fut point la cause.

Ils le reprennent encore d'avoir appellé Agamemnon le grand roi, nom qui ne fut donné que longtems après aux rois de Perse, lorsqu'ils furent formidables aux Grecs.

Pope fait Agamemnon amoureux de Chryséis, ce qui est encore faux, dit-on : le refus qu'il fait de la rendre à Achille n'est attribué qu'à son orgueil & à son avarice, & non à son amour.

En voilà assez pour faire juger de leur critique, qui ne laisse pas d'être juste, quoiqu'un peu sévere & pointilleuse: mais quelles que soient les fautes de Pope, nous devons les considérer comme celles que M. Rollin a commises dans ses traductions d'Hérodote & de Polybe ; ils sont tombés l'un & l'autre dans des méprises considérables, plus excusables encore dans M. Pope, que dans M. Rollin, qui écrivoit en prose : mais l'ensemble de leurs traductions est si beau, que les taches qui en défigurent quelques parties, n'en sauroient diminuer que foiblement l'éclat.

Epître du Duc de Buckingham à M. Pope.

(*a*) » Affoibli par l'âge, ennuyé de la cour

Swift avoit coûtume de dire que

NOTES.

» & des affaires, je ne prens d'autres soins que
» ceux qui peuvent me procurer le repos : trop
» pesamment sérieux, pour badiner avec les
» muses, je suis arrivé au port, sans être atta-
» qué par les critiques. J'ai peu pensé à voguer
» une seconde fois au milieu des Corsaires des
» Poëtes, (*des Corsaires de la Plume*), & après
» de grands succès, si peu mérités, j'ai crains
» de hasarder d'en diminuer la gloire.

» Ce siecle si fécond en censeurs, & si digne
» lui-même de censure, n'aime point les élo-
» ges : on honore l'ignorance, on flétrit l'es-
» prit & le mérite ; la folie triomphe, Home-
» re même est blâmé.

» Mais Apollon l'ordonne ; obéissez Poëtes,
» rendez hommage à haute voix au génie, à
» l'art, à l'érudition qui regne dans Pope &
» dans toutes les parties de son ouvrage.

» Un chef-d'œuvre aussi admirable, aussi su-
» blime que votre Iliade, ô Pope, ne peut ti-
» rer que de foibles sons de ma lyre : le citoyen
» aimable, & l'ami constant des mœurs pures,
» des actions produites par un bon caractere,
» surpassent tous les talens qu'on peut acquérir
» dans les sciences.

» Rire des folies de quelques hommes, c'est
» jouir d'un grand plaisir : mais donner des élo-
» ges au mérite, c'est le plus grand de tous les
» plaisirs.

Réponse de Monsieur Pope à l'Epître du Duc de Buckingham.

» Muse, c'est assez ; vos travaux cessent, vous

la plûpart des Poëtes Anglois *avoient traduit les anciens à la mort*, & que Pope *avoit traduit Homere à la vie :* qu'il n'y avoit plus à craindre que l'Angleterre perdît sa religion & sa poësie, puisqu'elle avoit l'Écriture & l'Iliade

NOTES.

» Vivez : Buckingham l'ordonne: que la vile » troupe des Critiques attaque mes vers, que » Dennis écrive, que des Auteurs obscurs me » raillent : l'éloge de Sheffield est ma récom» pense, il me dédommage des soins péni» bles & infructueux dans lesquels j'ai consu» mé plusieurs années ; mon temps, ma santé, » ma fortune, ne sont pas perdus en vain. » Sheffield approuve, Appollon incline la tê» te, & consent à ma gloire. C'en est fait, dès » ce moment les méchans & moi nous sommes » amis. «

Que les Poëtes sont peu conséquens! Pope paroît ici se réconcilier avec les Critiques : nous allons le voir bientôt se déchaîner contre eux avec la derniere fureur. S'il s'en étoit tenu à la sage résolution qu'il vient de prendre ; s'il eût imité M. de Fontenelle, ce modele des Savans & des Poëtes, dans sa conduite comme dans ses écrits, il auroit joui d'une gloire pure & paisible. Son silence les auroit fait taire, & son mépris les auroit humiliés. Les Poëtes ont l'ambition des Conquérans, qui croiroient n'avoir rien fait après avoir subjugué des Royaumes entiers, s'il leur restoit un petit nombre de rebelles à dompter.

en langue vulgaire. Il avoit corrigé trois ou quatre cents fautes dans la traduction & les notes de Pope. Peut-être que la grande part, qu'il eut au succès de cet ouvrage, entra pour beaucoup dans l'éloge qu'il en fit.

Atterbury, Rowe, Gay, & une multitude d'autres hommes du premier rang dans les Lettres & dans l'Etat, furent les admirateurs de l'Iliade de Pope : l'Auteur de sa Vie assûre que les noms & les éloges de ceux qui la vantérent, rempliroient un volume. On disoit communément qu'elle surpassoit celle d'Homere, que la postérité prendroit la traduction pour l'original, & qu'on demanderoit alors quel étoit celui qui avoit traduit Homere en Grec : autre exagération ; tous les hommes célebres sont trop loüés ou trop critiqués, l'Iliade de Pope méritoit des éloges & des critiques plus raisonnables.

Une digression sur ce que M. Pope pensoit de Madame Dacier, de M. de la Motte, & de leur fameuse dispute, ne déplaira pas peut-être ici.

Le Duc de Buckingham écrivit une longue Lettre à M. Pope sur ces

ſujet, où en donnant des loüanges, que nous trouverions peut-être trop fortes aux talens extraordinaires de M. de la Motte pour la poëſie, il le blâme de n'avoir pas rendu en entier l'Iliade. Il aſſûre qu'une pareille traduction lui auroit fait plus d'honneur qu'une traduction abrégée ; & en même tems Mylord ſoûtient que notre langue eſt incapable d'atteindre en vers à une ſi haute entrepriſe, ce qui m'a paru une contradiction. Il accuſe nos deux traducteurs François de s'être injuriés *comme des Théologiens :* il vante les talens de Madame Dacier, & il remarque que la paſſion qu'elle avoit pour Homere, l'aveugloit au point qu'elle le défendoit mal en pluſieurs endroits, particulierement ſur la fuite précipitée d'Hector, lorſqu'il apperçoit Achille.

Pope critique avec autant de ſolidité, que de politeſſe, la lettre du Duc : ſa réponſe nous intéreſſe : il y parle de nous.

1. *Septembre* 1718.

» Je ſuis extrèmement ſenſible à » l'honneur que (*votre Grace*) votre » Grandeur, a bien voulu me faire

» de répondre à ma priere, & de me
» dire ce qu'elle pensoit de la dispute
» des Savans, concernant l'Auteur de
» l'Iliade; je vous garderai ma paro-
» le, en vous disant naturellement
» que je ne suis point de votre avis;
» il ne s'agit que de deux ou trois pe-
» tits articles, qui regardent moins le
» fond du procès, que les parties in-
» téressées. Quoique j'aie un grand
» respect pour l'érudition de Madame
» Dacier, je n'en ai pas tout-à-fait
» une si haute idée que vous en avez:
» sa nation polie, porte trop loin la
» complaisance pour cette femme, en
» lui donnant, par rapport à la criti-
» que, un rang égal à celui de son
» mari; ses remarques sur Horace
» prouvent évidemment qu'il avoit
» plus de jugement, de sagacité, de
» goût, & de connoissance de son
» Auteur, que sa femme. La Poëti-
» que de M. Dacier, tirée d'Aristote,
» supposoit encore en ce savant Fran-
» çois, plus d'habileté que Madame
» Dacier n'en a marqué dans tout ce
» qu'elle a écrit.

» Les remarques de cette savante
» sont communément frivoles, géné-
» rales, vagues, & peu originales;

» ses notes sur Homere sont presque
» toutes d'Eustathe, quoiqu'elle ne
» le cite qu'une fois sur dix qu'elle le
» pille. Il n'y a aucune profondeur
» dans ses observations sur Térence,
» sur Plaute, & sur Aristophane, où
» elles étoient nécessaires, si vous en
» exceptez quelques notes tirées des
» Scholiastes Grecs, qui sont les
» meilleures.

» Votre Grandeur aura la bonté de
» croire que je n'ai point cherché à
» trouver des défauts dans une fem-
» me savante : j'ai eû pour elle la
» complaisance qu'auroient eue les
» gens de son pays ; j'ai caché ses
» vols, & quoique j'aie remarqué en
» mille endroits que ses notes sont
» celles de divers Savans, je n'ai fait
» seulement que citer ceux à qui elles
» appartiennent, sans y ajoûter d'au-
» tres éclaircissemens. Si Madame Da-
» cier a vû mes observations, elle
» pourra s'en appercevoir : mais je
» ne puis pas répondre de l'effet
» qu'elles peuvent faire sur l'esprit
» d'une femme.

» Quant à M. de la Motte, je crois
» que vous ne lui rendez pas justice,
» en supposant qu'il n'avoit pû puiser

» l'idée qu'il avoit d'Homere, que
» dans la traduction en prose de Ma-
» dame Dacier. J'en connois une de
» M. de la Valterie, d'un style si élé-
» gant, qu'il est évident qu'elle a ser-
» vi de modele & d'original aux
» aventures célebres du Thélémaque.
» Vous blâmez judicieusement les
» deux singulieres dispositions dans
» lesquelles M. de la Motte & Mada-
» me Dacier se sont trouvées par rap-
» port à Homere, l'un y trouvant
» trop de défauts, & l'autre ne
» voulant pas convenir d'un seul:
» mais il n'est pas douteux qu'en vi-
» vacité la savante ne l'emporte sur le
» Poëte. Quoi de plus poli, de moins
» passionné, de moins sensible même,
» que M. de la Motte, dans la ma-
» niere dont il a ménagé la dispute?
» Mais comme je vous vois admirer
» les vers de M. de la Motte, j'ose
» vous dire que j'estime sa prose au-
» tant que ses vers. Ce n'est pas que
» je doute plus du zele des Commen-
» tateurs, que de celui des Théolo-
» giens; je sai où peut aller l'orgueil
» du genre humain: si les Savans
» avoient les mêmes intérêts à discu-
» ter, ils porteroient aussi loin les ex-

» cès, les haines, & toutes les per-
» sécutions, sur la variété de leurs
» opinions en critique, qu'ils les por-
» tent sur la Religion; & au défaut
» des Ecritures, vous verriez les
» Commentateurs François, Hollan-
» dois, Italiens, (pourquoi ne pas
» ajoûter les Anglois) prêts à se brûler
» les uns les autres pour Homere,
» Virgile, Térence, & Horace.

» Je ne suis pas étonné que votre
» Grandeur soit choquée de la fuite
» d'Hector, dès qu'il apperçoit pour
» la premiere fois Achille au vingt-
» deuxieme Livre de l'Iliade: je m'ef-
» forcerai cependant d'excuser Ho-
» mere, si je ne puis pas le défendre;
» & si je ne parle point en bon criti-
» que, j'agirai du moins en digne
» Commentateur. Je souhaite seule-
» ment que vous m'accordiez qu'Hec-
» tor étoit absolument certain qu'il
» seroit tué, & que d'ailleurs il étoit
» découragé par sa conscience, qui
» lui faisoit sentir qu'il combattoit
» pour une mauvaise cause. Si vous
» avez assez de valeur dans l'ame
» pour ne pas accorder que le pre-
» mier cas suffit pour abattre un hé-
» ros, vous avez du moins assez de

» vertu dans le cœur pour convenir
» que le second y peut contribuer
» beaucoup. Mais je vous dirai à
» vous, qui êtes un aussi grand héros
» que Mylord Peterborrow, ce qu'il
» répondit à quelques personnes qui
» lui faisoient compliment sur ce qu'il
» n'avoit jamais eu peur : « *Messieurs*,
dit-il, *montrez-moi un danger qui soit
évident & proche de moi, je vous assûre
que je serai aussi effrayé que qui que ce soit
d'entre vous.*

Madame Dacier ne connoissoit pas cette Lettre. Elle avoit vû seulement la critique que Pope avoit faite du Poëte Grec. » Rien, dit-elle, n'est
» plus faux ni plus outré que l'idée
» que M. Pope donne d'Homere. «
Elle entre ensuite dans des détails que j'omets, & après un long plaidoyer en faveur de son héros, Madame Dacier finit ainsi : » Un aussi grand
» homme que M. Pope ne devroit
» pas se borner à perfectionner l'art
» du Poëme épique ; ce sujet est trop
» frivole pour lui, il devroit se con-
» sacrer à l'art de la politique, art
» beaucoup plus estimable & beau-
» coup plus important ; un homme
» capable de réformer Homere pour

» roit réformer les hommes. Un
» Grammairien s'étant vanté un jour
» en présence d'Alcibiade d'avoir
» dans son cabinet un Homere cor-
» rigé de sa main : Quoi, mon ami,
» lui dit Alcibiade, vous pouvez ré-
» former Homere, & vous vous amu-
» sez à instruire des enfans! pourquoi
» ne vous occupez-vous pas plutôt
» des mœurs des hommes? De quel-
» le importance M. Pope ne doit-il
» pas être pour la correction du genre
» humain, lui qui corrige Home-
» re (a). «

NOTES.

(a) Toutes les Nations éclairées pensent comme la nôtre sur ce qui est l'objet du bon sens : mais ce qui dépend du goût est sujet à une plus grande variété. M. Pope a jugé de la dispute de M. de la Motte & de Madame Dacier comme on en a jugé à Paris; il estime autant la prose que les vers de M. de la Motte; il devoit estimer la prose davantage. Un Anglois ne peut pas distinguer par la seule raison un vers doux & poëtique, écrit en François, d'un vers dur & prosaïque, comme il y en a dans l'Iliade de M. de la Motte. Les louanges, que Pope donne à M. Dacier, tombent plus apparemment sur son érudition, que sur ses graces & son goût. L'Histoire du malheureux Ramus, & les querelles réciproques des partisans des anciens & des mo-

Cer-

Ces plaisanteries, très-mauvaises, n'empêcherent pas Pope d'écrire une Lettre très-polie à Madame Dacier, où il lui dit qu'il étoit extrèmement fâché d'avoir fait, ou écrit quelque chose, qui pût déplaire à une personne d'un aussi grand mérite que le sien; ainsi un Anglois surpassa en politesse une Françoise, & un homme fut plus doux qu'une femme, ce qui n'est pas absolument rare. Enfin Madame Dacier, qui étoit d'un bon caractere, quand il n'étoit pas question du Poëte Grec, fut satisfaite de cette espece de réparation. Telle fut la fin de la dispute de ces deux grands Traducteurs d'Homere.

La haine des ennemis de Pope ne se termina pas ainsi; de quels excès la jalousie n'est-elle point capable, quand elle est jointe à l'opiniâtreté des Anglois? Ils traiterent Pope d'i-

NOTES.

dernes, ne confirment que trop ce que M. Pope avance sur le zele des Savans; quant à celui des Théologiens, il parle apparemment des Presbytériens fougueux & rebelles, que les Anglicans riches & ambitieux s'efforcent en vain de dompter.

Ignorant, d'âne, de fou, de monstre, d'homicide, d'empoisonneur, de traître, uniquement parce qu'il avoit fait l'Iliade.

Pope n'y put pas tenir: après avoir fait voir une ame héroïque, il laisse tout à coup appercevoir une ame commune. Il fut assez foible pour se venger: il s'irrita contre ces mouches, qui bourdonnoient à ses oreilles, contre ces insectes que leur nombre prodigieux, & leur extrème petitesse déroboient à ses traits: il voulut abattre en même temps toutes les têtes de ces hydres, qui se multiplioient sous les coups qu'il leur portoit: enfin, il fit & publia la Dunciade, c'est-à-dire (a) le mauvais goût,

NOTES.

(a) J'aurois donné cette Piece au moins en extrait, si elle n'eût été traduite en François par un Auteur qui m'est inconnu: si elle n'a pas eû tout le succès qu'il semble qu'elle auroit dû avoir en France, il faut s'en prendre à ceux qui en sont le sujet; il n'est pas possible de faire un excellent ouvrage contre des gens méprisables: ils le sont impunément; cette Satyre n'est au fonds que la Parodie des Poëmes héroïques, ce sont les mêmes moyens retournés: elle a de grandes beautés, elle est pleine d'applications malignes, d'allusions fines,

la stupidité, ou la sottisade, pour me servir de l'expression du Traducteur du Roman, grossierement burlesque, de Joseph Andrews. Il l'adressa au Docteur Swift, à qui de pareils présens plaisoient, & qui, étant très-satyrique lui-même, la regardoit comme un chef-d'oeuvre. Il n'est point de Satyre qui ait attaqué tant de personnes à la fois ; tous les ennemis de Pope, leurs partisans, leurs protecteurs, furent les objets de sa vengeance : il porta leur ridicule au même degré qu'ils avoient porté leur fureur.

Le mauvais goût est le Dieu qui est célébré dans ce Poëme. Il est peint avec des attributs burlesquement pompeux ; il est le Roi d'un ancien empire, dont il soûtient la durée par les mêmes causes & les mêmes principes sur lesquels il l'a éta-

NOTES.

de portraits admirables, dont les Anglois connoissoient les originaux, mais que nous ne connoissons point, & que nous nous soucions peu de connoître : voilà pourquoi ce Poëme si vanté dans son pays, a perdu tout son mérite en passant la mer.

bli : il a un Temple, des Ministres, & des Officiers, qui tiennent un rang distingué auprès de lui, à proportion de leur mauvais goût & de leur ignorance. Cette idée n'est pas neuve : on se rappelle ici les soties ou les sotises, que nos peres mettoient sur leur Théatre il y a deux ou trois siecles, & nos Calotines qui sont plus modernes. Le mauvais goût hésite à qui il donnera la couronne de laurier : tous s'empressent de lui plaire, & celui qui excelle en sotises obtient la couronne.

La gloire d'avoir fait la Dunciade fut troublée par les peines cruelles qu'elle causa à son Auteur : on attenta à sa personne, on lui fit souffrir, ou du moins on assûra qu'il souffrit une flagellation ignominieuse, dont on publia une Relation.

Cette piece a jetté plus de ridicule sur M. Pope, que sa Dunciade n'en a répandu sur ses ennemis : elle m'a paru aussi plaisante que la fameuse chanson qu'on a faite contre Rousseau, sur l'air des pendus, & dont toutes ses Epigrammes n'ont pû le venger. Dans la piece Angloise on affecte de plaindre Pope, & de condamner d'un

ton charitable ceux qui l'ont fouetté: dans la piece Françoise on prend le ton dévot & chrétien, pour dire que le diable prit Rousseau en sa possession. Celle-ci est dans le style des chansons du Pont-Neuf: l'autre est dans celui des relations qu'on crie dans les rues. J'ai conservé dans la traduction le ton sérieux & naïf de l'original: c'est dans ce ton que m'a paru consister la malignité de cette piece.

Relation véritable & remarquable de l'horrible & barbare flagellation qui vient d'être commise sur le corps de Maître (a) *Alexandret Pope, Poëte, pendant qu'il se promenoit innocemment à Hamwalks sur le bord de la Tamise, méditant des vers pour le bien public; flagellation faite, à ce qu'on dit, par deux hommes mal intentionnés, en dépit & vengeance de quelques chansons,*

NOTES.

(*a*) Le terme Anglois *Sauney* répond à peu près à celui d'Alexandret: comme le nom d'Alexandre est très-commun chez les Anglois, & leur paroît trop beau pour la plûpart de ceux qui le portent, ils ont inventé cette espece de diminutif pour le dégrader.

sans malice, que ledit Poëte avoit faites contr'eux.

» Rien n'est plus déplorable que » les excès auxquels une vengeance » peu chrétienne est capable de por» ter les hommes, quand ils n'ont » point devant les yeux les charitables » sentimens de l'Evangile, qui nous » enseigne qu'il n'est point de Chré» tien qui ne soit notre prochain, & » que nous devons les aimer tous » comme nos Freres : c'est pourquoi, » quelles que soient les erreurs des » Papistes, nous ne devons point leur » infliger des peines corporelles, ni » les maltraiter, mais les laisser joüir » des Lois du Royaume; car, quoi» qu'ils soient dans l'erreur, *encore sont» ils une espece de Chrétiens.*

» Pourquoi, hélas! ces deux Pro» testans ne faisoient-ils point ces pieu» ses réflexions? elles auroient empê» ché leurs mains de faire une vio» lence infamante au corps de M. » Pope : nous espérons cependant que » les étrangers n'en auront pas une » plus mauvaise idée de la Religion » Protestante.

Ce fut ainsi que s'éxécuta cette punition corporelle.

» Le jeudi du présent mois de » Juin, vers le soir, lorsqu'il faisoit » beau, M. Pope, grand Poëte, *à ce » que nous avons appris*, se promenoit » à Hamwalks, méditant des vers » pour le bien public. Deux hom- » mes, qui ne nous sont pas assez » connus pour pouvoir les nommer, » vinrent à lui: ils le reconnurent, » tant à son visage qu'à son dos, & » ils se promenerent quelque tems » avec lui; puis étant entrés en con- » versation, *à ce qu'on nous a dit*, sur » la *Dunciade*, un joli Poëme dudit » Pope, un de ces Messieurs prit tout » à coup le pauvre Maître Pope, Poë- » te, & le mit sur son dos, tandis que » l'autre tira de dessous son habit un » long trousseau de verges de bou- » leau, qu'ils avoient arrachées, *à » ce qu'on nous a dit*, d'un gros balai » d'écurie, & il frappa avec le même » trousseau de verges, avec tant de » violence, & d'un bras si peu chari- » table, Maître Pope, Poëte, sur son » postérieur nud, qu'il en fit sortir » une grande quantité d'*ichor* ou sang

» qui étoit jaune, ce qui a fait assûrer
» au Docteur Arbuthnot, son Mede-
» cin, que cette couleur venoit de
» beaucoup de bile qui étoit mêlée à
» ce sang.

» Aussitôt après cette inhumaine
» flagellation, les deux hommes s'en
» allerent, & laisserent le pauvre Maî-
» tre Pope sur la place, se roulant
» dans son sang jaune, quand Made-
» moiselle Blount, personne fort cha-
» ritable, & proche voisine de Maître
» Pope à Twikenham, passant au-
» près de là, par hasard, prit ce petit
» homme dans son tablier, remit sa
» culotte, le porta au bord de la ri-
» viere, & fit venir un bateau pour
» le transporter chez lui.

» On nous a dit que depuis ce
» tems-là Maître Pope est tombé dans
» un grand dérangement d'esprit,
» causé, comme on le suppose, par
» ladite flagellation, laquelle ayant
» fait monter l'humeur, a affecté la
» tête d'une telle maniere, que le
» pauvre homme ne fait que rêver
» de plumes, d'encre, & de papier.
» Quoiqu'il lui ait été permis de s'en
» servir, par le Docteur Arbuthnot,
» qui ignoroit la cause de son acci-

» dent, ils lui furent étroitement dé-
» fendus par le savant Docteur Hales
» de Lincoln, sous la conduite de
» qui il est à présent, & qui ne déses-
» pere pas, Dieu aidant, de le réta-
» blir dans son bon sens.

» Il n'est pas possible qu'un Chré-
» tien charitable n'ait compassion de
» l'accident arrivé à cet infortuné
» Poëte, quoiqu'il ne soit pas de no-
» tre religion : mais nous ne pouvons
» trop admirer la sagesse de la Provi-
» dence, qui a permis que l'on corri-
» geât cet homme, qui, faute d'es-
» prit, avoit voulu corriger les au-
» tres ; & que sa folie soit précisément
» celle de ne parler & de ne rêver
» que plumes, encre, & papier ;
» dont il a fait un si mauvais usage,
» & qui ont été la cause du malheur
» qu'il souffre encore aujourd'hui.
» Nous espérons que, quand il aura
» recouvré sa raison, il s'en servira
» mieux, & qu'il dira avec le Prophé-
» te : *il m'a été avantageux d'avoir été*
» *humilié.* «

Ainsi finit la relation, à peu près comme la chanson faite sur Rousseau. *Or prions le doux Rédempteur, &c.*

M. Pope eut grande peur qu'on ne

crût cette Hiſtoire dans le monde : il fit promptement imprimer cet avis au public, le 14. Juin 1728.

» Comme on a vû dans une relation ſcandaleuſe, criée dans les » rues de Londres, que j'ai été foueté à Hamwalks jeudi dernier, je » donne avis au public que je n'ai » point ſorti de ma maiſon de Twikenham ce jour-là, & que cette » relation eſt auſſi maligne que mal » fondée. A. POPE. «

Il n'eſt pas conſtant que Pope ait eſſuyé cet affront : mais n'auroit-il pas mieux aimé recevoir le foüet ſans qu'on en eût rien ſû, comme tant d'autres Poëtes ſatyriques, qui ont reçû des coups de bâton *incognito*, que d'avoir été ainſi mépriſé aux yeux de toute l'Angleterre ? Cette Hiſtoire écrite d'un ton ſérieuſement ridicule, ſon exorde, ſa fin, toutes les circonſtances qui l'accompagnent, ce ſang jaune, mêlé de bile, & ſurtout les ſoins charitables de Mademoiſelle Blount, couvrirent M. Pope de confuſion, & auroient dû le faire repentir d'avoir fait la Dunciade : il n'en fut que plus furieux ; il retoucha ſon Poëme ; il en augmenta

l'aigreur & l'âpreté : il y ajoûta un quatrieme chant, que nous n'avons point en François.

Après une nouvelle invocation que le Poëte adresse à son Dieu ridicule, il le fait paroître avec une grande pompe, traînant à sa suite les Sciences captives, & faisant taire les Muses ; il marche environné des principaux Chefs de son Empire, à la tête desquels on voit le Génie des Ecoles & des Universités parler en forme, & n'enseigner à la jeunesse que des mots. A ce Pédant succede le Gouverneur d'un jeune Seigneur indolent, oisif & voluptueux, qui a voyagé dans toute l'Europe, dont il n'a rapporté que des sotises curieuses & de mauvaises moeurs. Viennent après des Antiquaires appliqués à des minuties savantes, & des Physiciens modernes profondément occupés d'observations frivoles sur des papillons, des coquillages, des nids d'oiseaux, & des Mousses pour s'en amuser. Il les place dans les plus hautes charges de sa Cour, il augmente leurs priviléges, il s'assoupit, en les écoutant, & les renvoie tous en leur faisant un bâillement prodigieux.

Il est nécessaire de faire connoître ici cette Demoiselle Blount, dont nous venons de parler : M. Pope l'aima tendrement. Outre un grand nombre de Lettres en Prose, qu'il lui écrivit lorsqu'il n'avoit que dix-sept ans, il lui en adressa trois en vers : la premiere, lorsque très-jeune encore elle fut obligée d'aller à la campagne, dans le tems qu'on faisoit de grandes réjouissances à Londres pour le couronnement de George I. l'autre en lui envoyant les Œuvres de Voiture ; la troisieme beaucoup plus considérable, est la seconde de ses Epîtres morales.

M. Pope, après avoir connu son caractere, & lui avoir fait connoître le sien, hasarda de lui déclarer ses vrais sentimens ; il finit ainsi une de ses Lettres : » Je m'apperçois, Mademoiselle, que n'ayant eu d'abord » dessein que de vous écrire une Lettre de complimens & d'excuses, je » vous en ai fait une d'amour. Je souhaiterois que toutes les fautes que » vous y trouverez, méritassent autant » d'être pardonnées que celle-ci. Permettez-moi de vous assûrer que je n'ai » jamais été aussi ardemment épris que

» je le suis de vous, & qu'il y a beau-
» coup de femmes dans le monde à
» qui je ne pourrois pas me résoudre
» d'en dire autant, quand elles me
» tiendroient le poignard sur la gor-
» ge «.

Cela s'appelle une déclaration d'amour à l'Angloise; il n'y a point de fadeur dans celle-ci. Mademoiselle Blount lui répondit, & lui fit entendre que ses sentimens ne lui déplaisoient point : elle lui permit d'une maniere adroite de se nommer son admirateur.

Mademoiselle Blount avoit toutes les graces de la beauté : mais l'amie d'un homme tel que Pope, devoit lui plaire encore par d'autres qualités. Comme il étoit beaucoup au-dessus des hommes ordinaires, elle devoit être aussi beaucoup au-dessus de son sexe. Son esprit délicat & orné, son goût pour les sciences, sa connoissance des intérêts de sa nation (mérite considérable en Angleterre), son amour pour les arts, le plaisir qu'elle prenoit à voir une armée camper, faire ses mouvemens & combattre, à entendre parler d'Universités, d'Architecture, de Peinture, à se trouver

avec les Savans & à s'entretenir avec eux, étoient autant de liens qui l'attachoient à M. Pope. Elle avoit, comme lui, les plus hautes vertus, la même Religion, malgré les persécutions qu'elle eut à essuyer en Angleterre, un cœur excellent & généreux. Son frere fut malade de la petite vérole, dont il mourut; l'amour ne prit rien sur la nature, elle ne le quitta point, elle vouloit lui faire le sacrifice de sa vie & même de sa beauté; enfin elle secourut de ses biens le Prétendant, après sa défaite à Preston.

Il n'est pas étonnant que les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes vertus aient uni étroitement ces deux cœurs, faits l'un pour l'autre. Il faut écarter ici tout soupçon de crime; M. Pope étoit d'une figure & d'une santé qui devoient être pour tous deux le préservatif & le remede de l'amour: aussi cet attachement ne fut-il point la passion dominante de notre Poëte; il préféroit ses amis à ses études, & ses études à son amour. Mais quand il eut perdu ses meilleurs amis, quand il devint incapable d'application, elle posséda tout son cœur; ses pensées ne furent ja-

mais si agréables, ses réflexions si tendres, que quand elle en fut l'objet. Les infirmités de son corps, ses peines d'esprit, qui auroient pu déplaire à d'autres femmes, ne faisoient rien perdre du mérite de M. Pope aux yeux de cette fille aimable : tout l'orgueil, toute la fierté du Poëte étoient adoucis par la tendresse de l'Amant.

(a) Cet amour fondé sur l'estime,

NOTES.

(a) Voici des vers que Pope lui adressa le jour de sa naissance.

» Puissiez-vous faire votre bonheur de tous » les biens véritables que le Ciel peut envoyer » aux mortels, d'une longue santé, d'une lon» gue jeunesse, de longs plaisirs, & d'un ami ; » non de ces bagatelles que le *monde femelle* » admire, de ces richesses qui tourmentent, » de ces vanités qui ennuient ! Si la vie, en » nous donnant de nouvelles années, ne nous » apporte point une nouvelle félicité, laissons » le bonheur se perdre dans le tems, comme » dans un crible. A mesure que nous acqué» rons un an de plus, nous perdons un plaisir, » & nous acquérons une nouvelle inquiétude. » Ce jour-ci est-il donc le jour de votre nais» sance ? Hélas ! non, il n'est que la fin & le » tombeau de l'an qui vient de s'écouler. Que » la joie & l'aisance, l'abondance & le con» tentement, & l'heureux témoignage que » votre conscience vous donne d'une vie sa» gement employée, calment toutes vos pen-

étoit le seul plaisir qu'il goûtoit, au milieu des persécutions de ses ennemis & de ses travaux littéraires. Un des plus pénibles fut l'édition des Œuvres de Shakespear: ses amis le presserent vivement d'entreprendre la cor-

NOTES.

» sées, raniment toutes vos graces, enflamment votre cœur, brillent sur votre front! » Qu'un jour enchérisse sur le jour précédent, » qu'une année l'emporte sur l'autre, sans vous » causer aucune peine, aucun trouble, aucune » frayeur; jusqu'à ce qu'une mort paisible dé» truise, sans être sentie, & sans effort, cette » figure fragile dans un songe aimable, ou » dans une extase de joie; jusqu'à ce qu'enfin » vous dormiez profondément dans le repos » du tombeau, & que vous vous réveilliez » pour les transports d'une autre vie. «

L'amitié qui étoit entre ces deux personnes ressemble assez à celle dont la Bruyere nous a donnée une idée. » L'amitié, dit-il, peut sub» sister entre des gens de différens sexes: une » femme cependant regarde toûjours un hom» me comme un homme, & réciproquement » un homme regarde une femme comme une » femme; cette liaison n'est ni passion, ni » amitié pure: elle fait une classe à part. « Il seroit à souhaiter qu'on jugeât ainsi de certaines liaisons, que l'on condamne, parce qu'on n'a pas fait la réflexion judicieuse de cet Auteur, qui connoissoit également le monde & le cœur humain.

rection

rection de toutes les Tragédies & les Comédies de ce pere du Théatre Anglois, de comparer les éditions qu'on en avoit données jusqu'alors, de les corriger les unes par les autres, & de rendre à cet Auteur son ancienne pureté. M. Pope leur répondit, que n'ayant jamais rien écrit pour le Théatre, il pensoit qu'il ne lui convenoit pas de tenter un pareil projet : on lui représenta que ce travail n'exigeoit pas une si grande connoissance des regles, que Shakespear ne les avoit pas suivies exactement, qu'il ne s'agissoit seulement que de lever la rouille que les Comédiens avoient jettée les uns après les autres sur ce grand Poëte, à qui ils avoient retranché, corrompu, transposé, ajoûté des Scenes entieres au gré du peuple, auquel ces gens-là font toûjours leur cour. On lui disoit encore, que son soin principal devoit être de rendre le texte plus supportable à la lecture, de le débarrasser d'une foule d'obscurités & d'absurdités qui le défiguroient, d'expliquer les endroits difficiles, qui y étoient en grand nombre, & de marquer les Scenes entieres, les vers & les mots, dont on l'avoit mal-à-pro-

pos surchargé. Voilà, en effet, ce que fit M. Pope : (a) mais ses succès ne furent pas également heureux. Louis Theobalde, Poëte du Roi, exécuta le même projet : il releva en même tems plusieurs fautes que Pope avoit réellement commises, & ne rendit point justice à ses recherches ingénieuses : nouveau sujet de dispute entre Pope & Theobalde.

Après ces différens Ouvrages parurent les quatre Epîtres Morales, la fameuse Epître au Docteur Arbuthnot, & deux Epîtres imitées d'Horace & du Docteur Donne, auxquelles je vais m'arrêter quelques momens. Ces Satyres & ces Epîtres jointes à la Dunciade, lui susciterent encore de nouveaux ennemis. Il met un Avertissement à la tête de ses Epîtres imitées, qui mérite d'être lu.

NOTES.

(a) De pareils ouvrages ne peuvent être exécutés que par des Sociétés Littéraires, composées de Grammairiens, de Savans, & de Gens de Lettres, lesquels ayant travaillé en particulier sur leur Auteur, suivant leurs talens différens, rassemblent ensuite leurs lumieres, & portent par-tout le plus grand jour.

» Le bruit qui s'eſt élevé, dit-il, au
» ſujet de mes Epîtres morales, m'a
» engagé à mettre au jour ces imita-
» tions : une réponſe tirée d'Horace,
» aura plus de force & de dignité,
» que celle que j'aurois pû faire en
» mon nom. Les exemples du Do-
» ᴄteur Donne, & la ſincérité avec
» laquelle ce grand Théologien s'ex-
» prime, m'ont paru devoir autoriſer
» l'indignation d'un Chrétien, à l'é-
» gard des vices & des folies qui ſe
» rencontrent dans les plus hautes &
» les plus baſſes conditions. Ces deux
» Ecrivains ont été aimés des Princes
» & des Miniſtres, ſous leſquels ils
» ont vécu : j'ai mis en vers, d'un
» langage moderne, les vers ſatyri-
» ques de Donne, à la priere du
» Comte d'Oxford, lorſqu'il étoit
» Grand Tréſorier, & du Duc de
» Shrewſbury, lorſqu'il étoit Sécre-
» taire d'Etat ; ils n'ont pas regardé
» ces ſatyres contre des Cours livrées
» au vice, comme des médiſances
» particulieres, dont quelque Cour-
» tiſan fût l'objet. Il n'y a pas de plus
» grande erreur, que celle d'un grand
» nombre de fous & de ſcélérats, qui
» ont de bonnes raiſons pour confon-

» dre un véritable satyrique avec un
» faiseur de libelles. Personne n'est
» plus odieux au premier que le se-
» cond, par la même raison qu'un
» homme vraiment vertueux ne hait
» rien tant qu'un hypocrite «.

M. Pope, sous prétexte de mettre le Docteur Donne en meilleur langage, & de substituer de nouveaux personnages à ceux que ce Docteur introduit dans ses Satyres, trouve réellement le moyen de faire celle de son siecle, quoiqu'il ne veuille paroître que renouveller la satyre du siecle où le Docteur Donne écrivoit. C'est ainsi que Boileau a imité Horace & Regnier.

Voici un morceau de la satyre de Pope imitée d'Horace. » Eh quoi!
» j'arme & j'aiguise ma plume en fa-
» veur de la vertu, lorsque j'imprime
» l'ignominie sur le front de ces scélé-
» rats, qui ne sauroient rougir, lors-
» que j'attaque ce joüeur orgueilleux
» jusque dans son carrosse doré, lors-
» que je dévoile ce cœur lâche, qui
» veut se dérober aux yeux sous le
» brillant de l'étoile qui pare son cor-
» don bleu. La vertu a-t-elle besoin,
» pour sa défense, des oracles de l'E-

» glise, & des protecteurs des Lois ?
» Boileau, tout pensionnaire qu'il fût
» de la Cour de France, n'a-t-il pas
» châtié dans ses vers les faux dévots
» & les flatteurs sous Louis XIV. mê-
» me ? Dryden, tout Poëte lauréat
» qu'il fût, n'a-t-il pas fait la guerre
» aux libertins, & aux mauvais Moi-
» nes ? Charles & Jacques en ont-ils
» été irrités ? Moi, qui n'ai ni charge,
» ni pension, qui ne suis ni l'héritier,
» ni l'esclave d'aucun mortel, pour-
» quoi ne dépouillerai-je pas ce vo-
» leur de l'or qui le couvre ? Oui, je
» soûtiendrai la cause de la vertu, ou
» je périrai pour elle. Ecoutez ceci,
» & tremblez, vous qui échappez aux
» Lois : tant que je respirerai, nul fri-
» pon, riche ou noble, n'ira ni en
» paix, ni avec honneur au tom-
» beau (*a*) ».

NOTES.

(*a*) Ne semble-t-il pas que c'est Juvénal qui tourne à sa maniere ces pensées d'Horace.

——— *Quid ! cum est Lucilius ausus,*
Primus in hunc operis componere carmina morem,
Detrahere & pellem nitidus ; quâ quisque per ora
Cederet, introrsum turpis ; num Lælius, aut qui, &c.

En voici un autre sur un ton différent. M. Pope dit, qu'il n'a point de maison en propre, qu'il n'est que locataire de celle qu'il occupe : mais ce détail est ennobli ; jamais le fonds ne manque aux grands génies. » La fortune, dit-il, ne peut se vanter d'avoir pû m'humilier : j'ai été imposé à une double taxe (comme Catholique), qu'y ai-je perdu ? Les amusemens de ma vie ont été précisément les mêmes, avant & après que les armées eurent désolé nos contrées. Mes terres sont vendues, je n'ai plus la maison de mon pere, je suis locataire d'une autre maison : eh ! bien, n'est-elle pas à moi & à vous, mes amis ? ma porte ne vous est-elle pas ouverte à toute heure ? Personne ne me vient voir trop tôt,

NOTES.

Ingenio offensi ? . . . .
. . . . . *Seu me tranquilla senectus*
Expectat, seu mors atris circumvolat alis,
Scribam.

Comparez Horace & Pope avec la *Satyre septieme* de Boileau, & jugez si les vers de notre Poëte François ne sont pas *versus inopes rerum, &c.*

» & ne me quitte trop tard. (*a*) Je
» suis la regle du sage Horace : je re-
» çois toûjours bien celui qui arrive,
» je hâte celui qui veut partir. Je prie
» le Ciel que vous gardiez cette mai-
» son tant que vous vivrez, s'écrie
» Swift ; j'aurois souhaité qu'elle eût
» été à vous. Qu'il est fâcheux de
» bâtir, sans avoir ni enfans, ni fem-
» me ! Vous ne joüirez de votre mai-
» son que toute votre vie. Eh ! si j'en
» ai l'usage, qu'importe que son nom
» appartienne à Vernon, ou à Pope ?
» Que les terres & les maisons aient
» pour Seigneurs & propriétaires ceux
» qu'elles voudront ! Pour nous, fi-
» xons-nous où nous sommes, &
» soyons-y toûjours nos maîtres «.

De la même maniere que Pope imite Horace, il imite Donne, le Regnier des Anglois : ses Poësies sont de vieux tableaux, dont Pope a ranimé les couleurs, effacé les anciennes draperies, & changé le costumé (*b*).

NOTES.

(*a*) *Nec tardum opperior, nec praecedentibus insto.* Ep. L. 1. Ep. 2. V. la Sat. 2. L. 2.

(*b*) C'est ainsi que nous pourrions rajeunir

Une femme de qualité & de beau-

NOTES.

nos vieux Poëtes, qui ne sont, pour la plûpart, au-dessous de nos Poëtes modernes, que par des expressions hors d'usage, mais qui les égalent & les surpassent peut-être par la vigueur de leur Poësie, qu'ils puisoient à la renaissance des Lettres dans une lecture assiduë des Grecs & des Romains. C'est ainsi encore que le célébre Jelyote remet à la mode d'anciens airs, en les embellissant des graces ingénieuses de la Musique moderne.

Donne naquit à Londres en 1573. ses parens l'envoyerent à Oxford, où il apprit le Grec, le Latin, & le François: il s'attacha au Chevalier Henri Wotton, qui lui donna du goût pour les Lettres. D'Oxford il alla à Cambridge, où il se perfectionna: il retourna ensuite à Londres, où il étudia les Loix, de maniere cependant qu'il s'occupoit encore plus de la Littérature que de la Jurisprudence. Il réussit dans le monde par la finesse de son esprit, son enjouement & ses vers ingénieux & galans. Son pere étant mort, il voyagea en Italie, en Espagne, en France, d'où il revint en sa patrie avec une plus grande connoissance des Langues de ces divers pays, & beaucoup d'observations solides sur la nature & sur les mœurs. Il parvint à être Secrétaire du Lord Elsemere, Garde du Grand-Sceau, dont il aima la niece, & qu'il épousa clandestinement. Le pere de cette fille en fut irrité, & fit mettre Donne en prison: mais on lui rendit la liberté & son premier poste. Cette alliance l'ayant fait connoître des Ambassadeurs des Cours étrangeres, dont il

coup-

coup d'esprit, que je soupçonne être Madame W... Mon... fût assez peu raisonnable pour s'appliquer quelques endroits satyriques de ces pieces, quoiqu'elle n'y fût point nommée. Cette femme & M. Pope s'étoient jusqu'alors beaucoup estimés: mais comme il vit qu'elle changeoit à son égard, l'indifférence succéda à l'estime, & la haine à l'indifférence. Il y eut entr'eux une rupture ouverte: elle saisit toutes les occasions de dire du mal de l'Iliade, & de son Auteur, qu'elle peignoit comme un esprit inquiet, un homme dangereux, un espion, & un agent dont la Cour de Rome se servoit pour troubler l'Etat. Ces calomnies d'une femme irritée, ayant été connues de M. Pope, il en

NOTES.

savoit les Langues; il eut toute leur confiance & leur estime: enfin le Roi Jacques I. je ne sai par quel motif, lui conseilla d'étudier en Théologie, & d'entrer dans les Ordres: ce Poëte galant & satyrique devint Prêtre Anglican, Prédicateur célebre, & Doyen de S. Paul, où il mourut, & fut inhumé avec pompe. Ses Satyres ne lui causerent aucune disgrace: elles contribuerent peut-être à sa fortune; ce qui fait autant son éloge que celui de son siecle.

tira vengeance. On dit qu'il fut un de ceux qui firent courir le bruit, que cette femme étant à Constantinople pendant l'Ambassade de son mari, avoit eu la complaisance d'entrer dans le Serrail du Grand-Seigneur, & d'y passer quelques jours: or on sait que les femmes n'en sortent pas toûjours impunément.

Elle lui adressa ces vers. » Quand » Dieu te créa, lui dit-elle, on assûre » qu'il te répéta ce qu'il avoit dit au » serpent: Tu feras la guerre à l'hom» me: il y aura entre toi & lui une » haine éternelle. Crains l'effet de » cette sentence: tu tends des piéges » sur ses pas, il t'écrasera la tête. . . . » Ne pense pas que ta foiblesse puisse » te mettre à couvert de la punition » que tu mérites: quand on offense » les femmes, leur langue peut les » venger; il n'est pas plus honteux » de battre ceux qui ne peuvent se » défendre, que de faire des libelles » contre ceux qui ne peuvent écrire. » Si tu emploïes ta plume pour secon» der les loix, d'autres se serviront du » bâton ou des verges pour te châ» tier: mais, prends-y garde, si per» sonne ne se venge, ne punit tes cri-

» mes, & ne paye le salaire de tes » insultes ; si tes membres ne sont point » cassés, si ta peau n'est point meur- » trie, si tu n'es point fouetté, écor- » ché, assommé, tué, enfin si tu con- » serves encore ta malheureuse & ché- » tive carcasse, ce n'est pas que le » monde ne te connoisse, c'est que » tu es si misérable, qu'il te voit, & » qu'il te méprise «.

On a soupçonné, sur la menace qu'elle lui fait du bâton & des verges, que ce fut elle qui paya ces deux hommes dont nous avons parlé, pour fouetter M. Pope : quoi qu'il en soit, il faut rendre la justice à cet infortuné Poëte, qu'il fut moins sensible aux injures de cette femme, qu'à la douleur qu'il lui avoit causée par sa médisance, & il s'en repentit sincerement.

Ses persécutions n'étoient point encore finies: les François se joignirent aux Anglois pour le calomnier. Ils accuserent son Essai sur l'Homme d'irreligion, quoiqu'il s'efforce dans ce Poëme de justifier, par toutes sortes de preuves, les voies de la Providence, contre tant d'incrédules & de

mauvais Chrétiens, qui ſe plaignent d'elle à la vûe des maux & des crimes, qui défigurent, ſelon eux, l'univers.

Tout ce que Dieu a fait, eſt bien, dit notre grand Poëte : les moyens vont à leur fin par les voies les plus juſtes & les plus préciſes. Ce qui nous paroît un mal, n'en eſt pas toûjours un : ce qui nous paroît un déſordre, eſt un ordre caché, un ordre relatif, qui échappe à la foibleſſe de nos lumieres : un ordre réel, mais proportionné à une nature dégradée : voilà tout ſon ſyſtème. Soûtenir un ſyſtème contradictoire, ne ſeroit-ce pas ſoûtenir une impiété ?

Si M. Pope n'a pas employé la doctrine du péché originel, c'eſt qu'il écrivoit contre ceux qui le rejettent; c'eſt qu'il n'a eu d'autre deſſein que de convertir les impies & les incrédules, & de les ramener, par les plus pures idées de la raiſon, aux premiers principes de la foi.

Quoique le péché ait fait un changement prodigieux dans l'univers, n'y reſte-t-il donc point encore aſſez d'ordre & aſſez de ſageſſe, pour que les

Physiciens Catholiques & Protestans en doivent conclurre, & démontrer l'existence d'un Dieu, & une Providence toûjours attentive à tirer le bien du mal, & sa gloire du crime même ? N'est-ce pas le langage de M. de Fénelon, dans son Traité sur l'existence de Dieu, de M. Pluche, dans son *Spectacle de la Nature*, de Derham, dans sa Théologie Physique, &c ? Les mêmes vérités que ces pieux Physiciens ont prouvées par la physique, notre grand Poëte s'est efforcé de les démontrer par une sublime métaphysique.

Aurions-nous voulu que, comme Bayle & les Manichéens, il eût déclaré nettement, qu'il est impossible, dans quelque systême que ce soit, qu'un Dieu bon & juste ait fait l'univers tel qu'il est, & même tel qu'il étoit avant le péché originel, c'est-à-dire, susceptible du changement que ce péché y a fait ?

Ainsi bien loin d'attaquer les premiers principes de la Foi, il les soûtient avec vigueur, comme nous l'attestent le célebre Docteur Warburton, son ami intime, qu'il a chargé de commenter son Essai sur l'Homme,

(*a*) le Chevalier de Ramsay, M. Ra-

NOTES.

(*a*) Voici un court extrait d'une Lettre que le Chevalier de Ramsay a écrite à M. Racine.

» Le principal dessein de cette Lettre est de » rendre justice à mon ami & à mon compa» triote M. Pope. Il est très-bon Catholique, » & a toujours conservé la religion de ses an» cêtres dans un pays où il auroit pû trouver » des tentations pour l'abandonner. La pureté » de ses mœurs, la noblesse de ses sentimens, » son attachement à tous les grands principes » du Christianisme le rendent aussi respecta» ble que la supériorité de ses lumieres, la » beauté de son génie, & l'universalité de ses » talens le rendent admirable. Il a été accusé » en France de vouloir établir la fatalité » monstrueuse de Spinosa, & de nier la dé» gradation de la nature humaine. . . Voici » comme j'entens ses principes de son Essai » sur l'Homme : il est bien éloigné de croire » que l'état actuel de l'homme soit son état » primitif & conforme à l'ordre : son dessein » est de montrer que depuis la nature dégra» dée, tout est proportionné avec poids, me» sure, & harmonie, à l'état d'un être dé» chû, &c. Je connois les coupables auteurs » de ces calomnies : Spinosistes & incrédules » eux-mêmes ils ont crû que Pope leur res» sembloit. Je m'étois égaré dès ma tendre » jeunesse dans une incrédulité séduisante; je » fus ramené par le grand & sublime Féne» lon, Archevêque de Cambrai, &c. *A Pon-* » *toise, le* 28. *Avril* 1742. «

ëine, &c. Il n'y a rien dans ce Poëme d'opposé à la Foi : tout y respire la Religion, & la plus grande piété. Pope propose à ceux qui se plaignent des maux qu'ils souffrent, l'espérance d'un bonheur à venir. (a) » Espérez » avec humilité, leur dit-il, volez » vers le Ciel avec des ailes tremblan» tes, attendez le trépas, ce maître » de tous les hommes, & adorez » Dieu : il ne vous fait point connoî» tre cette félicité qu'il vous prépare, » mais il vous fait sentir dès à présent » l'espérance qui la commence. L'es» pérance a sa source éternelle dans

NOTES.

(a) Attendons que la mort, ce maître universel,
Découvre à nos esprits les Loix de l'Eternel.
Ep. 1. 127.
L'espérance est constante à marcher sur nos pas,
Sans même nous quitter à l'heure du trépas.
N'offre-t-elle à nos yeux qu'une confuse image,
Du bonheur que le Ciel nous destine en partage?
Cet objet consolant nous occupe toûjours,
Et répand des douceurs sur nos plus tristes jours.
Notre ame, en ses desirs, inquiete, égarée,
Par les liens du corps tristement resserrée,
Dans un doux avenir, se repose, s'étend,
Et joüit en effet du bonheur qu'elle attend.
Ep. 2. v. 40 ſ.

» le cœur de l'homme. Il n'en est
» point qui ne soit fait pour être heu-
» reux : l'ame accablée de maux se
» soulage par l'espérance, & de la pri-
» son où elle demeure, elle se pro-
» mene avec liberté dans les espaces
» de la vie future. *Ep. 1. v. 86. 95.*
» L'espérance voyage avec nous sur la
» terre, & ne nous quitte pas même à
» la mort. *Ep. 2. v. 264.* Elle conduit
» l'homme, & lui ouvre l'ame de plus
» en plus, jusqu'à ce qu'étendue &
» illimitée par la Foi, elle verse en
» lui une félicité, qui comble toute
» ame & tout esprit «. Mais afin qu'on
ne le soupçonne pas de regarder cette
espérance comme une chimere agréa-
ble, il dit, » qu'elle est un gage assûré
» de l'immortalité, que les sentimens
» de la nature n'étant pas donnés en
» vain aux mortels par l'Etre suprème,
» elle ne leur est donnée qu'afin qu'ils
» trouvent ce qu'ils cherchent. *Ep. 4.*
» *v. 331.* Vous vous plaignez d'être
» malheureux ; c'est que vous mettez
» votre bonheur dans les richesses, les
» honneurs, la noblesse, la réputa-
» tion : cherchez votre bonheur dans
» la vertu, & vous serez heureux. *Ibid.*
» *v. 80. & 300. &c.* Que la nature

» vous conduise au Dieu de la nature.
» *Ep.* 4. *v.* 322. Apprenez que la Loi, » les mœurs & la Foi commencent & » finissent à l'amour de Dieu & des » hommes. *Ibid.* 330. Les Philosophes » ne nous ont point tracé l'image de » Dieu, ils ne nous en ont donné » que l'ombre. *Ep.* 3. *v.* 289. La rai» son ne peut que gémir sur nos pas» sions, & non les corriger : elle les » traite plus en amies, qu'en enne» mies. *Ep.* 2. *v.* 151. Il n'y a que » Dieu qui puisse séparer les ténebres » de la lumiere dans le cahos de no» tre ame, en habitant en elle. *Ibid.* » *v.* 198. C'est lui qui tire le bien du » mal. « *Ibid. v.* 164. &c. N'est-ce pas établir à la fois l'immortalité de l'ame, le regne de la vertu, la regle des mœurs Chrétiennes, la nécessité de la révélation, le triomphe de la grace ?

Ces principes fondamentaux de notre Religion, semés dans un Poëme, dont ils ne sont pas l'objet principal, ne doivent-ils pas mettre à couvert leur Auteur de tout soupçon d'incrédulité ? Veut-on qu'un Laïque & un Poëte soient aussi exacts qu'un Théologien sur un sujet purement philosophique.

Eh par quel aveuglement d'esprit renouvelle-t-on aujourd'hui l'extravagance du Pere Hardouin, en accusant les plus grands hommes d'athéisme & d'impiété, comme on les accusoit autrefois de sortilége & de magie ? Croit-on faire honneur à notre Religion, en prétendant, sans des preuves évidentes, qu'un homme tel que Pope l'a méprisée ? ou plutôt, ne seroit-ce pas ajoûter encore à l'idée que nous avons de notre Foi, que de dire qu'elle a soûmis un esprit aussi sublime ? Eh bien ! quand, entraîné par la force & la vivacité de son imagination, il lui seroit échappé quelques idées peu justes, que s'ensuivroit-il ? qu'il n'étoit pas Théologien : mais n'y auroit-il pas de la témérité à assûrer qu'il auroit perdu la foi ? Parce qu'un Ecrivain établit quelques principes, dont les conséquences paroissent mauvaises, doit-on inférer que cet Ecrivain a adopté ces conséquences ? Et où en seroient les Malebranches, les Descartes, & plusieurs autres grands Philosophes, à qui on pourroit reprocher ces conséquences mauvaises, comme une suite nécessaire de leurs principes ?

Ce n'eſt pas ſeulement par des ſyſtêmes & par des vers, qu'il faut juger de la Religion d'un Philoſophe & d'un Poëte ; c'eſt par ſes mœurs, & par ſa profeſſion de Foi. Or c'eſt par ces preuves que je vais démontrer le chriſtianiſme & la catholicité de M. Pope.

Quoiqu'entouré d'Athées, de Preſbytériens, de Quakers, d'Anabaptiſtes, de Sociniens, d'Indépendans, d'Anglicans, à qui Londres donne droit de bourgeoiſie, comme Rome l'accordoit autrefois à tous les Dieux de l'univers, M. Pope a toûjours été conſtamment attaché à la Religion Catholique, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort. Il eut une diſpute ſur la Religion avec le Docteur Atterbury, Evêque de Rocheſter, & zélé Proteſtant, qui auroit voulu relever la gloire de ſa Secte par l'acquiſition d'un Proſélyte du mérite de M. Pope. Celui-ci lui dit, que quoiqu'il ſe ſentît peu capable de raiſonner avec lui ſur cette matiere importante, il avoit tant de confiance dans la bonté de ſa cauſe & dans la force de ſa Foi, qu'il eſpéroit réfuter les argumens que lui feroit quelque hérétique que ce fût,

mitré, ou *non mitré*. L'Evêque lui lut quelques endroits des Sermons du Docteur Tillotson, en lui disant, que ce Prédicateur Anglican y avoit rassemblé tout ce qu'on pouvoit dire de plus solide contre la Religion des Papistes.

M. Pope écouta cette lecture avec la plus grande tranquillité, &, après que tout fut lu, il répondit comme auroit fait en sa place un Nicole, un Arnaud, un Bossuet; 1°. Que les discours de Tillotson n'étoient que des raisonnemens, & ne pouvoient, par conséquent, nous servir de regle sur la Foi, puisqu'elle demande une soûmission aveugle. 2°. Que la plûpart de ces objections n'avoient aucun rapport aux articles qui séparent les Sectes de l'Eglise Romaine. 3°. Que ces objections étoient aussi favorables aux Catholiques qu'aux Sectaires, & qu'il n'y avoit là aucun argument capable de renverser aucun des dogmes reçûs par l'Eglise. 4°. Qu'il étoit aussi facile à un vrai Fidele de croire la Transsubstantiation, que la Trinité, l'Incarnation, la Conception miraculeuse, & d'autres Mysteres incompréhensibles.

Après avoir fait parler sa foi, il fit parler son zele : il conjura l'Evêque de tout son cœur, de ne point se contenter de croire une partie des dogmes ; mais de les croire tous sans exception, de peur de désobéir à l'Eglise, d'entendre mal les Ecritures, & de risquer son salut éternel. » Oui, » ajoûta-t-il, quand un mort ressusci» teroit, & qu'il m'enseigneroit une » autre Religion que celle de l'Eglise » Romaine, je ne changerois pas ; » & je proteste à Dieu, que je sou» haiterois que nous fussions, vous » & moi, cette nuit qui va être très» froide, dépouillés de nos habits, & » nuds : je voudrois encore, qu'on » nous réduisît à la derniere misere, » jusqu'à manquer de pain, pourvû » que j'eusse la consolation de vous » voir penser comme moi « ! Ces réponses, tirées en partie de S. Paul, & qui me rappellent celles que les Saints ont faites aux tyrans & aux hérétiques, réduisirent l'Evêque Anglican au silence : il n'a jamais pû ébranler Pope un seul instant ; & quand Atterbury lui écrivit pour l'engager à changer de Religion par la considération des avantages temporels qu'il retire-

roit de ce changement, il lui répondit, » qu'il ne cherchoit d'autre bonheur dans le monde que le repos » & la paix de sa conscience «. L'Auteur de sa Vie, tout Protestant qu'il est, nous a conservé cette conversation, qu'il tient d'un ami intime de l'Evêque de Rochester.

Le célebre Docteur Clarke, ce raisonneur si subtil, si abstrait & si obscur, voulut engager aussi M. Pope dans une dispute à peu près semblable. Celui-ci, qui faisoit plus facilement un vers qu'un argument, lui répondit : » A quoi serviront nos disputes, mon cher ami ? après avoir raisonné beaucoup l'un contre l'autre, » vous n'en serez pas moins Protestant, ni moi moins Papiste «. Pope, en donnant ce nom aux Catholiques, voulut déférer à l'usage. Il n'adoptoit point du tout les opinions ultramontaines, mais il recevoit tous les dogmes, que reçoit l'Eglise de France : elle seroit ingrate, si elle méconnoissoit l'amour tendre qu'il avoit pour elle ; les éloges fréquens qu'il donne à la Foi pure qui y domine (aussi l'appelle-t-il la religieuse contrée), & le desir qu'il a toujours eu de s'y

fixer après la mort de sa mere, desir que ses maladies ne lui ont point permis de satisfaire.

Ajoûtez à ces professions de Foi ce qu'il dit encore dans l'Epître au Docteur Arbuthnot, qu'il a des devoirs à remplir, une Religion à croire & à professer, des prieres à faire, une ame à sauver. (*a*) Enfin, il a écrit diverses Lettres en France peu de tems avant sa mort : il y marque son horreur pour les impiétés, que la malignité ou le faux zele ont prétendu trouver dans son Essai sur l'Homme.

Que souhaitons-nous davantage ?

NOTES.

(*a*) » Ceux qui rejettent parmi nous les » lumieres de la Religion, dit M. Racine, in» terprétèrent en leur faveur plusieurs endroits » de l'Essai sur l'Homme, & voulurent nous » persuader que ce Poëte célebre pensoit com» me eux. J'avoue que je me laissai entraîner » à le croire. J'attaquai ce principe, *tout est* » *bien*, dont quelques personnes abusoient ; la » candeur, vertu naturelle aux grands génies, » avec laquelle M. Pope me déclara ses senti» mens dans sa Lettre imprimée, me fit repen» tir de lui en avoir soupçonné d'autres. Cette » Lettre nous doit persuader que dans son ou» vrage il n'a jamais entendu parler de l'ordre » primitif ; mais d'un ordre proportionné à une » nature dégradée. Poësies nouvelles. T. 2. «

Seroit-ce en vérité, rendre service à notre Religion, que d'entreprendre de lui ravir un homme, qui lui fait tant d'honneur par son esprit & ses mœurs? Fut-il jamais un plus zélé citoyen, un ami plus fidele, un riche plus libéral, & sur-tout envers les pauvres Catholiques, *dans les cœurs de qui il brûloit d'avoir une place*, un meilleur fils, un Chrétien & un Catholique plus éprouvé par les persécutions, & plus constant dans sa Foi?

On lui a reproché la tolérance sur deux ou trois vers, qui ne sont pas à la vérité d'une exactitude rigoureuse. » Que les faux zélés combattent, » dit-il, pour des modes de Reli- » gion; celui qui mene une vie pure » ne peut avoir tort *. Mais M. Pope s'en est expliqué au Docteur Warburton, son ami. Celui-ci nous assûre dans les Commentaires, qu'il a faits sur l'Essai sur l'Homme, au nom de M. Pope, que les modes de Religion ne signifient autre chose que les disputes des Théologiens sur des points qui n'ont point été décidés, & que ceux qui menent une vie pure n'ont point tort, quelque parti qu'ils prennent sur des points qui ne sont pas

jugés

jugés par l'Eglise (*a*). C'est ce que

NOTES.

(*a*) C'est un principe communément reçû dans l'Eglise, que, quand on est sûr de la foi d'un Auteur, on explique favorablement toute sa Doctrine. On pense que, s'il lui échappe quelques propositions peu exactes, on doit plutôt les attribuer au défaut d'attention qu'au défaut de Religion. Sur ce principe il n'est pas douteux qu'on ne doive interpréter très-favorablement les propositions un peu hardies de M. Pope, parce qu'il n'est point d'Ecrivain dont la foi doive être moins suspecte. Le Docteur Warburton, qui en est en quelque sorte le garant, puisqu'il a fait des Commentaires sur le Poëme, dont il s'agit ici, avoués par l'Auteur, nous assûre qu'il n'a eu d'autre dessein que d'établir de plus en plus les premiers principes de la Religion Chrétienne. Ce Docteur lui-même a beaucoup écrit en faveur de la Religion : il vient encore de prouver depuis un an que ce fut par un miracle évident que l'Empereur Julien ne put rétablir le Temple de Jérusalem. La justification de M. Pope doit comprendre nécessairement celle de ses Traducteurs, & particulierement celle de M. l'Abbé du Renel. Il y a plus, c'est que les adversaires de M. Pope, & surtout M. de Crouzas, conviennent que cet illustre Abbé est beaucoup plus exact & plus Théologien dans sa Traduction, que Pope ne l'est dans son Poëme traduit littéralement en prose. En voici une preuve sur ce passage même, dans lequel M. Pope semble autoriser la tolérance: M. l'Abbé du Renel détermine le sens dans lequel on doit l'entendre.

nous atteste l'Auteur de la Vie de M. Pope.

Les forces de M. Pope commençant à diminuer, & se sentant approcher de sa fin, il fit son Testament, qui m'a paru mériter une place ici. On y voit les dernieres dispositions de son cœur, & une espece d'inventaire de ses richesses littéraires.

» Au nom de Dieu : ainsi soit-il.

» Je, Alexandre Pope, de Twickenham, dans le Comté de Middlesex, déclare ma derniere volonté, & fais mon Testament. Je résigne mon ame à son Créateur, avec toutes

NOTES.

Laissons les faux zélés dans leur prévention,
Parler aveuglement de la Religion.
Tout, ce qui contredit cette fin principale,
Que Dieu se proposa pour sa Loi générale,
Porte visiblement l'empreinte de l'erreur :
Mais la Religion, qui corrigeant le cœur,
Seule procure à l'homme un bonheur véritable,
Ayant Dieu pour Auteur est seule respectable.

Les Libelles qu'on a écrits contre cette Traduction, n'attaquent que des propositions exactement traduites de l'Anglois. L'Auteur étant justifié sur ces propositions, son Traducteur doit l'être.

» les plus humbles espérances de son
» bonheur futur, & je me soûmets à
» la volonté suprème de cet Etre, in-
» finiment bon. Quant à mon corps,
» ma volonté est qu'il soit enterré pro-
» che le tombeau de mes chers pa-
» rens à Twikenham, & qu'au dessous
» de l'Epitaphe que j'ai faite pour eux,
» laquelle finit par ces mots, *filius fe-*
» *cit*, on ajoute seulement ceux-ci, *&*
» *sibi, qui obiit anno*, &c. Mon corps
» sera porté au tombeau par six des
» plus pauvres de la Paroisse, à cha-
» cun desquels je donne un habit
» complet d'étoffe grise pour le deuil.
» Je nomme le Lord Alen Batthurst
» Hugh, Comte de Marchmont, My-
» lord Guillaume Murray, M. George
» Arbuthnot, mes amis particuliers,
» exécuteurs de mon Testament.

» Je désire qu'on remette entre les
» mains de mon noble ami Mylord
» Henri S. Jean Bolinbroke, & en
» cas qu'il meure avant moi, dans
» celle du Comte de Marchmont,
» tous mes écrits & papiers, qui ne
» sont point imprimés; je m'en rap-
» porte à leur jugement seul pour les
» brûler, ou les conserver. Ces Mes-
» sieurs, qui m'ont comblé de tant de

» bienfaits pendant ma vie, ne me re-
» fuseront pas ce dernier service après
» ma mort : c'est pourquoi je leur don-
» ne cette peine, comme une der-
» niere marque de ma confiance &
» de mon amitié. Je désire seulement
» qu'ils reçoivent ces présens modi-
» ques, afin qu'ils se souviennent de
» moi.

» Mylord Bolinbroke ajoûtera à sa
» Bibliothéque tous les volumes de
» mes ouvrages & de mes traductions
» d'Homere reliés en maroquin rou-
» ge, & les onze volumes des Œu-
» vres d'Erasme. Mylord Marchmont
» acceptera la grande édition de Thou
» par Burkley, le portrait de Mylord
» Bolinbroke par Richardson ; il choi-
» sira. Mylord Bathurst trouvera une
» place pour trois statues, l'une d'Her-
» cule Farnese, l'autre de Venus de
» Médicis, & la troisieme d'Apollon
» par Appelle. M. Murray prendra le
» buste de marbre d'Homere par Ber-
» nini, & du Chevalier Isaac Newton
» par Guelfy, &c.

» Je désire que M. Littleton accep-
» te les bustes en marbre de Spencer,
» Shakespear, Milton, Dryden. Je
» donne aussi & legue au Sieur War-

» burton la propriété de tous mes » Ouvrages, sur lesquels il fait ou il » fera des commentaires, &c. «

Pope fit ensuite des legs considérables à d'autres amis, à ses proches, à ses domestiques, aux pauvres : il institua Mademoiselle Blount sa légataire universelle. Il voulut qu'on vendît tous ses effets & ses meubles pour lui en faire une rente pendant sa vie, à condition qu'après la mort de ladite Demoiselle, cette rente retourneroit aux parens de Pope. Le 12. Décembre 1743.

Après qu'il eut fait son Testament, il eut l'esprit plus tranquille : il prit quelques remedes ; mais ses infirmités & ses douleurs augmenterent de plus en plus, ainsi que sa résignation & sa soumission à la Providence. Il mourut le 30. Mai 1744. à Twickenham : il y fut enterré, de la maniere qu'il l'avoit demandé.

C'est ainsi que vécut ce grand Poëte. J'ai fait voir dans son ame ces contradictions si communes dans tous les hommes, & qu'il a si bien remarquées dans deux de ses Epîtres morales, sans doute d'après lui-même ; contradictions qui naissent de l'oppo-

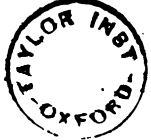
sition que la nature a mise entre notre cœur & notre esprit, notre raison & nos sens ; son inclination pour la retraite, & son desir insatiable d'acquérir de la gloire ; le soin de sa fortune, & son indifférence pour les Grands ; son amour tendre pour les femmes, & son aversion extrème pour leurs défauts ; les graces de son esprit, jointes à l'humeur la plus sombre ; ses sentimens nobles, qui le rendoient incapable de porter envie aux talens des grands Ecrivains, & cette ame, assez foible pour être sensible à la critique des Ecrivains médiocres ; un cœur plein de religion & de piété, & qui en même tems respire la satyre & la vengeance ; en un mot, ses talens sublimes, & le bon ou le mauvais usage qu'il en a fait.

Il fut persécuté par les méchans, méprisé des petits esprits, respecté des gens de bien, aimé des bons cœurs, admiré des grands hommes. Plus le tems où il a vécu s'éloigne, plus on le regrette. Les Anglois font pour lui ce qu'ils ont fait pour Bacon, Milton, Dryden, & pour leurs plus grands Rois : ils reparent, en quelque sorte après sa mort, les outrages qu'ils lui

ont faits pendant sa vie. Ils rendent les plus grands honneurs à sa mémoire ; ils le nomment avec les plus grands éloges ; divers Seigneurs ont ouvert une souscription pour lui élever un monument dans l'Église de Westminster auprès de leurs Sages & de leurs Héros.

J'ai omis un grand nombre d'autres particularités de la vie de l'illustre Pope, dont je ferai mention dans les Notes qui accompagneront ses Ouvrages, & sur-tout dans l'Epître qui suit.







AVERTISSEMENT,

Sur l'Epître de Pope, *au Docteur* Arbuthnot.

CEtte Epître doit être placée ici, comme une suite de l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. Pope : elle contient un grand nombre de faits, qui concernent ce grand Poëte, ses amis & ses ennemis. Outre ces faits intéressans, elle offre des morceaux admirables, écrits avec la force & la véhémence de Juvénal, la légereté & la finesse d'Horace, la précision & la noblesse de Perse. M. Pope semble avoir affecté en quelques endroits de prendre non-seulement le ton & les Dialogues de ce dernier Poëte, mais encore son air mystérieux & son obscurité, pour dérober

dérober aux yeux de ſes ennemis dangereux ou puiſſans, les traits qu'il leur lançoit. Joignez au défaut de clarté, le défaut d'ordre & de liaiſon: ce qui eſt au commencement pourroit être à la fin; ce qui eſt au milieu conviendroit également aux deux extrémités. Ce n'eſt point un édifice dont toutes les parties ſoient bâties ſur le même plan: ce ſont diverſes pieces ajoûtées les unes aux autres, ſans que l'Architecte ait ſuivi, en les plaçant, aucun deſſein uniforme.

Cette Epître a été compoſée en divers tems, & en différentes occaſions, à meſure que les mauvais Poëtes l'importunoient, ou que ſes ennemis répandoient contre lui de nouvelles calomnies. Quand des rimailleurs fiers, ignorans & oiſifs, venoient l'accabler du récit de leurs vers inſupportables; il étoit attentif à leurs ridi-

cules défauts, & à l'impreſſion ſecrette que ces défauts faiſoient ſur lui. A peine étoient-ils partis, que plein encore de l'idée qu'ils lui avoient donnée d'eux-mêmes, il prenoit promptement la plume, & il écrivoit dans le premier mouvement. C'eſt ainſi que Juvénal, excédé de la lecture ou de la repréſentation d'une Tragédie de *Codrus*, s'écria avec tranſport: *Semper ego auditor, &c.* Voilà réellement l'inſtant où un Poëte doit écrire: c'eſt alors qu'il eſt original. Un Poëte ou un Peintre devroient porter partout où ils vont, l'un ſa plume, & l'autre ſon crayon, pour jetter quelques traits ſur le papier, dans l'inſtant qu'ils ſont ſaiſis de quelque émotion à la vûe d'un objet ſingulier. Quand un ſujet étoit épuiſé, Pope ſuſpendoit ſon ouvrage: mais lorſque d'autres idées venoient s'offrir à lui, lorſqu'il avoit quel-

que nouveau calomniateur à confondre, il reprenoit la plume, & il écrivoit à la ſuite de ce qui précédoit, ſans trop s'inquiéter de l'ordre & de la liaiſon des parties de ſon Poëme : auſſi cette Épître ne fut-elle d'abord qu'un aſſemblage de morceaux détachés, que le Poëte laiſſoit de tems en tems échapper dans le public; c'eſt d'un de ces fragmens que j'ai tiré le portrait d'Adiſſon.

Cependant Pope a un but général dans cette piece : c'eſt de mettre d'abord au jour les ridicules & les crimes de ſes ennemis, & enſuite ſon innocence & ſa vertu, auſſi-bien que celles de ſon pere & de ſa mere ; il y parle de lui-même d'un bout à l'autre, comme Horace & Boileau l'avoient fait avant lui. Rien n'eſt ordinairement plus rempli de Poëſie que ces détails qui intéreſſent

personnellement le Poëte : cet intérêt personnel ajoûte au génie.

Je ne sai si l'on devroit donner à cette piece le nom d'Epître : elle commence par une saillie, à laquelle celui à qui elle est adressée n'a point de part. Pope lui parle une fois ou deux, il le quitte, & il le reprend par distraction. Il n'en est pas ainsi des Epîtres d'Horace : il ne perd point de vûe ceux à qui il écrit ; il les nomme dès le commencement, ou du moins ce qu'il leur dit a rapport avec ce que l'on connoît d'eux ; ils nous paroissent prêts à répondre, & nous pressentons en quelque sorte leur réponse.

Pope écrit au Docteur Arbuthnot, qu'on regardoit comme un grand Medecin, & comme un aimable homme : ceux qui étoient malades se trouvoient très-bien de ses remedes ; ceux qui ne l'étoient point se trouvoient encore

mieux de sa conversation. Il avoit quelque chose du génie plaisant & singulier du Docteur Swift, comme on le peut voir dans son *Art d'abaisser le Sublime*, traduit en partie par le célebre Auteur du *Pour & Contre*. Il fut Medecin de la Reine Anne : la République des Lettres lui doit beaucoup ; elle lui doit la santé de notre Poëte.

Je n'en dirai pas plus ici ; qu'on s'attende à des notes extrèmement longues & nombreuses ! Je n'ai pû me refuser à cette foule d'Anecdotes que la Vie de Pope m'a fournies, & de réflexions de toute espece que son génie m'a fait naître ; il n'est point d'Ecrivain qui fasse plus penser.





EPITRE DE POPE

AU DOCTEUR ARBUTHNOT.



EAN (*a*), ferme la porte, ferme-la : ne t'ai-je pas dit que j'étois accablé d'ennui ? Attache le marteau : je suis malade, je suis mort. La Canicule

NOTES.

(*a*) Juvénal a presque toûjours ce ton vif, brusque & bouillant, qui est si original & si naturel. L'élégant & le grave Boileau ne l'a presque jamais : c'est à peu près toûjours sur le même ton que ses vers sont écrits.

Quelques vers *toutefois* qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux *aussi-tôt* ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui de ses vains écrits, lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
Il n'est Temple si saint *des Anges respecté*,
Qui soit contre sa Muse un lieu de sûreté.

Quelle longueur ! Pope diroit tout cela en deux vers.

exerce sa fureur ; tous les fous des petites Maisons & du Parnasse sont échappés : les vois-tu, le feu dans les yeux, & des papiers dans les mains, enrager, réciter, & courir les villes & les campagnes ?

Quelles forteresses pourront me défendre ? quelles ombres pourront me cacher ? ils ont forcé mes bosquets épais : ils ont pénétré dans ma grotte (*a*). La foule augmente encore. Ils

NOTES.

(*a*) Les ennemis de Pope lui firent un crime d'avoir parlé de son chariot, de son bâteau, de ses bosquets, & de sa grotte, comme s'il en eût voulu tirer vanité ; la description qu'il a faite de sa grotte m'a paru digne d'être connue.

Extrait d'une Lettre de M. Pope à M. Blount, frere de Mademoiselle Blount, écrite le 2. Juin 1725.

» Je vous prie de témoigner de ma part à » nos jeunes beautés, que, toutes les fois que » j'ajoûte quelque chose de nouveau à mon » jardin, je désire d'y voir leurs *beaux* pas tra» cés dans toutes les allées. J'y ai mis la der» niere main, en finissant le chemin qui con» duit sous terre à la grotte. J'ai découvert » dans cette grotte une source d'eau très-pure, » qui coule sans cesse, & qui murmure jour &

viennent par terre & par eau : ils sur-

NOTES.

» nuit. De la Tamise on apperçoit au travers » de mon portique une promenade agreste, » qui mene à une espece de Temple, construit » de coquillages, & de dessous ce Temple » vous voyez au travers d'une longue allée » d'arbres en berceau, *comme dans une perspective transparente*, les Vaisseaux du Fleuve » passer rapidement & disparoître. Quand on » ferme la porte de cette grotte, d'une cham» bre très-claire elle devient tout d'un coup *la* » *chambre obscure* des Physiciens, & alors tout » ce qui est sur la riviere & aux environs, les » montagnes, les bois, les vaisseaux, forment » par des rayons visibles un tableau mouvant » sur les murailles de la grotte. Quand on y » allume une bougie, on y apperçoit une » multitude d'objets divers : elle est tapissée de » coquillages, & de miroirs à facette. Une » étoile de la même matiere forme le plafond ; » lorsqu'une lampe d'albâtre brillant y est sus» pendue, on voit partir de tous côtés une » foule de rayons lumineux, qui réfléchissent » sur toute la grotte : elle est annoncée au » dehors par deux portiques qui y sont joints ; » le premier, orné de pierres polies & lui» santes, est ouvert du côté de la riviere ; » l'autre, entouré d'arbres & hérissé de coquil» lages, de cailloux brutes, & de morceaux » de fer, donne sur le jardin. La grotte est » pavée de pierres, ainsi que le chemin agreste » qui mene au Temple ; ce fonds paroit natu» rel, & s'accorde assez bien avec le petit » murmure du ruisseau, & l'air *aquatique* qu'on

chargent mon chariot, ils arrêtent mon bateau. Qui pourra me servir d'asyle contr'eux? le Dimanche n'est point pour eux un jour de repos. Vois-tu venir ici ce Poëte (*a*), qui sort de

NOTES.

» respire en ce lieu; il n'y manqueroit, à ce » qu'il me semble, qu'une statue avec cette » inscription, que vous savez que j'aime tant.

Hujus Nympha loci sacri custodia fontis,
Dormio, dum blandæ sentio murmur aquæ.
Parce meum, quisquis tangis cava murmura, somnum
Rumpere: sive bibas, sive lavere, tace.

» Vous croirez peut-être que cette description » n'est que poëtique: mais elle approche » beaucoup de la vérité. Je souhaite que vous » veniez au plutôt pour juger par vous-même » si cette grotte & sa description doivent » quelque chose à l'art. «

Nous autres François, qui n'aimons à habiter que des maisons transparentes, nous ne voudrions pas nous emprisonner dans ces grottes Angloises: apparemment que la nature de leur climat & de leur humeur leur rend ces souterrains agréables: le génie de M. Pope brille dans le sien. Nous verrons ailleurs son goût ingénieux pour les jardins & pour la belle architecture; le grand génie se montre partout.

(*a*) *Littéralement.* L'homme de rime, une de ces expressions hébraïques, dont la Langue Angloise est remplie.

l'Hôpital des foux, & qui se promene devant ma porte : il me surprend, heureusement pour lui, à l'heure du dîner.

S'il y a un Curé (*a*), qui se soit appesanti l'esprit à force de boire de la biere, une femme, que la Poësie ait rendue (*b*) folle, un (*c*) grand Seigneur qui ait la manie de rimer, un (*d*) Clerc, qui par sa conduite déré-

NOTES.

(*a*) C'étoit Léonard Wilsted, dont je parlerai plus au long; Pope lui avoit dit dans un autre Poëme. » Coulez Wilsted, comme » la biere, qui vous inspire votre poësie; l'u- » ne & l'autre est vieille sans maturité, lé- » gere sans clarté, doucement fade, pesam- » ment coulante; sans forces elle fait mal à la » tête, sans être pleine d'esprits elle mousse. «

(*b*) Cette femme est je crois Madame W. ; ce n'est pas que je croie que la poësie l'ait rendue folle : mais je soupçonne que Pope, sur ce que nous en avons dit dans sa vie, l'a crû telle.

(*c*) Ce Seigneur étoit, dit-on, Mylord Harvey, qui avoit la manie de rimer, c'est-à-dire de ne faire que des rimes suivant la signification de ce mot : il rimoit comme Scudery, *stans pede in uno.*

(*d*) Theobalde, fils d'un Procureur, & élevé au banc de son pere, renonça à ce métier utile pour faire de mauvais vers.

grée ait causé le plus grand chagrin à son pere, & qui, au lieu de copier un contrat, s'amuse à écrire des stances. Enfin, s'il y a un fou (*a*), à qui on ait interdit l'usage de l'encre & du papier, & qui par désespoir charbonne de ses vers les murailles de sa chambre : tous ces gens-là viennent en foule à Twickenham, m'adressent les complimens les plus respectueux, s'attachent à moi, & veulent que je les entretienne dans leur fureur & dans leur vanité. Arthur, dont le fils étourdi néglige d'étudier les Loix (*b*), condamne hautement mes Ouvrages, & leur impute les extravagances de

NOTES.

(*a*) Pope rappelle le souvenir de Ly fameux fol, dont parle le Comte de Rochester dans mon second volume, renfermé pour ses folies aux Petites-Maisons : il charbonnoit de ses vers les murailles de sa Loge au clair de la Lune ; & quand elle étoit couverte de nuages, il crioit de toutes ses forces à la servante, *Marie, mouche la chandelle.*

(*b*) Le mauvais usage que les Poëtes médiocres font de leurs talens, de leur tems, & de leur esprit, est peint ici avec force ; cette manie méritoit d'être mise en action, & représentée sur le théatre : c'est le chef-d'œuvre de M. Piron dans la Métromanie.

son fils ; le pauvre Cornus, qui voit sa femme courir après les galans, & l'abandonner, maudit le bel esprit, la Poësie, & Pope.

Vous, à qui mes jours sont précieux, si vous ne les aviez pas prolongés, le monde ne seroit pas accablé de tant de mauvais Ouvrages, dont je suis la cause ou l'objet. Quelle recette, quelles drogues pourront me préserver de cette peste ? faudra-t-il que je meure, la victime de la fureur ou de l'amitié ? cruelle alternative ! il faut que je périsse, d'une maniere ou d'une autre. S'ils sont mes ennemis, ils me déchirent dans leurs Ouvrages : s'ils sont mes amis, ils me donnent la mort ; ils me forcent de juger de leurs vers. Que je suis malheureux (*a*) ! je ne puis ni garder le si-

NOTES.

(*a*) Hélas ! il faut lire Clovis. *Boileau Epigr.*

Le supplice que Pope dit qu'il souffre à la lecture d'un mauvais ouvrage fait dans l'esprit l'effet contraire de ce qu'il semble y devoir faire. Le Poëte, en poussant les plus grands soupirs, inspire une gaieté maligne. C'est la maniere d'Horace dans sa Satyre, *Ibam forte viâ sacrâ.* Il est fâcheux d'être contraint à lire de

lence, ni mentir. Me moquer d'eux, ce ſeroit manquer à la fois de politeſſe & d'humanité; affecter un air grave, (*a*) mon viſage n'en eſt pas capable: il faut donc que je m'aſſeie avec une complaiſance forcée, & que je liſe avec un chagrin, que je tâche de cacher ſous les dehors de l'honnêteté, & avec un furieux mal de tête. Enfin, je laiſſe échapper ce conſeil ſalutaire, à des oreilles qui ne veulent pas l'entendre: Monſieur, gardez votre piece neuf ans (*b*).

NOTES.

mauvais vers: mais ce malheur n'eſt pas ſi commun. Les grands Ecrivains cherchent les grands Critiques; les mauvais Poëtes cherchent les mauvais Juges.

Un ſot trouve toûjours un plus ſot qui l'admire.

(*a*) Littéralement. *Cela excede tout pouvoir de ma face.*

(*b*) M. Pope, qui avoit pratiqué exactement & à la lettre ce précepte d'Horace, étoit en droit de le preſcrire aux autres: il avoit tant de ſoin de ſa réputation qu'il ne mettoit jamais ſon nom à aucun de ſes Ouvrages, qu'il ne fût aſſûré de leur bonté, & que l'eſtime générale n'en eût confirmé le ſuccès: il les faiſoit paſſer, comme dit l'Auteur de ſa vie, *par*

Neuf ans ! s'écrie ce Poëte, qui

NOTES.

ſept années de probation avant que de s'en déclarer le pere. Cette prudence, qui devroit être imitée, donna lieu à une petite aventure. Un homme, qui pour avoir fait quelques vers pour ſes amis, quelques chanſonnettes, quelques pieces même pour être miſes en muſique, & chantées à la Cour, prétendoit avoir le droit de juger ſouverainement d'un Poëme, alla voir un jour M. Pope, qui lui demanda s'il ne paroiſſoit rien de nouveau. Le bel eſprit lui répondit qu'il n'avoit rien vû qui fût digne d'être connu; qu'à la vérité il avoit lû la premiere Epître d'un Poëme intitulé *Eſſai ſur l'Homme*, & que l'Auteur menaçoit le public d'en donner la ſuite; mais que c'étoit la plus mauvaiſe drogue qu'on eût jamais imprimée; que la Poëſie en étoit rebutante, la Philoſophie inſupportable; qu'il n'y avoit ni ordre, ni liaiſon, ni tranſitions. Si j'euſſe crû, ajoûta-t-il, que vous n'euſſiez pas vû ce Poëme, je vous l'aurois apporté. M. Pope lui dit tout naturellement qu'il l'avoit vû avant qu'il fût imprimé, puiſqu'il en étoit l'Auteur, & que c'étoit l'ouvrage de pluſieurs années: qu'il croyoit que la Poëſie étoit convenable au ſujet, & qu'il n'auroit jamais penſé que des perſonnes qui prétendoient ſe connoître en harmonie & en nombre, en euſſent pû blâmer la verſification. La réponſe de M. Pope fut un coup de tonnerre pour le Critique: il rougit, ſe leva, prit ſon chapeau, s'en alla, & ne reparut plus chez notre Poëte. Il avoit jugé précipitamment, & il n'avoit été guidé dans ſon

loge au sixieme étage (*a*). Bercé toutes les nuits par les doux zéphirs, qui soufflent au travers de ses rideaux déchirés, il rime avant qu'il s'éveille, & se fait imprimer avant que le loyer de son galetas soit échu; au reste, il y est forcé par la faim & les prieres de ses amis. Monsieur, ajoûte-t-il, vous croyez donc qu'il manque encore quelque chose à ma piece; prenez-la, je me soumets aveuglément à votre critique; faites-y toutes les corrections que vous croirez nécessaires.

Un autre arrive. Il a la modestie de

NOTES.

jugement que par le penchant que les petits Auteurs ont toûjours de dire du mal des grands ouvrages.

(*a*) *Dans Drurylane.* Drurylane, & Grubstreet, sont deux rues, où loge ce qu'il y a de plus méprisable dans une Nation, c'est-à-dire les Femmes de mauvaise vie & les mauvais Poëtes; ce doux murmure des zéphirs, au travers des rideaux déchirés, fait une allusion assez plaisante au murmure des ruisseaux, & au bruit agréable des zéphirs, que les Poëtes ont tant chanté. Pope veut parler apparemment de Dunton, qui étoit logé dans un grenier, ou il faisoit des Satyres contre les Ministres d'Etat, le Duc de Devonshire, l'Evêque de Peterborow, au lieu de leur faire sa Cour pour avoir de quoi vivre.

n'exiger de moi que trois choses, mon amitié, un Prologue (*a*), & dix livres sterlings (*b*).

(*c*) Pitholeon m'envoie dire: Vous connoissez le Duc un tel ; j'ai besoin d'un protecteur : demandez-lui pour

NOTES.

(*a*) On représente en Angleterre peu de pieces sans Prologue & sans Epilogue ; ce sont ordinairement des amis intimes des Auteurs qui les font ; les Anglois en ont de fort beaux. Lorsque Pope étoit ami d'Adisson, il en fit un pour la Tragédie de Caton, qui parut digne de cette Tragédie. Les Anciens faisoient leurs Prologues eux-mêmes: il est vrai qu'ils ne s'y donnoient pas les loüanges que les Auteurs Anglois s'y donnent par leurs amis.

(*b*) Il n'est point de Poëte satyrique qui ait épuisé en aussi peu de mots tous les ridicules des mauvais Poëtes : ce sont autant de Scenes Episodiques, dont la briéveté n'ôte rien à la perfection ; un sot Auteur n'y ressemble point à un autre, & il n'en est point qui ne soit une copie fidele de quelque original.

(*c*) Mylords Bolinbroke, d'Oxford, Peterborow, ayant été disgraciés sous le Roi George I. Pope n'eut plus de protecteurs à la Cour : il se retira à Twickenham, lorsqu'ils furent exilés dans leurs Terres : mais en même tems il eut le bonheur de connoître ses véritables amis, & d'être délivré d'une foule de flateurs qui lui faisoient leur cour, dans l'espérance qu'il pourroit les servir auprès de ces Grands Seigneurs.

moi

moi une place. Mais ce Pitholeon a écrit contre moi un libelle. Oui, Monsieur ; mais n'avez-vous point lu une lettre, où Pitholeon vous assure qu'il n'a écrit cette satyre, que lorsqu'il ne connoissoit pas tout votre mérite ? comment oseriez-vous le refuser ? Savez-vous que Curl (*a*) l'invite

NOTES.

(*a*) Edmund Curl, fameux Imprimeur de Libelles, imprima presque toutes les Satyres qu'on écrivit contre Pope : il tira des mains d'une Demoiselle Thomas, qui avoit été de la connoissance de notre Auteur, des Lettres qu'il avoit écrites à un certain Cromwel, que celui-ci avoit eû l'indiscrétion de confier à cette fille. Ayant perdu une grande partie de sa beauté douze ans après, & ayant besoin d'argent elle les vendit à Curl, qui les imprima sans en parler à l'Auteur. Curl grossit encore cette collection de plusieurs Lettres, qu'il déroba à peu près de la même maniere. M. Pope ne prévoyant pas qu'on dût les imprimer un jour, les avoit écrites avec négligence, & y avoit hasardé bien des choses qui ne devoient pas paroître au grand jour : il sentit alors cette vérité importante, qu'on ne doit rien écrire dont on puisse se repentir, & il ne sortit depuis de sa plume que des Lettres d'affaires. Autre friponnerie du Libraire Curl : il fit faire un Recueil de Poësies, intitulé les *Poësies de la Cour*, sous le nom de Gay, de Pope, & de Swift, qui n'y avoient aucune part ; & parce qu'il y

à dîner, qu'il va écrire un (a) Journal, & se faire Théologien (b).

Eh! qu'est-ce donc qu'on m'apporte? Un gros paquet, Monsieur. Un étranger prend la liberté de vous présenter la Tragédie pucelle d'une Muse orpheline. Si je la critique, il sera transporté de fureur, de rage & de désespoir: si je l'approuve, il me prie aussi-tôt de la recommander aux Comédiens. A ce mot je me crois tiré d'affaire, & je remercie le Ciel: ces Messieurs & moi nous ne sommes point heureusement amis (c). Irrité de

NOTES.

avoit alors un mauvais Poëte, nommé George Gay, & un fort bon nommé Jean Gay, il retranchoit leur nom de baptéme, afin de faire entendre que les vers qui étoient sous le nom de Gay appartenoient à Jean.

(a) Pope fait entendre ici combien un Journaliste partial est dangereux: heureusement nous n'avons rien à craindre de semblable des Journalistes de France.

(b) Des Théologiens faussement zélés sont bien terribles: les invectives, les personalités, les railleries insultantes, les calomnies, ne leur coûtent rien sous le nom de la Religion.

(c) M. Pope n'a eu aucun talent pour le Théatre; la passion extrême qu'il avoit pour la gloire n'auroit pû tenir contre celle dont le public rassemblé couronne les Poëtes Comiques.

ce que la Troupe rejette sa piece : Eh ! morbleu, dit-il, je la ferai imprimer ; ces fous en mourront de honte : parlez-en pour moi à Lintot. A Lintot, lui dis-je ? ce Libraire sot & fripon (*a*) croira que vous lui demanderez

NOTES.

& Tragiques. Il est constant qu'il a eû part, avec Arbuthnot & Gay, à une mauvaise Comédie intitulée les *Trois Heures après le Mariage*, dont il fut si honteux, quand il en vit la chûte, qu'il pria instamment son ami Gay de ne point faire connoître qu'il fût un des Auteurs. Gay soûtint l'orage avec constance ; on ne manqua pas de les punir des efforts qu'ils avoient faits pour divertir le public. Un Comédien dit dans le Prologue d'une autre piece ; » tels sont ces étourdis, qui se sont chargés » tous trois du même travail ; ils peuvent à » présent partager le dividende des applaudisse» mens, & au lieu de lauriers porter sur leurs » têtes une calotte de fou. «

(*a*) Lintot étoit aussi un Imprimeur de Libelles ; aussi fut-il quelquefois mis au Pilori. Pope encore jeune fit une Piece de Vers à sa loüange, dans laquelle il le mettoit par ironie au dessus des plus célebres Imprimeurs. Lintot prit toutes ces loüanges à la lettre, & lui en marqua toute sa vie une grande reconnoissance ; voici cette Piece.

» Les unes loüent Colinæus, les autres » Blaeu ; d'autres n'en font pas un si grand cas : » ceux-ci donnent la préférence à Plantin, » ceux-là estiment le vieil Elsevire ; d'autres

trop d'argent. Eh ! non, Monsieur, si vous vous donnez la peine de la revoir & de la retoucher. Mes diffi-

NOTES.

» voudroient nous faire acheter leur Alde ; » pour moi j'admire *Lintotus*, ses caractéres » sont sans pareils : ils sont beaux, *& larges* » *comme sa personne* ; ces Messieurs impriment » leurs noms en petites Lettres, mais Lintot » est en Lettres capitales ; l'Auteur & lui pa- » roissent à la tête de leur Livre avec la mê- » me grace, & vous regardent fixement. » Etienne imprima ce *Grec Payen*, que person- » ne ne peut ni épeler, ni lire : mais tout ce » qui sort de la main de Lintot seroit entendu » même d'un Petit-Maître. Il y a quelquefois » des taches ou des feuilles perdues dans un » Plantin ou dans un Alde : on ne peut pas di- » re la même chose des Livres de Lintot ; tout » en est beau, quand même on ne le liroit » pas ; ils n'achetoient pas un sou la copie d'un » Homere ou d'un Virgile, ou de quelqu'au- » tre. Ils n'ont jamais donné six liards pour » deux lignes, soit à ces grands Poëtes, soit à » leurs héritiers, soit aux porteurs de leurs bil- » lets : mais Lintot est plus généreux ; il paye » prodigieusement cher : Eh quoi ! du sens » commun. Leurs Livres ne servent qu'à peu » de personnes, qu'à un ou deux Savans, ou » beaux esprits : mais les Livres de Lintot sont » d'un usage plus général, car pour deux ou » trois Lecteurs qui se rencontrent, tout le » monde chi. . . .

J'ai vû quelques Anglois rire beaucoup de cette plaisanterie.

cultés ne font que redoubler ses instances. Il s'approche de moi, & me dit tout bas: Chargez-vous-en, Monsieur, vous serez de moitié. Charmé du sujet qu'il me donne de lui faire une querelle, je le mets sur le champ à la porte, & je lui dis : Monsieur, que je ne vous voie jamais, ni vous, ni vos Ouvrages (*a*).

(*b*) Les Poëtes content, que quand

NOTES.

(*a*) M. Pope sousentend mille choses que notre Langue n'omettroit point. Il n'y a dans le texte aucun de ces verbes, *dit-il*, *répond-il*, que les Latins ne souffroient qu'avec peine dans leurs vers & dans leur prose. Il supprime encore d'autres détails qu'on suppose aisément; par exemple, *le Départ de l'Importun*, qui a dû porter sa Piece aux Comédiens, & son retour. Le génie Anglois saute d'une idée à une autre, sans passer par les intermédiaires. Pourquoi dire à nos Lecteurs ce qu'ils ne peuvent manquer de se dire à eux-mêmes? Les Anglois veulent penser indépendamment de leur Auteur: les François veulent que toutes leurs pensées soient renfermées exactement dans ses expressions. L'expression est pour nous une glace, à travers laquelle nous voyons l'objet tel qu'il est. Elle est pour un Anglois un rayon de lumiere, qui ne fait qu'indiquer & éclairer une partie de l'objet.

(*b*) *Mens mutire nefas, nec clàm, nec cum scrobe? nusquam.*

les oreilles de Midas commencèrent à pouſſer [on ſait que ce Midas étoit une perſonne ſacrée & un Roi], ſon premier Miniſtre s'en apperçut le premier ; d'autres diſent, que ce fut la Reine. Il fut contraint de parler, ou d'en crever. Ne ſuis-je pas, mon cher ami, dans une ſituation encore plus triſte, quand je vois tant d'impertinens me montrer leurs oreilles ? Vous me direz : Gardez-vous-en bien; vous courez de grands riſques : je ne nommerois jamais ni les Rois, ni les Reines, ni leurs Miniſtres : ne parlez jamais d'oreilles ; laiſſez les ânes les porter en paix, ce ſont des riens qu'il faut mépriſer. Comment des riens ! eh ! ne ſavez-vous pas que les ânes mordent & ruent ? Vous direz ce qu'il vous plaira, je lâcherai la Dunciade ;

NOTES.

Hic tamen infodiam, vidi, vidi ipſe, Libelle ;
Auriculas Aſini Mida rex habet. Perſe Sat.

Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier,
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier :
Faire dire aux roſeaux, par un nouvel organe,
Midas, le Roi Midas, a des oreilles d'Ane.

Pope ajoûte au texte de Perſe & de Boileau beaucoup de traits plaiſans.

je ne puis garder ce secret : je dirai à chaque fou qu'il est un âne. Quand la Reine eut dit cette vérité, elle dormit en paix. Eh ! pourquoi ne la dirois-je pas aussi ? ne puis-je pas dormir comme elle ?

Eh ! n'est-ce point être trop cruel ? Non : ayez pour maxime, qu'il n'est point de créature moins sensible qu'un sot. (*a*) Quels prodigieux éclats de rire ne fait-on point autour de vous, Codrus ? Vous entendez ce bruit impétueux sans en être ému ; les Loges, le Théatre, le Parterre tombent dans les convulsions & dans les hurlemens.

NOTES.

(a) *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* L'Univers qui croule sur ses fondemens, & des Loges & un Parterre qui retentissent des éclats de rire, n'offrent point à l'esprit les mêmes images. La premiere étonne, la seconde divertit : mais on m'a fait remarquer que ces expressions pompeuses & ridicules, sont une Parodie de quelques vers du Comte de Roscommon. Ce Poëte, en traduisant cette Strophe d'Horace, avoit rendu le fracas épouvantable de l'Univers par un mot qui signifie le foible bruit, que feroit un petit morceau de bois qu'on romproit ; cette remarque justifie Pope aux dépens du Comte de Roscommon.

d'une joie effrénée : vous êtes ferme & inébranlable, au milieu de l'univers qui croule. Rompez la toile de cette araignée ; elle en filera une nouvelle, & elle sera flattée de recommencer. Détruisez les mensonges & les sophismes de cet Auteur ; il reprendra, comme l'araignée, son sale travail ; il regnera, comme elle, au centre de ses desseins légers, où il contemplera, avec l'orgueil de ce vil insecte, la vaste étendue de ses Ouvrages frivoles.

Mais quel est le Poëte, quel est le Duc (*a*) que j'ai offensé ? Celui-ci

NOTES.

(*a*) On croit que c'étoit le Duc d'Argyle & de Greenwich : il fut Poëte, Ministre, Général d'Armée, Politique, Courtisan, & Laboureur. A peine la Reine Anne fut-elle morte que ce Duc, de son autorité privée, fit proclamer George I. lorsque les Chambres du Parlement disputoient encore avec chaleur sur le choix d'un Roi : & il battit peu de tems après le Prétendant en Ecosse ; ainsi la Maison de Brunswick lui doit doublement la Couronne, cependant le Roi George II. l'a plusieurs fois exilé. Lorsqu'un jour le Roi lui eut donné ordre de se retirer de la Cour, le Duc lui dit, que m'importe ? *J'ai servi le Roi votre Pere avec mon épée, j'irai servir mon pays*

a-t-il

a-t-il les sourcils moins fiers, & moins relevés en arc ? Celui-là a-t-il perdu le rire malin, que l'on contracte sur le Parnasse ? Colley (*a*) cesse-t-il d'être

NOTES.

avec ma charrue. A en juger par cette réponse, le Duc devoit avoir *les sourcils fiers & relevés en arc.*

(*a*) Colley Cibber étoit un bon Comédien ; il excelloit à joüer le rôle d'un Petit-Maître, ce qui supposoit en lui des manieres nobles, aisées & fines, & par conséquent beaucoup d'éducation : il lui étoit malheureusement échappé sur le théatre quelques traits satyriques contre la Comédie dont Pope passoit pour être un des trois Auteurs. » Après que la Piece » fut joüée, M. Pope vint à moi, dit Cibber, » derriere le Théatre, la pâleur sur le visage, » la voix tremblante, & des injures affreuses » dans la bouche, me demander raison de » l'insulte que je lui avois faite. On peut ju- » ger, continue Cibber, par le vif intérêt que » Pope prenoit à cette Comédie, quelle étoit » la mere de l'enfant. Je lui promis sur le » champ de ne jamais répéter la même plai- » santerie : j'ai gardé ma parole, mais sa plu- » me ne m'a pas fait plus de grace que sa lan- » gue, elles sont également cruelles & impla- » cables. Voilà cependant tout ce que j'ai fait » qui ait pû lui déplaire «. Cibber ne se défend pas du reproche que Pope lui fait d'être le galant d'une Courtisane : mais il nie que Pope ait jamais eû aucune connoissance certaine de ses amours. Il use de représailles en

le flatteur de ce Seigneur, & le galant de cette Courtisane? (a) Henley

NOTES.

vers notre Poëte, & il le fait souvenir de certaine aventure où Pope ne joüa pas un rôle fort brillant. Au reste, il lui rend justice sur ses grands talens: il a le courage d'avoüer que la Dunciade est un excellent Poëme, quoiqu'il y ait été assez maltraité. Il convient même que ses Odes sont mauvaises: mais il soûtient en même tems que ses talens de Comédien, qui n'étoient point assûrément médiocres, & la Comédie intitulée *le Mari sans Souci*, qu'il prétendoit être de lui, quoique tout le monde l'ait attribuée au Duc d'Argyle, mais qui étoit une fort bonne Piece, ne méritoient point qu'on lui donnât une place dans la Dunciade. Ce fut sur ce ton qu'il répondit à M. Pope; & il résulta de toute cette dispute, qu'un homme qui écrit avec modération, contre un adversaire furieux, a de grands avantages sur lui.

(a) Henley . . . il est peu d'Anglois qui aient porté la singularité dans les opinions, l'extravagance dans la conduite, l'impiété dans les discours, jusqu'aux excès où il les a portés. Cet homme affreux étoit un Prêtre de la Religion Anglicane. Après avoir mis sa plume aux gages des Libraires & des Ministres, il se fit afficher comme Restaurateur de l'ancienne Eloquence, & dresser une Chaire dans une Place de Londres, d'où il défioit tous les Savans de venir disputer contre lui sur toutes sortes de matieres. Le Dimanche il discouroit sur la Théologie, & le Mercredi sur toutes les

n'est-il pas toujours suivi de ses bouchères? (*a*) Moore n'est-il pas toû-

NOTES.

autres Sciences: il attaquoit de vive voix, & par écrit, les Dogmes les plus respectables, & les personnes les plus illustres, sans se soucier des menaces & des insultes; il n'épargnoit pas Pope. Chacun de ses Auditeurs lui payoit un schelin par jour, & il en avoit un grand nombre. Enfin, cet homme auroit renversé la Religion Anglicane, si on ne l'eût forcé de changer de ton. Il tourna tout en plaisanterie, il se moqua de tout, & il vit augmenter la foule de ses Auditeurs, entre lesquels il y avoit un grand nombre de femmes & de filles de Bouchers. Il leur distribuoit du pain, qu'il appelloit l'Eucharistie des premiers Fideles, & des Médailles, par le moyen desquelles on avoit le droit d'assister à ses Conférences. Il avoit fait graver sur ces Médailles une Etoile, qui se levoit au midi, au-dessus de laquelle étoient écrits ces mots, *ad summa*, & au dessous ceux-ci, *inveniam viam aut faciam.* Le Roi & le Parlement lui avoient donné la permission de pervertir ainsi le Peuple; jugez de la profonde sagesse, & de la politique admirable du Gouvernement Anglois.

(*a*) Jacques Moore Smith, Plagiaire insigne: mais pourquoi M. Pope lui reproche-t-il de vivre avec les Francs-Maçons? Société dont le feu Prince de Galles étoit le Chef, & qui est fort honorable en Angleterre. Ce sont de ces secrets inconnus aux Anglois même, & qui vont. . . .

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

jours de la société de ses Francs-Maçons ? (*a*) Bavius ne continue-t-il pas d'être le parasite de ce Seigneur ? (*b*) Philips n'est-il pas toûjours regardé comme un bel esprit par cet Evêque? Sapho n'est-elle pas . . . . Taisez-vous, au nom de Dieu : vous

NOTES.

(*a*) *Bavius* & Codrus, si décriés dans Virgile & Juvénal, ont donné leurs noms aux mauvais Poëtes ; autant celui de Sapho fait d'honneur aux talens d'une femme, autant fait-il soupçonner ses mœurs : ne seroit-ce point Madame W. . . .

(*b*) Il ne faut pas confondre Ambroise Philips avec Jean, qui étoit mort long-tems auparavant, & dont on a lû la Vie & les Ouvrages dans le premier Volume. Ambroise Philips avoit fait *la Mere affligée*, excellente Tragédie, & des Pastorales estimées, dont j'aurai occasion de parler. M. Pope ayant donné les siennes, Philips en fut si jaloux, qu'il suscita à Pope les plus grands ennemis. Celui-ci se vengea des mauvais procédés de Philips par quelques vers satyriques, & il engagea Gay à composer des Pastorales pour obscurcir celles de Philips : nous les comparerons dans la suite. Ce Poëte dégénéra peu à peu dans sa vieillesse : il ne lui resta plus de son feu que la fureur de n'en plus avoir. Cet Evêque, qui lui croyoit toûjours le même esprit, & les mêmes talens, manquoit apparemment de goût. Philips est mort en 1750. c'est le dernier des beaux esprits qui fleurirent sous la Reine Anne.

vous ferez des ennemis ; ne nommez personne. . . . . Soyez tranquille ; apprenez d'un ami à être prudent. Je pourrois écrire comme un autre : je suis deux fois plus grand que vous ; mais de pareils ennemis . . . . Un flatteur est le pire de tous. Si les remarques des Savans sont justes, dans tous les animaux enragés, c'est la salive qui tue, ce ne sont pas (*a*) les dents. Un fou, livré à toute sa fureur, n'est point du tout à craindre : hélas ! mes ennemis le sont mille fois plus quand ils se repentent.

Celui-ci m'adresse une Epître dédicatoire en prose empoulée, & sur le ton héroïque ; mille ennemis ne jetteroient pas sur moi un plus grand ridicule. Celui-là prend ma défense contre les satyres de Grubstreet; il me fait plus de deshonneur en m'appellant son ami, que les satyres les plus cruelles ne m'en font ; l'un imprime mes Lettres pour gagner de l'argent, & d'autres me crient sans cesse, *Souscrivez, souscrivez.*

NOTES.

(*a*) Je ne vois que confusément le rapport de la salive d'un animal enragé avec les douces paroles d'un flateur.

Il en eſt quelques-uns, qui, pour me faire leur cour, me diſent que je reſſemble à Horace (*a*), parce que je touſſe comme ce Poëte, & que je ſuis auſſi petit que lui, quoique je n'aie pas ſon embonpoint : ils me comparent au fameux fils de Jupiter Ammon, qui avoit, dit-on, une épaule plus haute que l'autre. Vous avez, diſent-ils, le nez d'Ovide, & un œil . . . . . Courage, mes bons amis : apprenez-moi que je raſſemble tous les défauts de tant de perſonnes qui me ſurpaſſoient. Dites, pour me conſoler quand je ſerai malade : C'étoit ainſi

NOTES.

(*a*) M. Pope veut faire entendre que les comparaiſons de ces gens-là étoient forcées & impoliment flateuſes, qu'il ne reſſembloit ni à Horace ni à Alexandre, puiſque celui-là étoit plus gras que lui, & que celui-ci n'avoit pas une épaule plus groſſe que l'autre, mais la tête un peu penchée ; c'eſt ainſi que Pope a fait adroitement ſon portrait. Quand ſes ennemis écrivoient ſon nom, ils n'en gardoient que ces trois Lettres initiales A. P. E. qui ſignifie *Singe*. Fâché de ce qu'un Libraire avoit imprimé très-mal un de ſes Ouvrages, il lui demanda s'il ſavoit ſeulement ce que c'étoit qu'une virgule ; oui, dit le Libraire, je ſai qu'elle vous reſſemble.

que l'immortel (*a*) Virgile *penchoit* sa tête sur son oreiller ; & quand je serai prêt de mourir, ne manquez pas de me dire, que le grand Homere est mort il y a trois mille ans.

(*b*) Pourquoi donc ai-je écrit ? quel péché inconnu m'a mis la plume à la main ? Seroit-ce celui de mes parens ? Seroit-ce le mien ? Il est vrai qu'au sortir de l'enfance, & n'étant point encore passionné pour la gloire, j'ai bégayé des vers, car les vers venoient s'offrir d'eux-mêmes à mon imagination : mais je n'ai ni renoncé à ma vocation pour ce métier frivo-

NOTES.

(*a*) Les Critiques ont remarqué que le verbe *held*, qui est dans le texte, & qui signifie *soûtenir*, n'est pas juste ; qu'il falloit mettre un verbe qui signifie pencher, laisser aller sa tête.

(*b*) *Quis peccavit ? hic aut parentes ejus ?* Matth.

Plusieurs Poëtes se sont plaints de leur penchant pour les vers, comme on se plaint d'une passion malheureuse, à laquelle on se livre avec ardeur, & dont on se repent un moment après l'avoir satisfaite : n'ont-ils point voulu par ces plaintes insinuer qu'ils étoient nés Poëtes ? *nascuntur Poetæ ;* ne seroit-ce point encore un tour que leur joueroit l'amour-propre ?

le, ni négligé mes devoirs, ni désobéi à mon pere. Ma Muse n'a servi qu'à divertir un ami, & n'a jamais séduit une femme; elle m'a consolé dans les peines de ma vie, qui n'est réellement qu'une maladie longue; elle a secondé vos soins & votre art, cher Arbuthnot; elle m'a appris à soûtenir le poids de l'être que vous m'avez conservé.

Mais, pourquoi donc faire imprimer vos vers? (a) Le poli Grandville, le connoisseur Walsh m'ont dit, que je pouvois écrire. (b) Garth,

NOTES.

(a) Pope a donné les loüanges les plus sinceres aux plus grands hommes de son siecle, & même à ses rivaux. Je n'ai rien à ajoûter ici sur Grandville, Walsh, Congreve, Talbot, Sommers, à ce que j'en ai dit dans le second Volume. Je parlerai plus au long de Swift & de Gay, quand on verra la Traduction des Contes de l'un & des Fables de l'autre. Il ne me reste plus ici qu'à donner un abregé de la Vie de Garth, Atterbury, Sheffield. Cet abregé doit être proportionné à leur mérite.

(b) Garth n'étoit point noble par sa naissance, il le devint par ses talens. Il acquit le titre de Chevalier aussi bien que celui de Docteur, titres qu'on réunit en Angleterre. Ayant étudié la Medecine dans l'Université de Cambridge, il s'y perfectionna dans une pratique

d'un si bon caractere, m'a enflammé

NOTES.

assiduë. Doux, affable, & charitable envers les pauvres & les inconnus, sa bonté ne l'empêcha pas d'être satyrique : peut-être même en fût-elle la cause, puisqu'il écrivit contre les abus de la Medecine, & contre ceux qui vouloient détruire une Apothicairerie, fondée dans le College des Médecins pour le soulagement des pauvres. Ceux dont il se moqua ne manquerent pas de dire ce que les sots & les méchans raillés disent toûjours, qu'il n'avoit pas fait ce Poëme, & qu'il ne valoit rien. Il tomba malade, & se sentant prêt d'expirer, il ouvrit les yeux pendant son agonie, & voyant ses amis autour de lui fondre en larmes, il leur dit en soûriant, *je voudrois que la cérémonie de la mort fût passée.* Il se renfonça ensuite dans son lit, & un instant après il mourut tranquillement, le 18. Janvier 1718-19. il étoit aguerri depuis long-tems contre la mort. » Ce » n'est qu'au vulgaire, dit-il dans son *Dispensary*, que la mort paroît dure. Le mal qu'elle » le cause n'a de réalité que dans nos frayeurs ; » mourir, c'est aborder à un rivage où regne » le silence, où les flots ne viennent point se » briser, où les tempêtes ne viennent point » mugir : avant que nous sentions le coup dont » elle nous frappe d'une main armée, elle l'a » porté. Le sage défie les insultes de la mort » par la pensée, le fou par une heureuse in» sensibilité : les coupables la craignent, les » justes la demandent ; elle est recherchée par » le méchant, elle est vaincue par le brave ; » elle soulage les amans malheureux ; elle

par ses éloges prématurés. Congreve a aimé ma Muse. Swift ne l'a pas dédaignée. Talbot, Sommers, (*a*) Shef-

NOTES.

» rompt les fers des esclaves; & quoiqu'elle » soit un tyran, elle offre la liberté «. Peut-on resserrer en moins de mots tout ce qu'on peut dire de la mort? Si ces pensées se trouvoient dans quelque Poëte, Grec ou Latin, ancien & moderne, certains Savans les admireroient.

(*a*) Mylord Jean Sheffield, Duc de Buckingham, Marquis de Normanby, Comte de Mulgrave, descendoit du Chevalier Robert Sheffield, qui vivoit dans le treizieme siecle, sous le regne d'Henri III. & dont la postérité depuis ce tems-là s'est toûjours soûtenue dans les plus hautes Charges: mais elle a tiré un nouveau lustre du Héros, du Poëte, du Ministre, & du Sage dont nous crayonnons l'Histoire. Après avoir voyagé en France & en Italie, pour s'orner l'esprit & les manieres, suivant l'usage ordinaire aux Seigneurs d'Angleterre, il servit dans la Guerre que les Anglois eurent à soûtenir en 1666. contre les Hollandois, d'abord en qualité de Volontaire, ensuite de Commandant d'un Vaisseau de Haut-Bord, & ensuite comme Colonel de deux Régimens incorporés l'un dans l'autre, & composés de vingt-quatre Compagnies. Couvert des lauriers du Héros, il ne négligea point ceux de l'Homme de Lettres: il écrivit les principaux évenemens de cette Guerre, & ses aventures particulieres, ensorte que le sérieux, qui domine dans les détails militaires, est noblement égayé

field, qui ſont ſi aimables, ont lu mes

NOTES.

par des Hiſtoires vraies & amuſantes. Les Officiers, qui joignent un peu de Littérature à une connoiſſance ſuffiſante du métier de la Guerre, ont un ſtyle aiſé, & ſi j'oſe parler ainſi, cavalier comme eux. S'ils faiſoient de pareils Mémoires, ils ſe délaſſeroient agréablement de leurs travaux, & ils éterniſeroient la gloire de leur Corps. Quelle ſource d'ailleurs pour l'Hiſtoire générale que ces Mémoires écrits par des gens qui ont vû, entendu, & fait ce qu'ils écrivent. Toutes les dignités d'Angleterre s'accumulerent ſur la tête de Mylord. Sans avoir eu part au détrônement de Jacques II. il obtint par ſon ſeul mérite toute la confiance de Guillaume III. qui l'admit dans ſon Conſeil Privé, qui le créa Marquis de Normanby, & qui ajoûta à ce titre une penſion de 3000. livres ſterlings. Il fut comblé de nouveaux honneurs ſous la Reine Anne; ce fut dans les Cours des Rois qu'il cultiva les Muſes; qu'il fit diverſes pieces galantes, le Portrait ingénieux de Charles II. l'Eſſai ſur la Poëſie; une Traduction du Temple de la mort, fameux Poëme François, dégradé cependant par une galanterie, qui n'auroit point dû dominer dans un ſujet auſſi lugubre, & dont Philippe Habert, mort en 1636. à l'âge de trente-deux ans, fut l'Auteur. La Traduction Angloiſe eſt aſſez fidele, & n'eſt pas plus longue que le Poëme original. M. Pope ne s'attacha point à ce Duc, parce qu'il étoit grand Seigneur; il ne le dédaigna pas non plus, parce qu'il l'étoit : il l'eſtima ſans aucun égard à ſes titres. Le Duc de Buckin-

Ouvrages. (*a*) Rochester, cet illustre

NOTES.

gham fut réellement à Pope ce que Mœcene fut à Horace, *& præsidium & dulce decus.* Il le défendit contre ses ennemis par son autorité, il l'éclaira par son goût, il le polit par ses manieres brillantes. Il ne lui passoit pas cependant son attachement à la Religion Catholique: mais comme Pope lui répondit un jour d'un ton sérieux & ferme, qu'en fait de Religion il faut croire & se soûmettre, il l'y laissa tranquille. Quand on ne se soûmet point à l'autorité, & qu'on fait dépendre sa foi de l'examen, on s'engage nécessairement dans des doutes qui conduisent bientôt à l'incrédulité: aussi Mylord Duc tomba-t-il dans des erreurs considérables, comme nous l'apprenons de son Epitaphe qu'il a faite lui-même: la voici:

» *Pro Rege sæpe, pro Republicâ semper;*
» *Dubius sed non improbus vixi.*
» *Incertus morior, non perturbatus.*
» *Humanum est nescire & errare.*
» *Deo confido, Christum adveneror.*
» *Ens entium, miserere mei.* «

Il mourut en 1720. il laissa un fils âgé de 4 ans, qui est mort à Rome, âgé de 19. ans environ, en 1735. on verra son Epitaphe.

(*a*) Il est peu d'Hommes de Lettres comparables au Docteur Atterbury; il avoit une connoissance aussi délicate que profonde de la Littérature: il l'avoit puisée dans l'Université d'Oxford, qui se peut flatter d'avoir produit autant de Savans que notre Université de Pa-

Prélat, les a approuvés. Bolinbroke

NOTES.

ris. Ses rares connoissances l'éleverent successivement à une multitude de Charges honorables dans l'Eglise Anglicane, après lesquelles il fut nommé Doyen de l'Université d'Oxford, & de Westminster, & Evêque de Rochester. Il perdit tous ses Bénéfices pour avoir été attaché à la Maison de Stuard ; il fut mis à la Tour de Londres, & enfin exilé en France, où il est mort. Personne n'a plus senti les malheurs de son ami que M. Pope, car il avoit le cœur aussi tendre que l'ame ferme ; les Lettres qu'ils s'écrivirent, & sur-tout celles de Pope, remuent les entrailles, & tirent des larmes. L'Evêque de Rochester fut reçû en France à peu près comme on reçut Themistocle en Perse lorsqu'il fut chassé d'Athenes : les Grands, & les Gens de Lettres, eurent pour lui toute la considération que méritoient la dignité de son rang, l'éclat de ses talens, & la cause de ses disgraces. Il a fait des Inscriptions en style Lapidaire, des Odes & des Poësies de toutes especes, d'une Latinité très-pure, & des Traductions des Anciens en vers Anglois d'un goût très-delicat. Les Discours qu'il a prononcés dans le Parlement sont d'une éloquence ingénieuse, & cependant mâle. Son goût & sa sincérité ont été d'un grand secours à M. Pope pour ses Ouvrages. La maxime de ce Prélat étoit que, quand on est connu, il faut bien se garder de risquer sa gloire dans un Ouvrage médiocre. Il citoit cette Sentence d'un Livre moral, qu'on fait apprendre aux enfans, & qu'il appliquoit aux Gens de Lettres » Conser-

même (*a*), qui fut l'ami de Dryden, m'avoit ouvert les bras; il étoit charmé que l'Angleterre eût acquis un Poëte de plus. Heureux mes Ouvrages d'avoir eu l'estime de ces grands hommes! plus heureux leur Auteur

NOTES.

» vez votre réputation, elle échappe aisé-» ment : il faut faire beaucoup de bonnes » choses pour l'acquérir, il n'en faut faire » qu'une mauvaise pour la perdre. «

(*a*) Henri S. Jean, Comte de Bolinbroke, ayant été disgracié plusieurs fois sous la Reine Anne & sous les Rois George I. & II. s'occupa pendant son loisir à cultiver les Lettres, & à converser utilement avec les Savans, dont il étoit le protecteur. Il a fait plusieurs Ouvrages extrèmement estimés, *la Politique des deux côtés*, *&* *des Lettres sur le Patriotisme*, où il fait des portraits admirables d'un Roi Patriote & Citoyen. Jamais l'Angleterre n'a produit un Livre mieux écrit que ces Lettres : c'est un chef-d'œuvre pour la pureté, l'élégance & la noblesse du style, & la force des pensées. Quant au fonds, il faut qu'il soit bon, du moins pour l'Angleterre, puisqu'il a plû au Roi, qui a fait entrer son illustre Auteur dans la Chambre des Pairs depuis la publication de cet Ouvrage. Je sai que Messieurs les Journalistes de Trévoux ne pensent pas sur ce Livre comme tous les Anglois : mais les uns & les autres peuvent avoir également raison, leurs principes étant différens.

d'avoir gagné leur amitié ! C'est d'eux que le public doit apprendre à juger des hommes & des livres, & non des (*a*) Burnets, des Cooks, & des (*b*) Oldmixons. Mes vers n'avoient que de la douceur : (*c*) eh ! qui au-

NOTES.

(*a*) Thomas Burnet, qu'il ne faut pas confondre avec le fameux Burnet, Evêque de Salisbury, Cook & Oldmixon, étoient de misérables Ecrivains, très-indignes ennemis de M. Pope. Je ne dirai rien de Burnet & de Cook, & je crois que Pope auroit dû aussi les laisser dans le néant.

(*b*) Oldmixon fut connu un jour ou deux par une fade Comédie ou Pastorale, qu'il prétendoit avoir imitée du Tasse, quoiqu'il ne sût point l'Italien. A peine fut-elle joüée qu'elle fût *damnée* sur le Théatre Anglois, suivant leur plaisante expression. C'étoit un mauvais Poëte, un mauvais Critique, & un méchant homme. Il insulta Adisson & Pope dans des Critiques qu'il fit de leurs Ouvrages. Il a fait une Histoire scandaleuse de la Maison de Stuard ; & dans une détestable Histoire Critique d'Angleterre il corrompt l'Histoire, il falsifie des Textes, & il attribue les falsifications à trois hommes très-respectables, aux Aldrics, aux Smalriddges, aux Atterburys, tous trois Doyens célebres de l'Université d'Oxford : mais Atterbury les a vengés tous, & il a confondu ce faussaire insigne.

(*c*) Les Pastorales de Pope sont plus fécondes en graces & en images qu'en pensées & en

roit pû s'en offenser ? Des images pures & naturelles y tenoient lieu de pensées ; leurs divers sujets étoient aussi parés de fleurs, que les vers frivoles de Fanny : c'étoit tantôt une bergere fardée, tantôt une onde qui couloit avec un doux murmure.

C'étoit cependant alors que (a) Gil-

NOTES.

sentimens : ce ne sont presque que des métaphores & des comparaisons champêtres, des tableaux & des paysages. Il y a plus d'esprit dans quatre vers des Eclogues de M. de Fontenelle, que dans une Eclogue entiere de Pope : aussi les a-t-il faites à seize ans.

(a) Gildon est plus détestable encore qu'Oldmixon ; né de parens Catholiques, & Martyrs de leur Foi, élevé à S. Omer dans la Religion de ses Ancêtres par les Jésuites, ou instruit selon d'autres à Douay, dans un Collége de Prêtres Anglois, il la perdit à dix-neuf ans en Angleterre, dans la lecture des Livres des Protestans & des Déistes. Il publia le Livre d'un certain Blount, contre la Divinité de Jésus-Christ, les Oracles impies de la Raison, & d'autres Livres de cette espece. Ayant consumé l'héritage de son pere dans le libertinage, il fut réduit pour vivre à faire de mauvaises Comédies, & à médire des bonnes. Il attaqua notre grand Poëte dans des Satyres & des Livres périodiques, connus sous le nom de *Pamphlets* ; ce malheureux fut le plus fameux Auteur de Libelles de son siecle, & aux gages du Libraire

don

don exerçoit sa plume vénale. Je ne me vengeai de lui, qu'en lui souhaitant à dîner pour le reste de ses jours. Je ne répondis point à Dennis (*a*);

NOTES.

Curl. Le seul Livre que Gildon ait fait, qui soit lû aujourd'hui, est un Dictionnaire de Rimes; Ouvrage très-utile à ceux qui cherchent des mots pour trouver des pensées.

(*a*) L'Auteur de la Vie de Pope fait un grand éloge des talens de Dennis : mais il est outré. Il fut, dit-il, admirable en Poësie comme en Critique : ses Odes Pindariques sont sublimes; il joint dans ses Comédies la délicatesse à la justesse des pensées; l'enjouement des plaisanteries à la solidité de la morale; la nouveauté & la singularité des caractères à la sage distribution des Scenes; l'art ingénieux de former les intrigues à celui de les dénoüer heureusement. Il s'efforça aussi d'ennoblir la Tragédie; affligé de la voir dégradée de cette noblesse héroïque, que les Grecs lui avoient donnée. Il auroit voulu bannir l'amour du Théatre Tragique : mais, n'osant le réformer tout d'un coup, il prit un milieu, il laissa encore l'amour agir & parler, mais il ne lui accorda que le second rôle, & il le subordonna à d'autres passions; à l'amour de la gloire dans Renaud & Armide; à l'amitié dans Iphigénie; au zele du bien public dans la liberté affermie. Il auroit mieux valu laisser l'amour régner sur le Théatre, ou l'en bannir entiérement. Il étoit encore grand Critique; son jugement exact & solide étoit fortifié par

je n'étois point obligé d'écrire pour payer mes dettes. Parce que le besoin ou la fureur les force d'imprimer, dois-je faire la guerre aux petites Maisons? (a) Qu'un Critique plus modéré m'attaque : s'il a tort, je ne ferai qu'en rire ; s'il a raison, je baiserai la main qui me frappera. Le tra-

NOTES.

une grande lecture des Anciens. Un de ses principes étoit que le sublime ne pouvoit se trouver que dans des sujets tirés de la Religion : aussi étoit-il admirateur du sublime Auteur du Paradis perdu. Il porta encore ses vûes sur le Gouvernement Anglois, & il écrivit sur ce sujet avec autant de hardiesse que de force : mais cet homme, admirable par ses talens, les avilit par la haine qu'il eut pour ceux des autres, & surtout pour ceux de Pope & d'Adisson. Il s'enferma vingt-quatre heures pour prouver que la Tragédie de Caton, qui venoit de paroître, étoit une Traduction d'une Tragédie Françoise, que personne n'a jamais vûe ; ce travail opiniâtre lui coûta une maladie. Lorsqu'il étoit malade, le Docteur Norris lui demanda ce qu'il avoit ; il lui répondit, *la Critique* : c'étoit en effet son mal, & la cause de tous ses maux. Il vécut dans l'opprobre ; il mourut dans la misere, détesté & empoisonné en 1733.

(a) Le Chevalier Stéele avoit critiqué les Eclogues de Pope : sa Critique polie n'avoit fait que resserrer les liens de leur amitié.

vail, la lecture, l'application font leur unique mérite ; il ne leur manque que de la raison, de l'esprit & du jugement : les grands objets de leurs exactes recherches sont des points & des virgules. Ne seroit-ce point un crime de leur ôter le peu qu'ils ont ? Jamais une branche de laurier ne couronna ces vils Auteurs. Depuis Bentley, si fécond en faux brillant, jusqu'à Theobalde, si occupé de minuties, ces gens-là ne lisent point, ils ne font que scander des vers, & compter des lettres : (*a*) ces éplucheurs de mots,

NOTES.

(*a*) *Ces attrapeurs de mots*, comme les nomme le Poëte en faisant allusion aux preneurs de souris, sont traités ici trop cruellement. Quand on veut commenter un Poëte, ou le traduire, ne faut-il savoir que sa Langue, que l'étymologie des mots, que les divers usages des tems & des lieux dans lesquels il a écrit ? Ne faut-il pas encore avoir une rare justesse dans l'esprit, pour ne point donner trop ou trop peu d'étendue aux conjectures ; une grande solidité dans le jugement ; pour ne point ployer sous le faix de l'érudition ; une sagacité merveilleuse, pour comparer des textes différens ou semblables, & les éclaircir les uns par les autres, & pour interpréter souvent les paroles par les pensées, plutôt que

qui ne vivent que de syllabes, peu.

NOTES.

les pensées par les paroles; un goût exquis pour connoître celui de son Auteur, & en quelque sorte son génie pour penser autant que lui? Quand M. Pope a éclairci Shakespears, traduit & commenté Homere, n'y a-t-il employé que l'étude, le travail, & l'application?

Bentley prodiguoit son immense érudition. Swift dit qu'il a écrit mille pages, pour nous donner une idée véritable & exacte d'une certaine querelle qu'il a eue avec son Libraire.

On sait que Théobalde publia une édition des Œuvres de Shakespears, & qu'il critiqua avec orgueil celle que Pope avoit donnée. Celui-ci l'avoit fait monter sur le trône du mauvais goût dans la Dunciade: mais Pope l'en chassa dans sa nouvelle édition, & substitua Cibber en sa place; on va voir les raisons de ce changement dans cette ordonnance du Censeur des Livres, faite par Pope.

PAR AUTORITÉ.

» En vertu de l'autorité qui nous a été con-
» fiée par un Acte autentique, qui soumet
» tous les Poëtes à l'examen du Censeur, nous
» avons revû la Dunciade, où nous avons
» trouvé que le titre & la qualité de Poëte du
» Roi ont été donnés à un Pseudopoëte, nom-
» mé Théobalde; & craignant que ce titre ne
» parût injurieux à Sa Majesté, ou du moins
» qu'il ne blessât le privilége par lequel elle a
» accordé la couronne de Poëte Lauréat à un

vent s'attirer quelques regards du public, à la faveur des noms sacrés de Milton & de Shakespear. Il est beau, en vérité, d'observer dans l'ambre (*a*) des cheveux, de la paille, de l'ordure, des vers : ces petites remarques ne sont ni belles, ni rares ; & cependant il est surprenant qu'ils en soient venus là.

D'autres sont-ils irrités ? Je leur pardonne aussi : qu'ils le soient tant qu'il leur plaira ; je ne leur accorde que ce qui leur est dû. En effet, le vrai mérite d'un homme n'est point difficile à saisir : mais chacun s'en donne secretement un à sa maniere. L'orgueil

NOTES.

» autre ; nous ordonnons que le Pseudopoëte, » ou phantôme de Poëte, se retirera & disparoîtra entierement du Poëme ; & nous dé» clarons dès-à-présent vacant le trône de la » Poësie, à moins qu'il ne soit dûement & lé» gitimement rempli par le Poëte Lauréat lui» même. Fait & arrêté à notre Hôtel, afin » que personne ne présume remplir ledit Trô» ne. *Signé*, &c. « Ce Théobalde n'étoit pas encore Poëte du Roi.

(*a*) Ces petites taches que l'on remarque dans l'ambre, comparées à celles qu'on apperçoit dans un grand Ecrivain, font une idée juste & ingénieuse.

est un poids qui surcharge le mérite imaginaire ; qui pourra donc le démêler ? qui pourra plaire aux gens, suivant l'opinion qu'ils conçoivent d'eux-mêmes ? Le Poëte, qui est connu par des Pastorales pillées de toutes parts (*a*), qui traduit des Contes Persans à un écu, & qui n'écrit précisément que pour montrer sa stérilité, tire de sa cervelle ingrate [constipée] huit vers par an. Cet autre, qui manque de tout, quoiqu'il vive de larcin, vole beaucoup, dépense peu, & il ne lui reste rien. L'un passe sans cesse du jugement à la folie ; il ne pense point : mais il s'égare, en courant toûjours autour d'une pensée. L'autre, épris d'un faux sublime, se laisse aller à l'enthousiasme ; ses vers ne sont point de la poësie (*b*), mais de la prose insensée.

NOTES.

(*a*) Pope est un peu trop sévere dans sa Critique des Pastorales de Philips & des Contes Persans, du même Auteur. Ses Pastorales sont estimées ; ses Contes font autant de plaisir aux femmes d'Angleterre, que nos Contes Arabes, qui sont remplis de tant de belles Descriptions, en font à celles de notre Nation.

(*b*) Il s'agit ici du Chevalier Richard

Aussi leur ai-je conseillé à tous, tant

NOTES.

Blackmore, fils d'un Procureur. Après avoir fait d'assez bonnes études dans les Colléges d'Angleterre, il voyagea en Italie, où il prit les degrés de Docteur en Medecine dans l'Université de Padoue: de-là il passa en France, en Allemagne, & dans les Pays-Bas. De retour à Londres il fut reçû Membre du Collége Royal des Medecins: il devint ensuite Médecin ordinaire de Guillaume III. qui lui fit présent d'une médaille & d'une chaîne d'or, & le créa Chevalier; car les Sciences ennoblissent en Angleterre. Il fut quelque tems un des Medecins de la Reine Anne: mais comme il donna malheureusement dans la Poësie, il fut mauvais Poëte, & devint mauvais Médecin. Il écrivit beaucoup sur la Fievre, la petite Vérole, & sur d'autres maladies, de maniere à faire comprendre qu'il ne les connoissoit point. Il n'a pas moins composé que six grands Poëmes Epiques: il a traduit en vers Job & les Pseaumes; il a fait un Poëme sur la Création, sept Livres sur la nature de l'Homme; en un mot, on a de lui une multitude d'*in-folio*; il étoit surnommé pour sa fécondité inépuisable l'*Eternel Blackmore*. Le jugement que Pope a porté sur ce terrible Poëte, a été confirmé par Dryden & Dennis: mais celui-ci est encore outré dans sa Critique; il accuse Blackmore d'irreligion & d'impiété, parce qu'il a employé dans son Roi Arthur le ministere des Anges & le merveilleux des Miracles, sous prétexte que l'Eglise Anglicane a décidé que les Miracles ont cessé long-tems avant le Roi

ma satyre est modeste, de se borner à traduire ; & j'ai reconnu que neuf de ces mauvais Poëtes valoient à peine un *Tate* (*a*). Mais voyez-les entrer en fureur, frapper la terre du pied, s'enflammer, jurer, rugir : Adisson lui-même ne se seroit pas cru en sûreté.

Je connois un Poëte, que la gloire inspire, & dont Apollon enflamme le

NOTES.

Arthur ; décision aussi fausse que la Critique de Dennis, puisque Dieu en fait & en peut faire en tout temps, & qu'il fut toujours permis aux Poëtes d'en feindre. Le défaut de Blackmore étoit de joindre ensemble des idées grandes & petites, nobles & basses, & de dégrader le sublime. Le Docteur Arbuthnot a remarqué plaisamment que ce Blackmore avoit comparé Dieu avec un Peintre, un Chymiste, un Athlete, un Officier de recrue, un Procureur, un Batteur d'Or, un Foulon, un petit Mercier, un Emballeur, un Sommelier, un Boulanger. Réellement Blackmore représente Dieu exerçant leurs Arts & leurs Métiers, & se servant de leurs instrumens & de leurs outils : voici comme il agit en Sommelier. » Dieu, dit-il, » mesure toutes les liqueurs avec une habileté » admirable, & il en remplit les nuages noirs » ses bouteilles flottantes. «

(*a*) Tate étoit un Poëte au-dessus du médiocre : il a fait une belle Traduction en vers des Pseaumes.

génie ;

génie : ce Poëte est orné de tous les talens & de tous les arts qui peuvent plaire ; il est né pour écrire, pour parler, pour vivre aisément. Mais si un tel homme, jaloux de régner seul sur le Parnasse, ne vouloit pas plus souffrir que le Turc, qu'aucun de ses freres partageât son throne, nous le regarderions avec mépris, & cependant avec crainte, nous le haïrions pour les talens mêmes qui l'ont rendu célebre (*a*).

Il condamne avec des loüanges affectées, il approuve avec la politesse maligne d'un courtisan ; il ne raille point, mais il excite à railler ; il voudroit blesser, mais il craint de frapper ; il fait penser à la faute qu'il remarque, & il hésite à la condamner : également réservé dans sa critique & dans ses loüanges, il est à la fois ennemi timide & ami peu sûr : entouré de flatteurs, il craint les sots : il est si obligeant, qu'il n'a jamais obligé personne : si deux Auteurs écrivent sur le même sujet, il les approuve tous

NOTES.

(*a*) On a vû dans le second Volume par quel motif Pope a écrit ces vers contre Adisson.

deux; mais il préfére le pire au meilleur. Comme Caton, il donne des loix à son petit sénat, & il est uniquement attentif aux loüanges qu'il se donne: les beaux esprits & leurs éléves, qui lui font leur cour, répetent à l'envi chacune de ses maximes, & peignent sur leur visage (*a*) la sotte admiration qu'ils ont pour lui. Qu'il seroit triste de trouver parmi nous un pareil caractere (*b*)! & qui ne pleureroit pas, s'il reconnoissoit Adisson à ces traits?

Quoique mon nom soit écrit en lettres rouges sur les murailles de la ville, & que les piliers soient couverts

NOTES.

(*a*) Il y a dans le texte *visage de loüanges.* Expression singuliere, qui caractérise l'air avec lequel un flatteur se compose lorsqu'il veut flatter. Bussy avoit dit,

Quand vous êtes à tous si bonne,
Iris vous n'obligez personne.

Il y a une malice de plus dans cette pensée.

(*b*) On trouve dans une autre édition un vers différent: *qui pourroit s'empêcher de rire en voyant un tel homme? Qui pourroit s'empêcher de pleurer,* s'il reconnoissoit à ces traits *Atticus?* Pope a supprimé avec raison ce vers. Ce caractere d'Adisson n'est point ridicule.

de mes affiches en grandes lettres ; ou qu'une centaine de Colporteurs aillent porter dans les rues mes Livres en feuilles encore mouillées, les étendre en les portant, & les faire sécher au vent, je ne demande pas l'hommage du peuple Auteur ; je me dérobe à ses regards, comme les Monarques de l'Asie se dérobent à ceux de leurs sujets. Je ne lis pas plus les Poëmes nouveaux, que vous lisez, grand Roi, cette foule de complimens en vers, qui vous sont adressés tous les ans sur le jour de votre naissance. Je ne fréquente aucun des beaux esprits, petits & grands, pour leur inspirer le goût de la poësie, & l'amour des loüanges : je ne vais point (*a*) me croter dans les rues comme un chien courant, pour porter çà & là & rapporter des chansons & des vaudevilles : je ne me mets point en sueur

NOTES.

(*a*) Ces vers donnent une idée de la vie oisive & inquiete des Poëtes Anglois, de leur tumulte aux Spectacles ; de leur basse flatterie auprès de leurs Protecteurs ; ne croyons-nous pas être transportés à Paris ? Ces Poëtes ne représentent-ils pas un peu les nôtres ?

aux représentations des pieces de Théatre ; on ne m'y voit point la bouche béante crier sans cesse, avec un mouchoir dans une main, & une orange dans l'autre, pour la jetter aux Comédiens. Je suis malade, quand je vois des petits-maîtres, des babillards, & des vers ; & j'abandonne à Bufon toute la pompe du Parnasse.

Aussi glorieux qu'Apollon, lorsque ce Dieu est élevé sur la montagne à deux cimes, le large & épais Bufon s'enfle encore des loüanges, qui lui sont chaque jour adressées. Horace, & lui vont de pair dans les chansons. Sa bibliotheque, ornée des bustes des anciens Poëtes, & où l'on voit un vrai Pindare (a) sans tête, est ouverte aux esprits les plus médiocres, qui commencent par lui demander son jugement sur leur piece, & ensuite un emploi.

Ils prodiguoient les plus grands éloges à ses tableaux & à sa maison ; ils

NOTES.

(a) Une des folies des Antiquaires d'Angleterre a été de rassembler comme des monumens précieux des Troncs mutilés, & des Bustes sans tête, des Anciens.

le flattoient tous les jours, & ils mangeoient de tems en tems à sa table, jusqu'à ce que devenu plus frugal dans un âge plus avancé, il se contentât pour les remercier de leur verser quelques verres du vin épais de Portugal, ou de leur donner quelques loüanges. Il indique aux uns un rendez-vous, pour leur entendre réciter leurs pieces, mais sans rafraîchissemens ; il distribue aux autres, & toûjours avec répugnance, quelques légeres pieces de monnoie. Dryden seul, quel prodige! n'a jamais approché de Bufon ; Dryden seul a échappé à ses yeux si éclairés : mais les Grands (*a*) se réservent toujours quelques libéralités à faire ; ils ont grand

NOTES.

(*a*) L'intention de l'Auteur n'étoit pas assûrément de confondre l'illustre Sheffield, Duc de Buckingham, avec Bufon. Cependant en insinuant, à propos de Dryden, que les Grands font mourir de faim ceux qu'ils font enterrer avec pompe, ne semble-t-il pas qu'il reproche la même chose à ce Duc, qui réellement a laissé mourir Dryden dans la misere, & qui lui a élevé un tombeau à Westminster. Si Pope a eu intention de faire ce reproche au Duc, il faut convenir que son zele étoit trop sévere, puisqu'il n'épargnoit pas même ses amis.

soin de faire enterrer avec pompe ; ceux qu'ils ont laissé mourir de faim.

Puisse chaque plume médiocre se choisir son protecteur ! Puissent tous les Bavius avoir leur Bufon ! Tandis qu'un Ministre occupera pendant une journée un Auteur (*a*) pour le défendre, que l'envie fera la guerre au bon sens pendant une semaine, & que l'orgueil aura recours à la flatterie, tous les sots, les uns après les autres, me délivreront de leur présence (*b*). Je

NOTES.

(*a*) Léonard Welsted, le plus médiocre de tous les Ecrivains, reçut cinq cents livres sterlin du Ministre Osborn en 1742. pour écrire en sa faveur un Ouvrage anonyme. Il est demeuré constant, par les Registres de la Chambre des Communes, qu'il en coûta plus pendant dix années de ce temps-là au Gouvernement pour payer une foule de mauvais Ecrivains, qui travailloient pour l'Etat, ou plutôt pour les Ministres, qu'il n'en a coûté à Louis XIV. pendant plus de soixante & dix ans de regne, pour faire des pensions aux Savans dans toute l'Europe & dans la France, & pour y fonder des établissemens qui font aujourd'hui subsister les Sciences & les Arts.

(*b*) M. Pope n'étoit ni insinuant dans le langage, ni caressant dans les manieres, ni agréable dans sa personne, ni enjoüé dans sa conversation ; il est donc naturel que suivant le

n'ai que des graces à rendre aux

NOTES.

caractere du cœur humain il méprisât ceux auxquels il sentoit qu'il ne pouvoit plaire ; le peu d'avantages que Gay avoit tiré de ses assiduités & de ses complaisances pour les Grands, avoit encore augmenté le mépris que Pope avoit pour eux. On va voir dans une Lettre à cet ami le cas qu'il faisoit de la Cour : elle est datée du 6. Octobre 1727. » Il y a long-temps » que j'ai eu sécretement une haute idée, & » que je vous ai parlé souvent de cette béatitu- » de, qui devroit être ajoûtée aux huit de l'E- » vangile. *Heureux celui qui n'attend rien des » Grands, il ne sera jamais trompé !* Je pour- » rois trouver dans mon cœur de quoi vous fé- » liciter de l'heureuse liberté qui vous délivre » de tous les esclavages de la Cour : j'ose vous » dire que depuis le moment que vous avez » pris cette généreuse résolution, je vous re- » garde comme un plus honnête homme ; & » de plus, je vous crois de meilleure humeur & » en meilleure santé : vous voilà heureusement » échappé à plusieurs cérémonies importunes » & à un grand nombre de mauvaises habitu- » des, dont personne, ou presque personne, » ne peut éviter la contagion, & au milieu » desquelles on marche, *à pied & à cheval*, » dans les routes dangereuses de la Cour. Il est » vrai que les Princes, les Pairs, les Laquais, » les Femmes, & les Boufons (remarquez la » galanterie de M. Pope pour les Femmes) » ne vous souriront plus : mais les gens de mé- » rite, & vos véritables amis, auront pour » vous plus de respect. Il y a une chose que les

Grands, de ce qu'ils m'enlevent les mauvais Ecrivains, de ce qu'ils me

NOTES.

» Rois & les Reines ne pouvoient vous don-
» ner, c'est la liberté : voilà le seul bien qu'ils
» aient, & Dieu merci nul Anglois n'a été ré-
» duit jusqu'à présent à la leur demander, ni à
» la tenir de leurs mains. Vous allez jouir de
» toute votre intégrité, & de cet heureux té-
» moignage de votre conscience ; libre de ces
» remords que vous n'avez point mérités, &
» de ces graces que la Cour verse sur les hom-
» mes médiocres, esclaves, flatteurs, intéres-
» sés, & dépourvûs de toute bonne qualité.
» Tous les moyens qui conduisent à la faveur
» des Grands, sont des assiduités, des complai-
» sances, des politesses & des bienséances
» poussées si loin, qu'elles ne tendent qu'à les
» tromper dans leur vanité, & à les servir dans
» leurs passions ; le plus fourbe est leur plus
» cher favori : & quand un homme, en mon-
» tant bassement de degrés en degrés, est enfin
» parvenu au plus haut point de grandeur & de
» puissance, il est précisément en situation d'ê-
» tre détesté, & peut-être même d'être pendu :
» tel a été le sort de la plûpart des Ministres. «

Tous les Grands sont-ils réellement tels que Pope les peint ici ? Horace, Virgile, & Ovide, étoient donc bien méprisables de faire leur Cour à Auguste, Mœcene, Pollion, Quintus Varus, Drusus, &c. Quel orgueil, de dire qu'on dédaigne un Patron, & qu'on veut bien se prêter à l'amitié d'un Ministre ? un Roi & un Ministre ne peuvent-ils pas être aimables ?

laissent les bons, & particulierement Gay : ils me permettent du moins, de voir l'homme de génie, qu'ils négligent, croître de jour en jour, & mourir abandonné. Je puis du moins graver cette inscription sur son tombeau. » Il ne reste donc plus, hélas ! » pour la récompense de votre vie » sans tache, que mes vers, & les » pleurs que l'aimable Queensbury a » versés sur votre urne, ô grand Poë» te ! «.

Puissai-je vivre & mourir comme lui ! Eh ! qu'ai-je autre chose à faire qu'à vivre & mourir ? Puissai-je soûtenir la liberté & l'autorité d'un Poëte ! voir ses amis, lire les livres qui me plairont, dédaigner les protecteurs, & consentir cependant à donner quelquefois le nom d'ami à un Ministre. Je n'étois point né pour faire ma cour, ni pour entrer dans des affaires importantes. Je paye mes dettes, *je crois ma Religion, je dis mes Prieres.* Ne puis-je pas dormir sans avoir un Poëme dans la tête, & sans savoir si Dennis est mort, ou vivant ?

Pourquoi me demande-t-on quelle est la piece que je vais encore met-

tre au jour? Ah! Ciel! n'étois-je donc né que pour écrire? La vie n'a-t-elle point de plaisirs à m'offrir? &, pour parler plus sérieusement (*a*), n'ai-je point d'amis à conserver? n'ai-je point d'*ame* à sauver? J'ai trouvé Pope renfermé avec Swift, s'écrie l'indiscret Balbus. En vérité? Oui, certainement. Attendez-vous à voir paroître quelque chose de nouveau. Je voudrois en vain m'en défendre. Non, ajoûte-t-il, un génie comme le vôtre ne peut rester toûjours dans l'oisiveté (*b*): &, sans autre examen, le

NOTES.

(*a*) Il mettoit en pratique ce précepte de Boileau.

Cultivez vos amis, soyez homme de foi, &c.
Voyez l'Ep. 6. de Boileau.

(*b*) Il ne paroissoit aucune Piece, bonne ou mauvaise, qu'on ne l'attribuât à Pope. Si elle étoit sans nom, on disoit qu'il se cachoit. Si elle portoit le nom d'un autre, Pope l'avoit mise sur le compte de cet Auteur. Si elle étoit écrite dans son style, la chose étoit évidente. Si le style de cette Piece étoit différent du sien, il l'avoit déguisé à dessein: ensorte que pour lui nuire on employoit également le pour & le contre. Mais peut-on reconnoître véritablement quelqu'un à son style? Il faut

même Balbus m'àttribue obligeamment la premiere Satyre qu'on mettra au jour. Infortuné que je suis ! quand je vois des sots prétendre me reconnoître à mon style, que dois je faire autre chose que d'en rire ?

Malheur aux vers, quelque beaux qu'ils soient, qui peuvent me faire un ennemi d'un homme d'un caractere doux & tendre, offenser la vertu, faire couler des larmes des beaux yeux d'une fille innocente ! Malheur à l'Ecrivain, qui trouble la paix d'un voisin sans défense, qui insulte au mérite qui n'a plus le même éclat, ou à une beauté qui a souffert quelque disgrace ! Malheur enfin, à celui qui aime le mensonge, ou qui aide à la médisance à se répandre, qui écrit un libelle, ou qui le publie.

NOTES.

avoir bien étudié un Auteur vivant, pour connoître les bornes précises de son génie. Qui auroit dit de Rousseau que de la plume qui avoit écrit des Odes Sacrées, devoient sortir un jour ses Epigrammes licencieuses ? Et de Quinaut, qui auroit pû prévoir, sur ses froides Comédies & Tragédies, qu'il auroit pû faire des Opéra pleins de sentimens ? Pourquoi de grands Maîtres ne pourroient-ils pas copier des Peintres originaux ?

Ce fat, qui se donne orgueilleusement les airs & le nom de Protecteur, ne laisse pas que de nuire à la réputation d'un Ecrivain en son absence. Il conviendra, par amour propre, de votre mérite (*a*). Il montrera les beaux endroits de votre piece, & il ne dira rien du tendre amour qui l'a dictée. Il aura la vanité de vous appeller son ami, & il n'aura pas le courage de défendre votre honneur outragé. Il découvrira toutes vos pensées, il répetera toutes vos paroles: mais s'il ne ment point, il vous trahira du moins en révélant vos secrets; il lira vos ouvrages dans le dessein de faire de fausses applications; il donnera le nom de libelle à une Satyre générale, & de mensonge à une fiction. Mais qu'est-ce qu'un homme de bien auroit à craindre de mes plaisanteries? Il n'a qu'à craindre la langue indiscréte des sots.

(*b*) Que Sporus tremble, cet auto-

NOTES.

(*a*) Ce morceau est semé de traits fins & ingénieux, qui n'auront pas échappé à des yeux éclairés.

(*b*) Nous allons entrer dans la plus forte

mate vêtu de soie, cet excrément de

NOTES.

de toutes les Satyres. Sporus étoit un Eunuque de Néron, & que cet Empereur épousa publiquement. Sous le nom de Sporus M. Pope désigne ici Mylord Harvey, fils aîné du Comte de Bristol, dont il ne posséda jamais le titre, parce qu'il mourut avant son pere : ils étoient descendans du célebre Harvey, qui a trouvé la circulation du sang. Celui dont nous parlons a laissé un fils, dont l'esprit satyrique s'est fait connoître par une description de l'Italie, qui commence par ces vers,

Qu'ai-je donc vû dans l'Italie!
Orgueil, astuce, pauvreté.

Si on prenoit ainsi toutes les Nations du mauvais côté, feroit-on un beau portrait de l'Angleterre? Pourquoi ne pas rendre justice aux Beaux Arts & aux Sciences que l'Italie cultive, & aux divers chefs-d'œuvres qu'a produits en tout temps cette Nation? M. Pope donne dans ce Poëme le nom de Sporus à Mylord Harvey; il l'appelle aussi Fanny dans le même Poëme & dans la Dunciade. Harvey avoit mal parlé de Pope à la Reine Anne & à d'autres Seigneurs de la Cour; il avoit encore fait des vers satyriques contre notre Poëte; en voici quelques-uns qu'il adressa à un Théologien. » C'est ainsi que Pope, qui n'a jamais pensé, » peut écrire : il joue avec une plume & de » l'encre, au jeu de rimes : on l'appelle Poëte, » parce qu'il a mis en rimes ce que Dacier a » construit, & ce qu'Homere a pensé; il ne

lait d'ânesse. Hélas! ce Sporus est-il

NOTES.

» peut prétendre tout au plus qu'à la gloire
» d'un homme *qui carillonne sur des sonnettes;*
» un connoisseur ne lui donnera pas plus le
» nom d'Ecrivain ou de Poëte, qu'il donne-
» roit celui de bel esprit à l'Auteur d'un
» mauvais Dictionnaire : il ne tire de son pro-
» pre fonds que quelques mots modernes,
» dont il habille d'anciennes pensées. A me-
» sure que Pope écrit, il est obligé de cher-
» cher comme un Ecolier un peu de sens com-
» mun dans un autre Livre; tous ceux qui tra-
» duisent ne peuvent pas inventer, comme
» ceux qui font nos habits ne sauroient nous
» créer. Quand on voit Celie briller dans son
» étoffe de Brocard, qui s'avisera de penser
» que c'est Hinchliff qui lui donne toute sa
» beauté. Qu'est-ce-donc que Pope dans les
» meilleurs Ouvrages que l'Hinchliff d'un bel
» esprit? Celui qui ordonneroit au génie de
» Pope de travailler sans ce secours, se trom-
» peroit aussi grossierement que s'il demandoit
» une tête à un Chapelier : c'est la même mé-
» chanique : ils travaillent tous deux sur l'ou-
» vrage d'autrui : ils ont également le soin de
» coëffer le cerveau d'un autre. Si, à son éter-
» nelle honte, Pope, en essayant de mériter
» le nom de satyrique, n'avoit pas prouvé
» qu'il n'est capable d'inventer que lorsqu'il
» veut outrager, si en voulant enseigner à
» Londres quel est le vrai génie, il n'avoit pas
» mal à propos choisi le sien pour modele; au
» contraire, s'il eût écrit en langage moderne
» seulement pour répéter les préceptes d'Ho-

capable de connoître la raiſon, & de ſentir les traits de la ſatyre? Doit-on faire aller une grande roue, pour mettre en pieces un papillon? Laiſſez-moi écraſer cette punaiſe aux ailes dorées, cet inſecte (*a*), né de la

NOTES.

» race & de Vida; s'il s'étoit contenté de bâtir » ſa réputation ſur le plan de Garth & de Boi- » leau, & de vendre ſous ſon nom les Ouvra- » ges de Broome: enfin, s'il n'avoit jamais » fait d'autres Ouvrages que ceux-ci, il auroit » vécu & ſeroit mort avec gloire; il auroit été, » quoiqu'Ecrivain ſans génie, cité par les Eco- » liers, & admiré des jeunes filles. «

Quelle période juſte Ciel! Les gens de qualité parlent du meilleur ton: mais il faut autre choſe que leur éducation pour faire une bonne Piece de Vers. On ſent aſſez l'abſurdité de cette Satyre; nous allons voir à préſent ſur quel ton un grand Poëte peut parler quand il eſt irrité, *facit indignatio verſum.* Mylord a fait quelques légeres incurſions, Pope va livrer une Bataille. C'eſt un vieux Macédonien qui combat un Perſan efféminé.

(*a*) On a dû appercevoir entre M. de V. & M. Pope, entre les malheurs de l'un & de l'autre, & leurs cauſes des rapports extrèmement ſenſibles. L'ame des François eſt ordinairement moins forte que celle des Anglois, c'eſt-à-dire qu'elle eſt moins féconde & moins exceſſive, ſi j'oſe parler ainſi, en ſentimens bons ou mauvais: mais les François en ont quelquefois d'auſſi énergiques, quoiqu'en plus

boue, pour piquer, pour infecter, dont le bourdonnement importune les belles, & les hommes qui pensent, & qui est incapable de discerner le mérite, & de joüir de la beauté; ainsi les épagneuls bien dressés grondent en se joüant, & harcelent & gâtent le gibier, sans oser le mordre. Comme un ruisseau découvre son peu de fonds, par les petits *creux* qu'il forme en roulant ses eaux sur le sable, Sporus montre la frivolité de son esprit dans son rire fade & continuel, & dans son langage fleuri, mais vuide de sens. Ne vous semble-t-il pas entendre discourir une marionnette, à laquelle Brioché suggere des paroles? Ne croyez-vous pas voir ce crapaud familier de Milton, qui couloit dans l'oreille d'Eve en partie

NOTES.

petit nombre. M. de V... n'a-t-il pas dit aussi d'un de ses ennemis:

Mais pour un lourd frelon, *méchamment imbécille*,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit *sans être utile*;
On écrase *à plaisir* cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille & qui choque les yeux, &c.

Le *Rufus* de M. de V... est aussi mal traité que le *Sporus* de Pope.

son

son écume, & en partie son venin : Il se consume en sales équivoques ; en fausse politique, en contes, en mensonges : ou il crache, ou il dit des obscénités ; ou il rime, ou il blasphème : il fait tout, il discourt de tout ; tantôt il est haut, tantôt bas ; tantôt il prend le ton d'un maître, & tantôt celui d'une petite fille : le caractère de cet homme est une contradiction honteuse, une vile antithese : animal équivoque, ayant en même tems la tête occupée de riens, & le coeur rempli de vices ; fade auprès des femmes, flatteur auprès des Grands, il affecte tour à tour les mignardises d'une petite maîtresse & les hauteurs d'un Seigneur orgueilleux. Ainsi les Rabins représentent le tentateur d'Eve avec le visage d'un Ange, & le reste du corps d'un serpent : c'est une belle figure qui choque ; ce sont des qualités auxquelles personne ne se fie ; c'est un esprit vain, qui rampe ; c'est un homme fier qui baise la poussiere (*a*).

NOTES.

(*a*) Il faudroit répéter presque toute cette Satyre, si on en vouloit remarquer tous les endroits originaux. Auroit-il pû mieux réussir, s'il

Il est un Poëte qui a mis sa gloire à n'être ni adorateur de la Fortune, ni passionné pour la mode, ni l'esclave de l'intérêt, ni le vil instrument de l'ambition, ni orgueilleux, ni rempant : s'il a eu le bonheur de plaire, ce n'a été que par des moyens nobles & généreux : flatter même les Rois est pour lui un opprobre (a). Il a regardé les

NOTES.

eût voulu donner le portrait d'un homme affreux & ridicule de toutes manieres ? Le Lecteur en suivra toutes les pensées : peut-on mieux développer cette vile antithese, ce Courtisan frivole & corrompu, fier & doucereux, beau & désagréable ? Cicéron n'a jamais rien écrit de plus fort contre Verrès & Catilina ; au reste je condamne le ressentiment de M. Pope, il l'a poussé trop loin : mais il faut toûjours se souvenir qu'il ne fut jamais l'agresseur ; on pourroit lui appliquer ces vers charmans de Rousseau.

Tout vrai Poëte est semblable à l'Abeille,
C'est pour nous seul que l'Aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs,
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs :
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense ;
D'un aiguillon, qui prompt à le venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager. . . .

(a) Il seroit à souhaiter pour la gloire de

mensonges en vers du même œil que les mensonges en prose : il ne s'est point laissé aller aux écarts de son imagination, il l'a soûmise à la vérité, & il a fait régner la morale jusque dans ses chansons. Ce n'est point à la gloire, il a une fin plus noble, c'est à la vertu qu'il aspire : il fait taire l'ennemi furieux, il encourage l'ami timide, il arrête le critique trop sévere, il détermine celui qui n'approuve qu'à demi, il déconcerte le sot qui médit, il enhardit celui qui craint la médisance, il se rit de la perte des faux amis, de ces hommes stupides, orgueilleux, méchans & furieux, qu'il n'a jamais eus pour amis ; il méprise les traits de la vengeance, suspendus sur sa tête ; il ne sent point les coups qu'ils lui portent, ils ne lui ont jamais fait verser aucunes larmes. En vain lui a-t-on imputé des contes malins & des mensonges, qu'il a cent fois réfutés ; des impiétés, des sotti-

NOTES.

la Poësie, & pour l'honneur des Rois, que ce fût un opprobre de les flatter, & que le public eût autant de mépris pour les mensonges en vers que pour les mensonges en prose.

ses ridicules, qui ne sont point de lui, des moeurs décriées dans des pieces fugitives, des personnes outragées dans des libelles, des portraits satyriques, des calomnies répandues sur des personnes qu'il a aimées & qui l'ont aimé, l'exil de son ami, la mort de son pere : il est toûjours tranquille. Que le délateur lance secrettement ses traits empoisonnés contre lui à l'oreille des Grands, & peut-être à celles de son Roi : divine vertu, il vous fait le sacrifice de son ressentiment, il leur pardonne à tous pour votre gloire (*a*).

NOTES.

(*a*) On lui attribuoit des Satyres contre les hommes & les femmes de la Cour, des railleries sur les bons esprits & les bons Auteurs, des Libelles contre le Roi, la Reine, les deux Chambres du Parlement, la Jurisdiction des Evêques, la Religion dominante, & tous les Prêtres du Monde Chrétien. Il avoit tué, dit-on, une femme qu'il n'avoit jamais vue, trahi le Duc de Chandos, dont il avoit reçû des présens, quoiqu'il n'en eût jamais reçû de personne : enfin, tous les sots de qualité & du peuple étoient si furieux contre lui, qu'on lui conseilloit de fuir l'Angleterre. On lui disoit qu'ils avoient mis sa tête à prix : il en fut plus hardi ; il se hâta d'ajoûter un quatrieme Chant à sa Dunciade. Ainsi César défioit le Ciel & la Terre conjurés contre lui, & il pensoit à assu-

Mais pourquoi insulter les petits, pourquoi deshonorer les Grands ? Pourquoi ? (*a*) Un fourbe est toûjours un fourbe à mes yeux dans tous les Etats ; je le méprise également dans la faveur & dans la disgrace : je ne

NOTES.

jettir Rome dans le tems qu'il savoit qu'on menaçoit sa vie. Pope avoit la fierté d'un Héros ; il auroit dû avoir la magnanimité d'un grand homme, & pardonner plus sincerement à ses ennemis.

(*a*) Les principales parties de cette Epître ont leurs germes dans les Satyres & les Epîtres de Boileau : ce sont dans celui-ci de petites sources qui deviennent des fleuves dans celui-là : ce sont dans le Poëte François de jeunes arbres bien faits, élagués avec soin : ce sont dans le Poëte Anglois des arbres souvent inégaux, mais dont les racines sont toûjours profondes, & les bras immenses. Pope a puisé son idée dans ces Vers.

Tout ce qui s'offre à moi *passe par l'étamine* ;
Et tout fat me déplaît & me blesse les yeux ;
Je le poursuis partout, *comme un chien fait sa proie* ;
Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.

Pope a ajoûté à ces idées, *bassement exprimées*, ce tour ingénieux & plaisant avec lequel il rapproche les petits fourbes des grands, & ceux qui ont l'oreille du Prince de ceux à qui on a coupé les oreilles.

fais pas plus de cas de Sporus à la Cour, que de Japhet dans une prison; d'un Auteur, que d'un Duc aux gages de la Cour; d'un Chevalier d'industrie, que d'un Chevalier titré; qu'il soit assis auprès du throne, ou qu'il soit attaché au pilori; qu'il ait les oreilles du Prince ou qu'on lui coupe les siennes.

(*a*) Il est naturellement doux: il

NOTES.

(*a*) Je ne sai pas comment ce morceau tient à l'autre. Pope parle ici de lui à la troisieme personne, & il parloit directement de lui au morceau précédent. Pourquoi passer brusquement d'un tour à un autre si différent? Cette Epître ne forme point un corps régulier: c'est un monstre, composé de beaux membres. Les Auteurs Anglois ressemblent assez à ces Marchands qui ont des Magasins remplis de marchandises, entassées confusément les unes sur les autres; on est tenté de ne point les acheter, quelque cas qu'on en fasse, par la difficulté de les avoir. Nous sommes peut-être moins riches: nous n'étalons quelquefois que des colifichets brillans: mais ils sont rangés dans un si bel ordre, présentés de si bonne grace, embellis de tant d'agrémens, qu'ils invitent ceux-même qui ne les estiment pas à se les procurer.

Nous avons assez parlé de Théobalde & de Cibber; Moore ayant inventé la composition d'une fameuse poudre pour les Vers, M. Pope

doit être plutôt mis au nombre des dupes que des beaux esprits ; Sapho vous dira si cet homme a jamais été mordant & satyrique ; Dennis avouera que ce Poëte, si redouté, n'étoit que l'ennemi de son orgueil, mais son ami dans les disgraces : il étoit si humble qu'il a osé frapper à la porte de Théobalde, boire avec Cibber, rimer pour Moore ; ils l'ont calomnié pendant dix années : a-t-il répondu une fois ? Trois mille soleils se sont levés sur les mensonges de Welsteld (*a*) ;

NOTES.

fit une espece d'Ode à sa louange, laquelle ne mérite pas à mon gré d'être connue : elle roule uniquement sur cette idée fausse & désagréable, que tout n'est que vers dans le monde : le détail en est extrèmement long & rebutant.

(*a*) Welsted a désobligé le public en lui donnant quelques Ouvrages en vers & en prose qu'on n'a jamais lus : mais ce que tout le monde doit lire, c'est l'éloge que ce fou a fait de *son cher lui-même dans le Caractère des tems*, Livre qu'il a fait imprimer en 1718. » M. Léo-» nard Welsted, dit-il de lui-même, avoit » donné dès sa jeunesse une si haute espérance » de son futur génie, qu'il y eut entre les deux » Universités d'Oxford & de Cambridge, une » grande dispute, à qui auroit l'honneur de » son éducation ; mais pour les mettre d'ac-

ſans qu'il les ait réfutés. (a) Un autre,

NOTES.

» cord, il voulut bien, par politeſſe, devenir
» ſucceſſivement Membre des deux Univerſi-
» tés ; après avoir paſſé quelque tems dans l'u-
» ne, il ſe retira dans l'autre. Il retourna en-
» ſuite à Londres, où il étoit déſiré & attendu
» de tous les Ecrivains polis : auſſi, continue-
» t-il, les loüanges que M. Welſted a données
» à ſes protecteurs pour l'avoir encouragé à
» cultiver la Poëſie, ne feront pas la moindre
» partie de leur gloire. Il paroît par ſes Ou-
» vrages combien il fut heureux d'être ſous la
» protection des premiers hommes de ſon ſie-
» cle. Il a publié un volume de Vers dans la
» maniere d'Ovide & d'Horace, & les Juges
» les plus délicats ont décidé qu'il avoit égalé
» ſes Maîtres. Ses Poëſies galantes ont tiré ce
» genre du mépris où il étoit tombé : ſes Tra-
» ductions ont l'ame & l'eſprit des originaux :
» enfin, ſes Odes, ſes Epîtres, ſes Contes,
» ſont les Ouvrages les plus parfaits que la
» Poëſie ait jamais produits. « C'eſt ainſi que cet imbécille ſe loue ; auſſi eſt-il repréſenté dans la Dunciade tel qu'il doit l'être. Comme Homere a autant réuſſi dans le portrait de Therſite que dans celui d'Achille, Pope a acquis autant de gloire en peignant un ſot qu'un grand homme. Ce Welſted étoit un Curé Anglican, & un inſigne menteur : c'eſt lui qui a imprimé que Pope avoit cauſé la mort d'une femme de qualité, & qu'il avoit déchiré dans un Libelle le Duc de Chandos, ſon bienfaiteur.

(a) Pope baiſſe ici le ton : l'eſprit eſt moins

pour

pour plaire à sa maîtresse a noirci la

NOTES.

étonné, le cœur corrompu est moins charmé: mais l'humanité est moins affligée d'entendre des hommes accabler d'autres hommes d'invectives; c'est précisément ici le ton malin, mais tranquille, d'Horace & de Boileau, & il plaira toûjours plus que la fureur de Juvénal, & sa *mordante hyperbole*. Les François ne poussent presque jamais le sentiment aussi loin que les Anglois; les premiers sont excessifs, les seconds sont modérés. Est-ce force dans les uns? Est-ce foiblesse dans les autres? Un homme qui a une fievre chaude a ordinairement plus de vigueur qu'un homme robuste qui joüit d'une santé parfaite: mais la vigueur de celui-là est déréglée, & celle de l'autre est toûjours égale. L'Abbé de Chaulieu, dans son Epître à M. de la Fare, où il fait son portrait, traite une partie des choses que Pope a traitées après lui: mais il ne parle point avec la même fureur de ses ennemis, il ne méprise point les Grands avec la même fierté. Il est irrité, mais il n'est point furieux; il regarde les grandeurs avec indifférence, mais il n'outrage point ceux qui les possedent. Il a même la candeur d'avoüer que cette indifférence pour les grandeurs & pour les grands est un défaut.

Avec quelques vertus j'eus maint & maint défaut,
Glorieux, inquiet, impatient, colere,
Entreprenant, hardi, très-souvent téméraire;
Libre dans mes discours, peut être un peu trop haut.

vie de ce poëte, qui ne s'en est vengé qu'en les faisant marier ensemble.

NOTES.

Confiant naturel, & ne pouvant me taire,
Des erreurs qui blessoient devant moi la raison;
J'ai toûjours traité de chimère
Et les dignités & le nom.
Ainsi je pardonne à l'envie
De s'élever contre un mortel,
Qui ne respecta dans sa vie,
Que le mérite personnel.

Il se plaint comme Pope de son inclination pour les Vers: mais il ne cite point comme lui indécemment l'Ecriture. Il ne demande point si c'est *à cause du péché de ses parens ou des siens* qu'il est né Poëte. Il a plus de graces dans ses plaintes.

Heureux si détrompé d'une erreur qui m'abuse,
J'avois pû résister au séducteur plaisir
De pouvoir quelquefois occuper le loisir,
Du héros que souvent a diverti ma muse.
Chapelle par malheur rencontré dans Anet,
S'en vint *infecter* ma jeunesse
De ce poison fatal qui coule du Permesse, &c.
Que ne m'ont point coûté ces funestes talens! &c.

Qu'on lise l'Epître de l'Abbé de Chaulieu avec attention, ainsi que celle de Pope, & on aura une idée des graces du génie François, & de la profondeur du génie Anglois; l'un est quelquefois superficiel, l'autre est presque toûjours outré.

(a) Budgel a chargé le mauvais Journal de Grubstreet de ses productions: il lui a permis de faire imprimer tout ce qu'il vouloit, excepté son testament.

Que les deux Curls de la ville & de la Cour répandent leurs calomnies sur son pere, sa mere, son corps, son ame, sa muse: mais cependant qu'ils sont injustes! Son pere avoit pour maxime que c'étoit un crime de traiter son prochain de fou: sa mere incapable d'aucune malice, ne soupçonnoit pas qu'une femme pût manquer de fidélité à son mari. Ecoutez ceci, Jacques Moore (b); épargnez sa

NOTES.

(a) Ce Bugdel a fait imprimer dans un Journal intitulé l'*Abeille*, des calomnies contre Pope, & lui a imputé d'avoir eû part au Testament du Docteur Tyndall, Déiste, & de l'avoir inséré dans le mauvais Journal de Grubstreet. Jamais notre Poëte n'a eû la moindre part, ni à ce Testament, ni à ce Journal.

(b) Ce Jacques Moore avoit calomnié cruellement la mere de Pope.

Ce n'est pas assez que de comparer les pensées des grands Ecrivains: il faut rapprocher leurs sentimens pour fixer précisément leur rang & leur mérite. On a fait des extraits des Livres des plus grands hommes: on a fait l'*es-*

famille, respectez des noms qu'au-

NOTES.

prit d'Arnauld, *l'esprit de Fontenelle* : on seroit plus utile, si on faisoit l'*ame d'Arnauld*, *l'ame de Fontenelle*, *l'ame de Pope*. On compte beaucoup d'Auteurs admirables par leurs talens & leurs pensées : en remarque-t-on beaucoup qui le soient par leurs vertus & leurs sentimens? Plusieurs Anciens & Modernes ont égalé Pope par les qualités de l'esprit : en est-il beaucoup qui l'aient surpassé par l'amour filial? L'éloge que Pope fait de son pere est moins un éloge poëtique qu'une tendre expression de son cœur. Il ne vante point son pere pour sa naissance, ses richesses, ses talens : il le loüe pour sa probité, son intégrité, son innocence, & l'heureuse paix que sa conscience lui fait goûter jusqu'au dernier soûpir : ainsi Horace déclare à Mœcene qu'il est le fils d'un affranchi, & qu'il ne voudroit pas avoir eû un autre pere, parce qu'au lieu de lui donner un grand nom, il lui a donné une éducation excellente. M. Rollin a cité ces vers d'Horace avec de si justes éloges que je n'ai rien à y ajoûter.

Pope semble loüer son pere de ce qu'il est mort sans pousser un soûpir. Beaucoup de Saints & de gens de bien sont morts dans les convulsions : la foiblesse ou la force du tempérament cause une mort plus ou moins paisible.

Mylord Harvey, la femme de qualité dont nous avons parlé plusieurs fois, & plusieurs autres Satyriques, ont assûré que le pere de M. Pope étoit un Artisan, un Paysan, un Banqueroutier, &c. Il étoit un bon Gentilhomme du Comté d'Oxford, allié du Comte de Downe

cune tache n'a jamais obscurcis & qui vivront dans la mémoire des hommes, tant que la vertu & la poësie au-

NOTES.

& du Comte de Linsey: sa femme étoit fille de Guillaume Turner, Ecuyer: elle avoit trois freres, dont l'aîné est mort Officier Général dans les Armées d'Espagne: le pere de M. Pope mourut en 1717. voici l'Inscription Latine que son fils a fait mettre sur le Tombeau de son pere & de sa mere. Elle fait l'éloge de tous les trois. (*a*).

D. O. M.

Alexandro Pope, viro innocuo, probo, pio, qui vixit annos LXXV. ob. MDCCXVII. & Edithæ conjugi inculpabili pientissimæ, quæ vixit annos XCIII. ob. MDCCXXXII. Parentibus bene merentibus, filius fecit, & sibi.

(*a*) Malherbe ne traitoit pas ainsi ses parens.

Ici dessous gît Monsieur d'Is,
Plût à Dieu qu'ils y fussent dix,
Mes trois sœurs, mon pere & ma mere,
Le grand Eléazar mon frere,
Mes trois tantes & Monsieur d'Is,
Vous les nommai-je pas tous dix?

Ce M. d'Is étoit son parent & son héritier; Malherbe aimoit à faire rire le public aux dépens de sa famille; il n'est pas le seul Poëte qui ait eû cette folie indécente.

ront la force de résister au tems.

Mes ancêtres sont sortis d'un sang noble & pur, versé en partie dans le champ de l'honneur, lorsque l'honneur s'attiroit encore les hommages de l'Angleterre. Vous me demandez quelle fut leur fortune ? ils n'en ont point eu d'autre que celle de leurs ancêtres : ils ont acquis leurs richesses par des moyens plus nobles que ceux par lesquels Bestia a acquis les siennes auprès du throne. Mon pere n'étoit point né pour des charges recherchées par l'orgueil : les procès ne sont point entrés dans son héritage ; en épousant une femme noble il n'a point épousé la discorde avec elle. Il n'a eu aucune part aux guerres civiles & de religion : homme vertueux, il a toûjours marché dans l'innocence, au milieu d'un siécle corrompu. Il n'a vû ni les Cours des Rois, ni les Tribunaux de la Justice ; il n'a osé faire aucun serment, ni hasarder aucun mensonge. Il n'étoit point sçavant, il ne connoissoit point les subtilités de l'école, il n'a parlé d'autre langage que celui du cœur. La nature l'a fait homme de bien, l'expérience l'a rendu habile, la tempérance & l'exercice ont con-

servé sa santé. Sa vie longue n'a point connu les maladies ; sa mort fut un instant ; il expira sans pousser un soupir. O ! ciel, faites-moi vivre & mourir comme lui : les enfans des Rois seront moins heureux que moi.

(*a*) Cher ami, puissiez-vous puiser

NOTES.

(*a*) Jamais fils n'a aimé sa mere autant que M. Pope aimoit la sienne : il avoit pour elle des sentimens & des soins ; la tendresse caressante des enfans, & l'amour respectueux des hommes faits. Quelqu'envie qu'il eût de quitter l'Angleterre, où il étoit persécuté pour sa Religion & son mérite, de voyager en France, & d'y suivre l'Evêque de Rochester qui s'y étoit réfugié, ou d'y accompagner son ami Gay, qui l'invitoit à y aller avec lui pour y rétablir sa santé, il ne put se séparer un instant de sa mere ; » uniquement occupé à agiter le berceau de sa vieillesse fatiguée, à étendre par » ses soins les bornes de sa vie, & à la faire » soûrire dans ses langueurs, &c. « (Quel agrément, & quelle tendresse d'expressions !) S'en voyant séparé pour jamais, il ne voulut pas la perdre toute entiere. Quoiqu'il eût son portrait gravé dans son cœur, il vouloit encore en occuper ses yeux. Il écrivit au fameux Richard son ami, pour le prier de la tirer après sa mort : voici la Lettre, elle est aussi touchante que chrétienne.

» *J'espere, Monsieur*, que vous viendrez » me voir aujourd'hui, par la raison même » qui pourroit vous empêcher de venir : c'est

tout votre bonheur dans le sein de votre famille ! Puissai-je n'être jamais en proie à la noire mélancolie ! Puissai-je long-temps encore rendre des devoirs tendres & pieux à une mere respectable, agiter doucement le berceau de sa vieillesse fatiguée, étendre par des soins bienfaisans les bornes

NOTES.

» que ma pauvre mere est morte ; je rends
» graces à Dieu que sa mort ait été aussi dou-
» ce que sa vie a été pure : sa mort ne lui a pas
» coûté une plainte, pas même un soûpir ; tou-
» te sa contenance représente la tranquillité,
» la paix, la gaieté même, jusqu'à la rendre
» aimable à ceux qui la regardent. Je ne crois
» pas que la Peinture ait tracé une plus belle
» image d'une Sainte morte ; ce seroit une
» grande obligation que votre art auroit à l'a-
» mitié, si vous vouliez venir ici pour dessi-
» ner ma mere : je suis sûr, à moins que vous
» n'ayez quelqu'embarras considérable, que
» vous quitterez vos affaires ordinaires pour
» celle-ci : j'espere que vous viendrez ce soir,
» aussi tard que vous voudrez, ou demain au
» matin d'aussi bonne heure qu'il vous plaira,
» avant que cette fleur d'hyver soit fanée. Je
» remettrai son enterrement jusqu'à demain au
» soir. Je sai que vous m'aimez, autrement je
» ne vous aurois point écrit cette Lettre, ou
» plutôt je ne vous aurois point du tout écrit
» dans ces tristes momens. Adieu, puissiez-
» vous mourir aussi heureusement. «

de ſa vie, la faire ſoûrire dans ſes langueurs, lui rendre ſupportable le lit de la mort, étudier ſes penſées les plus ſecrettes, lire dans ſes yeux prêts à ſe fermer, ſes beſoins, la retarder pour quelque tems encore ſur la terre avant qu'elle s'éleve dans le ciel.

Si les mêmes ſoins me ſont réſervés juſqu'à la fin d'une longue vie, puiſſe le ciel pour en augmenter le bonheur, conſerver mon ami, le rendre toûjours ſociable, enjoüé, tranquille, & auſſi riche qu'il étoit quand il ſervoit notre auguſte Reine! Que le ciel vous accorde cette grace ou qu'il vous la refuſe, vous avez parcouru juſqu'à préſent votre carriere avec honneur; le reſte appartient à l'Etre ſuprème.





DISCOURS,

Sur la premiere Epître Morale de Pope.

Cette Epître est une Dissertation sur les Caracteres des Hommes : elle est divisée en deux Parties. L'Auteur veut prouver, dans la premiere, qu'il n'est pas possible de bien connoître les hommes, parce qu'ils sont tous différens les uns des autres, & que chaque homme differe à chaque instant de lui-même : cependant il semble prouver le contraire dans la seconde, puisqu'il soûtient qu'il est facile de les connoître, quand on a découvert leur passion dominante : elle seule, dit-il, ne change & ne se dément jamais.

Comme nos Physiciens moder-

nes raſſemblent beaucoup de matériaux, & font beaucoup d'expériences, dans l'eſpérance de former un jour un ſyſtème de phyſique univerſelle : ainſi M. Pope veut que l'on connoiſſe tous les hommes en particulier, afin, qu'après ces connoiſſances multipliées de ſiecle en ſiecle, on puiſſe parvenir à porter un jugement certain ſur tout le genre humain. Mais, s'il eſt vrai qu'il n'eſt point d'homme qui reſſemble à un autre; ſi chaque homme, qui commence à voir le jour, eſt d'une eſpece particuliere, ce ne ſera donc qu'à la fin du monde qu'on pourra enclaſſer toutes ces différentes eſpeces, & former ce ſyſtème général. Mais ne nous décourageons point; tirons du cœur humain ce que nous pourrons; levons du moins une partie du rideau qui le couvre à nos yeux.

Eſt-il vrai d'abord que chaque

homme differe d'un autre homme ? En quoi consiste cette différence ? Où commence-t-elle, où finit-elle ? C'est ce que notre Poëte n'a point expliqué avec assez de clarté.

Il est vraisemblable, si nous considérons combien la nature aime la variété, que tous les hommes ne se ressemblent pas plus par l'ame que par la figure, & par l'esprit que par le tempérament. On peut présumer, à en juger par l'extrème disproportion qu'il y a entre un homme & un autre homme ; entre l'esprit d'un Richelieu & d'un Corneille ; entre le cœur d'un Titus & d'un Trajan, & l'esprit d'un homme ordinaire, & le cœur d'un Tibere & d'un Néron, que toutes les ames ne sont pas les mêmes au moment de leur création & de leur union avec le corps ; je ne dis pas quant à leur nature spirituelle,

mais quant à leurs facultés de penſer & de ſentir, & à leur diſpoſition plus ou moins grande, à être intelligentes ou ſtupides, bonnes ou mauvaiſes.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt toûjours certain que, par leur union intime avec le corps, elles en contractent juſqu'à un certain point les qualités; d'où l'on peut conclurre que, comme il n'y a point de corps dont le tempérament, la bile, le ſang, les eſprits animaux, ſoient combinés préciſément au même degré, il n'y a point pareillement d'ame qui ſoit parfaitement ſemblable; de même que la matiere, ou les corps en général, ont certains attributs primitifs qui les accompagnent tous, tels que l'étendue, la diviſibilité, la mobilité, &c. & qu'ils ont des propriétés du ſecond ordre qui ne leur conviennent que dans certains états, comme le

plus ou moins d'étendue, de dureté, d'élasticité, de mouvement ou de repos; ainsi les hommes ont des qualités essentielles, qui leur appartiennent à tous, comme le desir d'être heureux, l'horreur de leur destruction, la crainte du mal, &c. & des qualités subordonnées aux premieres, & qui se combinent plus ou moins; tel est le desir de s'enrichir, de s'élever, de joüir du plaisir, &c.

Le desir d'être heureux est donc *unique*, *général*, *invariable*, toûjours le même dans tous les hommes: mais il y agit différemment, suivant leur âge, leur sexe, leur tempérament, leur éducation, leur condition, leur fortune, &c. circonstances dont M. Pope fait une longue énumération, & qu'il représente sous des images aussi finement que fortement dessinées. Ainsi il y a dans la nature un *fluide puissant*, *invisible & universel*, qui

pénetre tout, qui produit des effets innombrables, mais qui se cache sous mille formes qu'on ne pourra jamais réduire à une seule.

Cette prodigieuse diversité fait la gloire du Créateur, la beauté de l'Univers, l'ame de la Société, le lien de toutes les parties du Monde : sans elle tous les hommes agiroient toûjours sur le même plan, avec les mêmes vûes, pour les mêmes objets : tous les hommes ressembleroient à un seul, un seul ressembleroit à tous : l'un n'auroit pas plus de passions, ni par conséquent plus de génie, d'invention, d'industrie, que l'autre ; toutes les actions humaines seroient réduites à une languissante uniformité, & à une monotonie ennuyeuse ; un Monarque penseroit comme un Esclave, un Guerrier comme un Moine, une Femme de la Cour comme une Bourgeoise.

Qu'il eſt agréable au contraire de voir le genre humain formé ſur le tableau qu'en fait Horace dans un grand nombre de Pieces qu'il a écrites, ſur les divers goûts des hommes, & ſurtout dans ſa premiere Ode adreſſée à Mecene. *Mæcenas atavis edite regibus, &c.* ou ſur l'idée plaiſante que M. de Fontenelle nous en donne dans ſa fiction galante & philoſophique de la pluralité des Mondes: de voir paſſer tour à tour, ſur la ſurface de la terre, des viſages différens, les uns blancs, les autres noirs, les uns olivâtres, les autres bazanés; des Chapeaux & puis des Turbans; des têtes chevelues & puis des têtes raſes; perſonnages moins différens encore par les ornemens qui entourent leurs têtes, que par les idées que ces têtes renferment! Cette variété infinie qu'on apperçoit dans l'Univers, en la conſidérant ainſi d'une

d'une vûe générale, n'eſt pas moins réelle pour des yeux intelligens, dans une même Ville & dans une petite Société. Il eſt plaiſant pour un Philoſophe de trouver dans chaque perſonne qu'il rencontre un original, & d'acquérir dans une nouvèlle connoiſſance un nouveau caractere: sa ſurpriſe & ſon plaiſir doivent bien augmenter, quand il apperçoit dans la même perſonne cette diverſité qui regne dans le gènre humain; quand il retrouve le lendemain un homme tout différent de ce qu'il étoit la veille, l'après-midi de ce qu'il étoit le matin.

Si nous n'avions qu'un organe & qu'un ſens à ſatisfaire, que notre cœur ou notre eſprit à contenter, nous pourrions être plus long-tems les mêmes: mais nous avons des organes infiniment variés en longueur, groſſeur, mobilité, dureté, tenſion, fléxibili-

té, ſenſibilité. Nous avons cinq ſens : chaque ſens eſt ſuſceptible d'autant de beſoins & de plaiſirs, qu'il y a dans l'Univers de couleurs, d'odeurs, de ſaveurs, de ſons, & de corps ſenſibles. Notre cœur eſt continuellement avide de nouveaux ſentimens, & notre eſprit de nouvelles connoiſſances. Nous ne reſtons jamais dans les mêmes ſituations : elles déterminent ſans ceſſe le deſir général que nous avons d'être heureux, à autant de deſirs particuliers, qu'il y a de biens, de plaiſirs, de rangs, de commodités, d'avantages, à acquérir dans la Société.

Il n'eſt guere poſſible que nous ſoyons les mêmes dans les quatre principaux âges de notre vie, ni dans leurs intervalles. L'enfance, qui ne diſtingue encore que confuſément le bien du mal, eſt entraînée plutôt par les objets que

par son choix : ses amusemens nous paroissent frivoles, parce que nous les avons quittés pour d'autres, qui ne le sont peut-être pas moins. La jeunesse dont les organes sont déliés & pleins de feu, se laisse conduire par eux, & ne connoît d'autres plaisirs que ceux qui la flattent & l'agitent. L'âge mur sent moins, raisonne davantage : il recherche tout ce qui peut lui procurer son bien-être, & ne pouvant posséder tout ce qu'il désire, il imagine sans cesse les moyens d'obtenir ce qu'il espere. La vieillesse n'a presque d'autre passion que la crainte de perdre ce qu'elle a acquis.

Eh ! pourquoi ne serions-nous pas gais ou tristes, hardis ou timides, complaisans ou fermes, indifférens ou passionnés, quand les objets extérieurs, nos organes, nos sens, notre raison, notre bien-être, tout semble l'exiger ? La

fortune, la société, la vie, la nature, changent continuellement pour nous; pourquoi ne changerions-nous pas comme elles? Le Philosophe doit se prêter à ces viciſſitudes; il doit entrer dans l'eſprit de ſon état.

Omnis Ariſtippum decuit color & ſtatus & res.

Ceux qui revêtirent Abdolonyme de la pourpre dans le jardin qu'il cultivoit de ſes mains, ne lui dirent-ils pas de prendre l'ame d'un Roi? *Cape Regis animum.* Heureuſe ſoupleſſe que le Créateur a donnée à notre ame! Il l'a rendue ſuſceptible de tous les ſentimens qui lui ſont néceſſaires dans les diverſes ſituations où elle ſe trouve pour notre bien-être, & le bonheur de la ſociété. *S'étonner* que le même homme ne ſoit pas toûjours le même, c'eſt s'étonner qu'un inſtrument bien ou mal monté rende de bons ou de

mauvais sons ; qu'un chien soit triste quand il est malade, vif quand il est en bonne santé, emporté à la chasse, caressant à table, impatient quand il est à la chaîne, fier quand il est sur les genoux de sa maîtresse.

Les plus grands génies ont apperçu cette double différence d'un homme avec un autre homme, ou du même homme avec lui-même. Comme ce Livre ne contient que de la Philosophie & de la Littérature, ce seroit peut-être dégrader la Sainte Ecriture, les SS. Peres, & l'inestimable Auteur de l'Imitation, que de citer leurs sublimes pensées & leurs saintes maximes sur l'inconstance de l'homme. Je me borne à des Ecrivains moins respectables. M. Pope avoit lû sans doute les uns & les autres.

Les Essais de Montagne sont, comme il le dit lui-même, l'his-

toire *de ces mutations*. » Moi, qui » m'épie de plus près, dit-il, qui » ai les yeux inceſſamment ten- » dus ſur moi, comme celui qui » n'a pas fort affaire ailleurs, à » peine oſerois-je dire la vanité & » la foibleſſe que je trouve chez » moi. Si ma ſanté me rit, & la » clarté d'un beau jour, me voilà » honnête homme. Si j'ai un cor » qui me preſſe l'orteil, me voilà » renfrogné, mal plaiſant, inac- » ceſſible ; ou l'humeur mélanco- » lique me tient, ou la colérique, » & de ſon autorité privée à cette » heure le chagrin prédomine en » moi ; à cette heure l'allegreſſe, » &c. Chacun à peu près en di- » roit autant de ſoi, s'il ſe regar- » doit comme moi «. Il raconte quelques pages au-deſſous quel uſage il a fait de cette inconſtan- ce. » Hors de la connoiſſance de » cette même volubilité, j'ai par » accident engendré en moi quel-

» que constance d'opinions ; car
» quelque apparence qu'il y ait
» dans la nouveauté, je ne change
» pas aisément, de peur de per-
» dre au change. Je me tiens en
» l'affaire où Dieu m'a mis. Je ne
» saurois garder de rouler sans
» cesse ; ainsi me suis-je, par la
» grace de Dieu, conservé en-
» tier, sans agitation, & trouble
» de conscience, aux anciennes
» créances de notre Religion, au
» travers de tant de sectes & de
» divisions que notre siecle a pro-
» duites. *Liv.* 2. *Ch.* 12. « Ce seul
passage semble faire l'apologie de
la religion du premier de nos Phi-
losophes.

Charron, ami & disciple de Montagne, a fait une Table assez curieuse des différens caracteres des Habitans du Septentrion, du Midi, & des climats tempérés, à laquelle je renvoie. Je suis étonné que dans ce siecle, si fécond en

échelles philosophiques, on n'en ait pas fait une sur la Carte, pour déterminer avec précision, suivant chaque degré & chaque ligne de latitude & de longitude, le plus ou moins d'esprit que chaque Nation doit avoir : il y a un point fixe au Pôle, dans le Groenland ; un Auteur qui n'y a jamais voyagé, a assûré positivement qu'il n'y a dans ce Pays, ni vertu, ni vice, ni religion, ni impiété, ni récompenses, ni châtimens, ni loix, ni crimes ; ainsi, en partant du Nord, on verroit peu à peu éclorre sur cette échelle le bien & le mal, à mesure qu'on approcheroit du Midi.

» Il me semble, dit M. de la » Bruyere, que l'on dépend des » lieux pour l'esprit, l'humeur, » la passion, le goût, les senti» mens ; on est quelquefois aussi » différent de soi-même que des autres », dit M. de la Rochefou» cault. «

M.

M. Pascal a remarqué aussi cette différence : » c'est de celle qui » se trouve entre un homme & un » autre homme, que viennent, » dit-il, les diverses sectes des » Stoïciens, des Epicuriens, des » Dogmatistes, & des Académi» ciens, & les discours que font » les Pirrhoniens contre les im» pressions de la coûtume, de » l'éducation, des mœurs, des » pays «. M. Pascal a également remarqué l'inconstance de l'homme. » Suivons nos mouvemens, » dit-il, observons-nous nous-mê» mes, & voyons si nous n'y trou» verons pas les caracteres vivans » de deux natures. Tant de con» tradictions se trouvent-elles dans » un sujet simple ? Cette duplici» té de l'homme est si visible, » qu'il y en a qui ont pensé que » nous avions deux ames ; un su» jet simple leur paroissant inca-

» pable de telles & de si soudai-
» nes variétés «.

Un Ecrivain illustre a critiqué ces pensées. Il convient avec M. Pascal que nous avons diverses volontés, & des sentimens contraires : il ajoûte même que nous pouvons avoir trente ou quarante idées différentes de la même chose dans une grande passion : mais il nie que toutes ces différences soient contradictoires ; il prétend même qu'elles peuvent se rencontrer dans un sujet simple, comme dans un chien, une poule, un arbre, un miroir.

Le Critique, à ce qu'il me semble, a tort & raison à certains égards : il a tort en ce qu'il confond des contrariétés légeres ou apparentes, qui se trouvent entre nos desirs, nos sentimens, & nos actions ; & cette opposition extrême, qui est évidemment entre le vif desir que nous avons d'être

bons & justes, & le penchant presque invincible que chaque homme a pour ne l'être point.

Aux Auteurs célebres que nous venons de citer, nous pourrions encore ajoûter le grand Bacon de Verulam, Chancelier d'Angleterre : ce Philosophe profond, qui connut tout comme Aristote, assigna à toutes les Sciences des principes généraux, qu'il divisa à l'infini en d'autres principes particuliers. On ne peut pas douter que Pope, avant d'écrire sur le caractere des hommes, n'ait consulté cet oracle de la morale, comme de la Physique, *ce nouvel organe* de toutes les connoissances humaines. Pope a appris de lui que le cœur de l'homme est couvert d'épaisses ténebres : mais il auroit dû encore apprendre de lui à les dissiper; son Epître auroit été véritablement *morale;* ses principes n'auroient point été vagues;

il en auroit tiré quelque instruction pour les moeurs. Bacon lui auroit présenté un fil pour le conduire dans ce labyrinthe, & en sortir : il lui auroit offert cette fenêtre, que Momus désiroit tant, au travers de laquelle Pope auroit découvert le coeur humain. Je renvoie le Lecteur aux Livres de Morale de ce sage Anglois, & surtout au Chapitre qui a pour titre *de ambitu vitæ :* il y montre que pour réussir dans le monde il faut apprendre à bien connoître les hommes & soi-même, & il nous enseigne les moyens de parvenir à l'une & à l'autre connoissance, d'où il conclut, avec le sage, » que les desseins secrets » des hommes sont dans leur » coeur, comme les eaux profon- » des sont dans la mer ; mais que » l'homme prudent peut en tirer » ces secrets : de même, ajoûte » encore le sage, que nos figures

» ſe retracent dans une eau clai-
» re ; ainſi le cœur de l'homme ſe
» découvre aux perſonnes pru-
» dentes «.

Car enfin, malgré ces changemens continuels que l'homme éprouve au dehors, il conſerve ordinairement le même fonds, le même tempérament, le même caractere depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort : c'eſt un fleuve qui retient toûjours la couleur du ſable, ſur lequel il roule ſes eaux, juſqu'à ce qu'elles ſoient troublées par les orages : c'eſt une mer qui eſt tantôt agitée & tantôt calme, & qui ne perd jamais le ſel dont elle eſt pénétrée.

Mais il ne faut pas confondre ce fonds, ce tempérament, ce caractere particulier, qui eſt réellement né avec nous, & qui ne nous quitte point avec la paſſion dominante. Si nous l'apportions en venant au monde, comme le

prétend M. Pope ; si nous naissions ou ambitieux, ou voluptueux, ou avares ; si nous vivions, ou si nous mourrions nécessairement, tels que nous serions nés : eh ! que deviendroit donc notre liberté, & le pouvoir que la raison jointe à la grace, nous donne sur nos passions, sans en excepter aucune ?

S'il étoit vrai, comme l'assûre M. de la Rochefoucaut dans ses Réflexions morales, qui sont pour la plûpart aussi fausses qu'ingénieuses, *que les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur ou de la froideur du sang*, elles ne seroient ni des vertus ni des vices : mais M. Pope ne pense pas ainsi. Il appelle passion dominante une vertu ou un vice qui regne sur tous les mouvemens de notre cœur, & qui est le premier mobile de nos actions ; un amour excessif des loüanges, tel que

ſavoit le fameux Duc de Wharton ; une gourmandiſe inſatiable ; un goût extraordinaire pour la parure ; une avarice extrème, ou un zele ardent pour le bien public : or il eſt évident, ſuivant l'idée que nous avons de notre liberté, que Dieu ne nous a point fait naître avec aucune paſſion bonne ou mauvaiſe. Il nous a créés avec un fonds, un caractere, un tempérament ; & ſi vous le voulez encore, avec un certain degré de chaleur ou de froideur dans le ſang, plus ſuſceptibles, à la vérité, à cauſe de la corruption de notre nature, de vices que de vertus : mais en même tems il a laiſſé à notre liberté, ſecourue par la raiſon & la grace, le pouvoir de tourner ce caractere, ce tempérament, ce fonds, vers une vertu qui y a ordinairement rapport, mais qui cependant n'en dépend point néceſſairement ;

comme il a laiſſé à notre liberté le pouvoir de tourner ce fonds vers un vice qui lui eſt analogue.

Ainſi ce n'eſt point la paſſion dominante, mais le fonds ſur lequel nous la laiſſons croître par notre faute, qui eſt né avec nous, & qui ne nous quitte ordinairement qu'à la mort. Ce fonds n'eſt pas plus une vertu ou un vice, qu'un terrein eſt le bon ou le mauvais fruit qu'il porte. Il eſt vrai que, quand cette paſſion s'eſt fortifiée par l'habitude, elle ne nous quitte preſque jamais; & c'eſt le correctif que Pope & M. de la Rochefoucaut auroient dû ajoûter toûjours à leur ſyſtème; ils auroient été moins hardis, moins ſinguliers, mais plus vrais.

Auſſi ce qu'il y a de vrai dans cette Epître eſt-il ſimple, commun, répandu dans tous les Moraliſtes qui ont écrit ſur l'homme: mais, ſi le ſujet n'eſt point neuf,

la maniere dont il eſt traité l'eſt beaucoup ; on ne peut pas mettre plus d'eſprit dans les maximes, les raiſons, les preuves, & les exemples.

M. Pope a placé à la tête de cette Epitre une Epigraphe ou Sentence préliminaire, tirée d'Horace : il a cru, ou qu'elle convenoit particulierement à ſa maniere d'écrire, ou qu'elle devoit lui ſervir de regle.

Eſt brevitate opus, ut currat ſententia, neu ſe
Impediat verbis laſſas onerantibus aures ;
Et ſermone opus eſt modo triſti, ſæpe jocoſo,
Deffendente vicem modo Rethoris atque Poëtæ ;
Interdum urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſulto. Hor. Liv. I. *Sat.* 10.

En effet, nul Ecrivain, depuis les Latins, n'eſt à la fois plus précis, plus fort, ni plus plaiſant quelquefois, ni plus Orateur, ni plus Poëte : mais je ne ſai s'il a bien obſervé la derniere maxime,

qui est si fine & si délicate, & qui peint si bien la politesse d'Horace; s'il a retenu une partie de ses forces, s'il a affoibli à dessein ses expressions, pour ménager l'amour propre de ceux qu'il censure. Pour moi je ne connois à M. Pope que deux armes offensives, qu'il manie habilement : il se sert de la fléche & de la massue; mais ses fleches sont si aiguës, qu'elles percent jusqu'au fond de l'ame; & sa massue si pesante, qu'elle assomme tout d'un coup.

On distingue deux sortes d'Epîtres; les unes sont des Dissertations sur différens sujets, où les Poëtes portent de tems en tems la parole à ceux à qui elles sont adressées : les autres sont des Lettres uniquement remplies de choses qui intéressent particulierement ceux qui les écrivent, & ceux à qui elles sont écrites. Je place les Dissertations, comme

étant les plus importantes, avant les Lettres; ainsi on en va voir quatre de M. Pope, sur le caractere des hommes, sur celui des femmes, sur le bon & le mauvais usage des richesses, & sur le vrai & le faux goût dans l'usage de ces mêmes richesses; j'ajoûte d'autres Epîtres sur d'autres sujets, de différens Poëtes. Les Lettres viendront ensuite.

Cette Epître est adressée au Chevalier Richard Temple, ou Mylord Cobbham. Pope l'aima dans sa prospérité, & le respecta dans sa disgrace. Ce Seigneur ayant une grande Charge à l'Armée, dont il fut dépoüillé, l'amitié de M. Pope ne changea point avec la fortune de son ami: il ne craignit point de donner publiquement les plus grandes loüanges à un homme que les Ministres persécutoient.

SOMMAIRE

De la premiere Epître Morale de Pope.

POUR parvenir à la connoissance de l'homme, il ne faut pas le considérer en général, ni consulter seulement des Livres, ou faire des observations. Nos maximes ne sont que des conjectures, à moins qu'elles ne soient fondées en même tems sur les principes des Philosophes, & sur nos observations particulieres. Chaque homme a un caractere qui lui est propre, mais qui change & se dément. Il est difficile de distinguer & de fixer les caracteres qui naissent de nos passions, de nos opinions, de nos facultés, de nos organes; briéveté de la vie, incertitude des principes qui produisent les actions humaines: ces principes nous sont

souvent cachés à nous-mêmes. Ne jugez point des motifs par les actions: les mêmes actions naissent de motifs opposés, & les mêmes motifs produisent des actions contraires; cependant ne pourroit-on point choisir dans la vie d'un homme les actions les plus remarquables & les plus frappantes, & tâcher de les mettre d'accord avec celles qui sont cachées? Non, la nature & la politique en dérangeroient les rapports, & y jetteroient une nouvelle incertitude. On attribue aux hommes des caracteres differens, suivant leur rang & leur condition. L'éducation change la nature, ou l'altere considérablement dans les ames communes. On trouve peu de caracteres décidés; ils sont tous mixtes, contraires, changeans: le même homme n'est point le même en différentes saisons, en différentes situations: foiblesse étonnante des Grands. Rien de constant que Dieu & la Nature. Enfin nous ne pouvons

juger de l'homme par sa nature : ses actions, ses passions, ses opinions, ses manieres, ses principes, toutes ces choses sont sujettes au changement. Il ne nous reste plus qu'à saisir, si nous le pouvons, la passion dominante : elle a une influence générale sur le cœur de l'homme ; elle concilie toutes les contradictions réelles & apparentes qui se trouvent dans les actions ; le caractere de Wharton en est une preuve. Il ne faut pas confondre dans l'ame de l'homme les secondes qualités avec les premieres : cette confusion en obscurciroit la connoissance. Exemples de la force de la passion dominante & de sa durée dans chaque homme, jusqu'au dernier soupir.





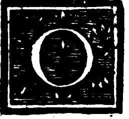
PREMIERE

EPITRE MORALE

DE POPE,

Au Chevalier RICHARD TEMPLE, Vicomte de Cobbham, imprimée pour la premiere fois en 1733.

Sur la connoissance des hommes & sur leurs divers caracteres.



OUI : vous méprisez le sçavant concentré dans ses livres qui, du fond de son cabinet, insulte au genre humain : quoiqu'il ait le don de répéter ce qu'il a appris & qu'il puisse avancer quelques maximes générales, ou raisonner juste, par hasard, il n'est pas plus Philosophe à vos yeux, que cet oiseau aussi sot que grave, qui

discourt (*a*) sans cesse dans sa cage, qui dit des injures aux passans, & qui leur donne des noms, qu'ils méritent quelquefois de porter.

Cependant, telle est la destinée des choses qu'on pousse trop loin : on peut trop étudier les hommes, comme on peut trop lire les Livres. Nous sommes prevenus pour nos observations, parce que c'est nous qui les faisons : nous le sommes moins pour la sagesse d'un écrivain, parce que cette sagesse nous est étrangere ; les maximes sont fondées sur des connoissances, & ces connoissances sur des conjectures.

Chaque feuille dans les arbres, chaque graine dans les plantes, offrent toûjours quelques singularités : tantôt c'est une fibre qu'on n'avoit point encore apperçûe, tantôt une organi-

NOTES.

(*a*) La comparaison d'un Philosophe confiné aux Livres, & qui médit du genre humain sans le connoître, avec un perroquet, qu ide sa cage crie aux passans, *coc. . . put. . . fripon*, est ingénieuse ; mais je suis fâché que la Langue Angloise permette à un Auteur aussi élégant que Pope d'insérer ces vilains mots dans son Poëme,

sation

ſation qui varie. L'homme doit-il être ſeulement conſidéré d'une maniére générale ? Avoüez du moins qu'il y a autant d'eſpeces différentes d'eſprits, qu'il y en a de mouſſes. *(a)*.

Convenez d'abord que chaque homme differe d'un autre homme : convenez en ſecond lieu, que chaque homme ne differe pas moins tous les jours de lui-même ; ajoûtez-y les contrariétés de la nature, de la coûtume, de la raiſon, de la paſſion, & toutes ces couleurs que l'opinion répand ſur notre vie.

Il y a plus : la différence eſt auſſi grande entre les inſtrumens avec leſquels on voit les objets, qu'entre les objets mêmes. Tous les différens caracteres des hommes prennent une teinture du nôtre, ou parviennent juſqu'à nous décolorés par nos paſſions : *(b)* le verre de notre imagination les

NOTES.

(a) Quelques Naturaliſtes diſent qu'il y a plus de trois cents ſortes de mouſſes : d'autres diſent quil n'y en a pas tant.

Non noſtrum tantas componere lites.

(b) M. Pope n'auroit-il point pris cette

étend, les multiplie, les resserre, les renverse, les diversifie par des nuances innombrables.

Qui pourra donc sonder la profondeur, appercevoir les écueils, pénétrer dans les tourbillons, fixer le flux & reflux de notre cœur? Le cours de notre vie ne s'arrêtera point pour nos observations : il fuit avec trop de rapidité, pour qu'on puisse remarquer la trace de nos secrets mouvemens. En vain ferions-nous les plus sages réflexions ; nous ne pourrions prendre de l'homme que quelques foibles connoissances : que dis-je? les prendre, nous ne ferions que les dérober. Vous raisonneriez beaucoup sur les actions humaines : mais ces raisonnemens ne sont pas l'homme ; tandis que vous cherchez en lui le principe d'une action, ce principe n'existe déja plus : ainsi l'anatomiste, le scalpel à la main, suit de proche en

NOTES.

métaphore des *Lunettes du préjugé* que nous mettons, dit Madame la Marquise de Lambert, quand nous envisageons les choses comme nous voulons les voir? Cette métaphore est un peu recherchée ; celle de Pope l'est moins.

proche la cause de la vie dans les animaux qu'il disseque ; cette cause lui échappe au moment même qu'il veut la découvrir. (*a*).

NOTES.

(*a*) Toutes ces pensées sont fines & profondes ; ces comparaisons tirées de nos songes & des observations des Anatomistes sont justes & ingénieuses.

Ce principe si obscur ne seroit-ce point l'Amour propre ? La belle description que M. de la Rochefoucaut en a faite a fourni beaucoup d'idées à M. Pope ; quand il s'est écrié, *qui pourra sonder la profondeur*, &c. il avoit appris de notre Philosophe François » qu'on ne » peut sonder la profondeur, ni percer les té- » nebres & les abysmes de l'amour propre; que » la mer en est une image sensible, que le » flux & le reflux de ses vagues sont une fidele » expression de la succession turbulente des » pensées & des éternels mouvemens de l'a- » mour-propre. « Les traits dont le Poëte Anglois peint l'obscurité du principe de nos actions, ses contradictions, ses changemens, ne sont-ils point empruntés de ceux-ci ? » Là il est » à couvert des yeux les plus pénétrans ; il fait » mille tours & détours ; là il est souvent invi- » sible à lui-même ; il est tous les contraires, » il est impétueux & obéissant, &c. Il a de » différentes inclinations, selon la diversité » des tempéramens, qui le tournent & le dé- » voïent tantôt à la gloire, tantôt aux riches- » ses, tantôt au plaisir : il en change selon le » changement de nos âges & de nos expérien- » ces, &c. «

Emportés par le tourbillon impétueux de nos passions, nous recherchons en vain la cause de nos actions: elle est perdue pour nous. Fatigués dans cette recherche, sans pouvoir nous déterminer, nous nous bornons à la derniere cause qui s'est présentée à notre esprit : elle se rend maîtresse du terrein ; ainsi nous ne remarquons dans cet assemblage informe d'idées confuses, qui nous occupent pendant le sommeil, lorsque la raison se taît & que l'imagination s'égare, que la derniere image & les restes des idées, qui ont composé nos songes, quand nous tâchons de nous en retracer le souvenir. Rentrons en nous-mêmes, nous trouverons peut-être dans notre ame je ne sçai quoi d'aussi obscur, qui nous fait penser, parler & agir.

(*a*) En vain un grave Philosophe

NOTES.

(*a*). Littéralement. *En vain le grave avec un œil rétrospectif voudroit de l'apparent quoi concluure le pourquoi,* &c. Voilà une Poësie qui n'a aucun rapport avec la nôtre. Les Anglois trouvent des graces dans ces jolis mots.

» Ce n'est pas tour de rassis entendement de » nous juger simplement par nos actions de

remonte ſans ceſſe aux principes : en vain s'efforce-t-il d'inférer les cauſes de leurs effets apparens, & les motifs des actions ; en vain prétend-il démontrer que ce que nous faiſons par haſard, nous avons eu intention de le faire. Ecoutez avec attention : Si la fortune ou une maîtreſſe nous regardent d'un mauvais oeil, nous nous jetterons dans les affaires ou dans les cloîtres : celui-ci abdiquera un Empire, celui-là portera le trouble dans un Etat voiſin, pour ſe délivrer du poids dont ſon ame eſt accablée. Le même caprice, la même ſaillie du tempérament a conduit Charles dans la ſolitude, & Philippe ſon fils à l'armée. *(a)*.

Les actions ne découvrent pas toûjours l'homme : celui qui fait du

NOTES.

» dehors : il faut ſonder juſqu'au dedans, & » voir par quels reſſorts ſe donne le branle : » mais c'eſt une haute & haſardeuſe entrepriſe. » *Montagne.* «

(*a*) Charles V. ſurchargé du poids des affaires chercha dans la retraite les douceurs du repos. Philippe II. accablé des idées noires de la mélancolie, troubla toute l'Europe, pour ſe délivrer de lui-même.

bien, n'est pas toûjours bienfaisant; peut-être que la prospérité l'a attendri; (*a*) peut-être que le vent n'est plus à l'est; celui qui cherche la retraite, n'est pas toûjours humble (*b*), l'orgueil conduit ses pas & lui commande de fuir les grands; ce guerrier, qui combat avec valeur, n'est pas toûjours brave; il craint la mort dans son lit plus que le dernier des hommes; raisonner avec sagesse n'est pas être sage, on peut mettre sa gloire à bien raisonner & non à bien faire. (*c*)

NOTES.

(*a*) Quand le vent est à l'Est, les Anglois sont, dit-on, atrabilaires: » un hyver, un » mauvais jour, souvent même quelque chose » de moins que cela nous changent & chan- » gent toutes choses à notre égard. S. *Evre-* » *mond.* «

(*b*) » Ce n'est souvent qu'un orgueil de » Philosophe chagrin, qui croit en méprisant » le monde se venger des mépris & des mé- » contentemens qu'il en a reçûs. *De la Roche-* » *foucaut.* «

(*c*) Si quelque chose peut découvrir le caractere des hommes, ce sont leurs actions. *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Mais comme il ne faut pas qu'une conséquence soit plus étendue que son principe, il ne faut pas inférer d'une action plus que cette action ne suppose nécessairement. Ce ne seroit pas rai-

Eh bien ! j'en conviens, les actions sont les plus sûrs moyens de connoître les hommes : choisissez les plus importantes, joignez-les ensemble avec tout l'art dont vous serez capable ; mais si vous prétendez que celles qui ont de l'éclat, quoiqu'en petit nombre, sont les marques infaillibles du caractere de ceux qui les font, vous ne compterez donc pour rien un plus grand nombre qui sont dans l'obscurité. Quel usage ferez-vous de ces actions publiques & secrettes, qui sont si peu d'accord entr'elles ? Les supprimerez-vous, ou leur donnerez-vous mal-à-propos le nom de politique ? Il faudra donc, pour conserver les caracteres, que vous transformiez tout d'un coup un scélérat farouche

NOTES.

sonner que d'assûrer qu'un guerrier, qui ne craint pas la mort à une breche, ne doit point la craindre dans son lit, & que celui qui est sage dans ses discours, est sage dans sa conduite. On ne doit pas pareillement juger de l'intérieur d'un homme par son extérieur : mais on doit juger par ses actions bonnes ou mauvaises qu'il a eu la volonté & la puissance de les faire ; ce n'est pas par une seule action, mais par plusieurs de la même espece qu'on peut & qu'on doit caractériser un homme.

en un scélérat habile. Hélas ! si cet homme a changé d'une maniere si étrange, c'est qu'il étoit peut-être malade ou amoureux, peut-être même qu'il n'avoit pas dîné. (*a*).

(*b*) Si on eût demandé à César pourquoi il se retira d'Angleterre, César vous auroit peut-être avoüé qu'il étoit battu : Si le puissant Czar eût voulu dire pourquoi il avoit épousé une femme dont la réputation n'étoit pas sans tache, (*c*) le puissant

NOTES.

(a) *Præcipuè sanus nisi cum molesta pituita est.* Horace, Ep. I. Liv. 1.

Sanus regarde autant la santé de l'esprit que celle du corps. S. Evremond a osé dire que certaines gens étoient chrétiens ou impies, parce qu'ils faisoient une bonne ou une mauvaise digestion.

(b) *Horace, Epod. 7. Tibulle, Liv. 4. Carm.* 1. regardent les anciens Bretons comme une Nation invincible. Un autre Poëte dit qu'ils firent tourner le dos aux Troupes Romaines.

Territa quæsitis ostendit terga Britannis.

(*c*) Quelque disproportion qu'il y eût entre le rang du Czar & la naissance de Catherine : ce ne fut point le vin, ce fut la connoissance réfléchie des talens & du caractere de

Czar

Czar auroit peut-être répondu qu'il étoit ivre. Sages historiens, il est de votre devoir de prouver que la conduite du premier fut raisonnable, & l'amour de l'autre héroïque.

(*a*) C'est dans les plus hautes dignités que nous plaçons les caracteres les plus sublimes : un Saint en rochet en vaut au moins deux en surplis : un Juge est juste ; un Chancelier est plus juste encore : un Docteur à longue robe est sçavant, un Evêque est ce qu'il vous plaira ; si c'est un Ministre, il est sage ; si c'est un Roi, il sera plus

NOTES.

cette femme, qui lui fit faire ce mariage : la femme du Czar devoit être aussi singuliere que lui. Pope la traite ici d'une maniere trop Angloise.

(*a*) Ce n'est pas seulement parce que les vertus sont rares dans les Grands, comme le dit M. Pope ingénieusement, qu'on aime à les exagérer ; c'est parce que le vulgaire pense que Dieu, en les élevant au-dessus des autres hommes, leur a donné des qualités proportionnées à leur rang : on peut ajoûter à cette aveugle prévention la flatterie, la vanité, l'intérêt, qui s'empressent toûjours de faire leur cour aux Grands : mais M. Pope n'en doit rien conclurre ; ils ne sont réellement que ce que nous sommes.

sage, plus sçavant, plus juste, & il possedera toutes ces qualités dans le plus haut degré. Les vertus à la Cour sont comme les diamans, dont le prix augmente à proportion qu'ils sont cachés dans les lieux où l'influence du ciel peut le moins pénétrer. Les vertus se plaisent dans les basses conditions; elles charment, comme des beautés dans ces *humbles vallées de la vie* : mais à la Cour, elles étonnent comme des prodiges. Quoique ce soit le même Soleil qui répande de tous côtés ses rayons, qui rougisse dans la rose, & qui étincelle dans les perles, nous l'admirons davantage dans les plus grands efforts de sa puissance, & nous mettons toûjours les diamans au-dessus des fleurs.

(*a*) L'éducation forme les ames vulgaires; ainsi un arbre conserve

NOTES.

(*a*) Ce qu'il dit est vrai, que l'éducation bonne ou mauvaise forme les ames vulgaires, c'est-à-dire les ames peu fortes & peu intelligentes: » quant aux autres, la Bruyere dit que » l'éducation ne leur donne point un autre » cœur ni une autre complexion, qu'elle ne » change rien dans leurs fonds, & ne touche » qu'aux superficies. «

toûjours le plis qu'on lui a donné, lorsqu'il étoit jeune. Votre fils aîné est vain, grossier, & Gentilhomme de campagne : le second est Marchand ; aussi est-il doucereux & menteur ; le troisiéme est Officier, il affecte une démarche fiére, il est franc, hardi & brave ; le dernier est Praticien, il rempe devant vous, c'est un maître en friponnerie. Celui-ci est-il Ecclésiastique ? (*a*) il est ambitieux : celui-là est-il Quaker ? il est fourbe : l'un est Presbytérien, c'est un homme austere & chagrin : l'autre est un es-

NOTES.

(*a*) On ne peut pas en moins de mots caractériser plus d'Etats ni plus de Sectes. Les Quakers sont cependant traités trop rigoureusement : quoique fanatiques ils sont paisibles, sans ambition, sans avarice, & la plûpart ont de bonnes intentions. Pope, indépendamment de leur Religion, a déclaré le cas qu'il faisoit d'eux : il recommandoit un jour à Mylord Peterborow la lecture de leur excellente apologie, faite par le célebre Robert Barclay en 1644. Mylord lui répondit que cette apologie ne feroit jamais de lui un Prosélyte, & qu'après avoir reçû un soufflet il ne tendroit jamais l'autre joüe ; tout ce que je pourrois faire, ajoûta-t-il, pour me mortifier, ce seroit d'en souffrir un de la main d'une personne aimable.

prit fort; il sera tout ce que vous voudrez d'un moment à l'autre.

Il est vrai qu'il y a des gens si ouverts, que tout le monde les connoît: il y en a de si cachés, qu'ils ne le sont pour personne; l'obscurité frappe autant les yeux que la lumiére. Aussi-tôt que l'on voit le poli Chandos, on l'aime; Shylok est haï même des enfans, quoique son ame soit toûjours concentrée en elle-même, il n'ose risquer de se produire. (a).

Quand le généreux Manly entre en fureur contre la moitié du genre humain, on convient généralement que c'est par vertu; car il croit que tous les hommes sont des fourbes. Quand Umbra rend hommage à tout le monde, il n'est personne qui ne voie que c'est l'effet du vice, & une envie extrème de s'attirer les loüanges du peuple. Qu'est-ce qui peut s'empêcher de détester les caresses de Courtine, tan-

NOTES.

(a) Littéralement. *Quoique son ame, siège toüjours accroupie, & n'ose mettre le nez hors de son trou*, comme une souris craintive. Quelle métaphore! Notre ame qui est si fiere ne sera-t-elle point choquée de la comparaison?

dis que nous en connoissons une autre qui plaît avec son humeur brusque ?

Mais on trouve rarement ces caracteres décidés. Comme l'ame a un penchant qui l'entraîne, elle a aussi une légereté qui l'emporte : ce sont tantôt des contrariétés embarrassantes, qui jettent le désordre & la confusion dans toutes ses facultés, & tantôt ce sont des prétentions ambitieuses, qui la renversent toute entiere. Les sots font servir leur fourberie grossiere à la politique : la vérité elle-même, maniée par des gens habiles, devient un mensonge ; le sage nous trompe par des foiblesses imprévûes, le fou se cache dans les changemens continuels que sa folie éprouve.

Voyez le même homme en pleine santé, ou quand il a la goute ; seul ou en compagnie ; en place, ou disgracié ; le premier aux affaires, le dernier au jeu ; emporté par la fureur de la chasse au renard, prudent & habile dans les disputes du Parlement, s'enivrant dans ses terres, pour gagner les suffrages du peuple ; galant au bal, ami fidele dans sa maison de campagne, & sans probité à la Cour.

Gâtius est toûjours grave, toûjours

sententieux : il pense que celui qui tolere un fourbe, n'est pas éloigné de lui ressembler ; sa morale le quitte précisément à table : soyez certain qu'il va préférer un scélérat qui a du gibier, à un Saint qui n'en a point.

Qui pourroit refuser les plus grands éloges au mérite sublime de Patritio ? Ses mains sont pures, son coeur intégre, son jugement vaste : il a pesé les intérêts de tous les Princes, il a sauvé toute l'Europe, sans trahir l'Angleterre : il n'est point flatté de cet éloge ; il met sa gloire à gagner au piquet, son honneur à bien monter un cheval & à gagner le prix de la course dans la place, & son jugement à faire des paris avantageux au jeu.

(*a*) On a vû des Héros triomphans à la tête d'une armée, exercer au milieu de leur gloire les plus viles rapines sur les vivres & les vêtemens des

NOTES.

(*a*) Le Duc de Marlborough étoit un de ces héros dont Pope parle ici. On a reproché à ce Duc d'avoir été extrêmement interessé. On recevoit tous les jours à Londres des plaintes que faisoient les Soldats des rapines qu'on dit que le Duc de Marlborough exerçoit sur eux lorsqu'il commandoit.

soldats : aussi lâches fripons que grands Capitaines, tantôt ils sauvent une nation entiere, & tantôt ils épargnent un fou.

Dites-nous, Montagne, dites-nous, (*a*) Charron, qui futes plus sage que lui, qu'est-ce qui a fait d'Othon (*b*) un guerrier, de Cromwell (*c*) un Comédien, d'un Roi parjure un dévot superstitieux, d'un Prince incrédule un homme assez foible pour trembler à la vûe d'une étoile. Comment ce

NOTES.

(*a*) Je ne sai si Charron fut plus sage que Montagne ; celui-ci n'a eu d'autre dessein dans son Livre que de se faire connoître tel qu'il croyoit être : Charron, son disciple, a fait un Traité en forme ; c'est un système de Morale, où les Théologiens ont trouvé des maximes dangereuses, d'autant moins excusables, que Charron étoit Prêtre, Docteur, Prédicateur, Théologal.

(*b*) Peu d'hommes ont été plus différens d'eux-mêmes qu'Othon, Empereur Romain ; il fut tour à tour débauché & brave ; perfide & généreux ; ennemi des guerres civiles : il fit mourir son Empereur, & il se donna la mort à lui-même, avec un sang-froid, & un courage supérieur à celui de Caton, de Séneque, & de Socrate. *Voyez* Suétone.

(*c*) Tout le monde connoît les qualités opposées de Cromwell.

grand génie a-t-il renoncé au throne ? Cet hypocrite l'a-t-il repris ? Comment l'un a-t-il été fourbe par religion, & l'autre dupe par finesse ?

(a) Apprenez que Dieu & la nature sont seuls toûjours les mêmes. Vouloir fixer son jugement sur l'homme, c'est viser à un but qui échappe sans cesse : (b) oiseau de passage, on le perd aussitôt qu'on l'a trouvé, aujourd'hui peut-être dans la lune, demain sous la terre.

Consultez les opinions des hommes : Scoto vous dira que le commerce fleurit, que tout va bien dans le monde : mais qu'on lui enleve ce

NOTES.

(a) Il faut donner à Dieu seul cette immutabilité. Elle est essentielle à l'Etre suprème ; elle ne l'est point à la nature. Pope même en convient ; il dit que l'habitude peut l'effacer, &c.

(b) La comparaison de l'homme avec un oiseau de passage, est presque aussi hardie que l'opinion de ce Physicien Anglois, qui a assûré, il y a quelques années, que la plûpart des oiseaux de passage alloient & revenoient tous les ans de notre Globe à celui de la Lune, sans être fatigués par la longueur du voyage, ni étouffés par la raréfaction de l'air. Pope place nos visions dans la lune d'après l'Arioste.

soir sa pension, il vous assûrera que l'Europe, ou du moins l'Angleterre, est ruinée.

Les moeurs changent avec la fortune, le génie avec le climat, les sistèmes avec les livres, les principes avec les tems.

Jugerons-nous des hommes par la nature? L'habitude peut l'effacer, l'intérêt l'étouffer, la politique la remplacer. Par les actions? Leur diversité y répand la plus grande incertitude: par les passions? Elles sont cachées sous le voile de la dissimulation: par les affections? Elles remplissent une plus grande sphere.

Que trouverez-vous donc dans vous qui ne soit point sujet au changement? la passion dominante: ce n'est que par elle que l'inconstant est fixé, le politique découvert, le fou d'accord avec lui-même, le fourbe sincere, que les Prêtres, les femmes, les Princes ne sont point dissimulés: vous avez trouvé le bout du fil, le reste ne vous coûtera plus à démêler; le projet est dévoilé, Clodio va paroître tel qu'il est.

(*a*) Clodio est le mépris & l'admi-

NOTES.

(*a*) Clodio étoit le Duc de Warthon, Par-

ration de notre siecle. Sa passion dominante étoit le desir extrème des loüanges. Né avec toutes les qualités qui pouvoient lui mériter l'estime des sages, s'il n'est pas aimé des femmes & des fous, il en mourra de douleur. En vain le Sénat, qui l'admire, est ravi par les charmes de son éloquence, il veut être encore regardé dans tous les cercles comme un homme heureux en saillies: avec tant de qualités différentes, ne visera-t-il à rien de nouveau? Clodio voudra briller par

NOTES.

tisan déclaré de la Maison de Stuard; il a perdu des biens immenses pour acheter les suffrages des Communes contre la Maison de Brunswick. Il a voyagé en France, on y a admiré la vivacité & la finesse de son esprit. Se voyant peu estimé des Whigs, il se déclara Tory, & ennemi du Roi & de la Cour: il mourut en Espagne en 1721. dans l'ivresse & dans la débauche; passions qui étoient encore plus dominantes en lui que l'amour des loüanges. Son caractere est ingénieusement dessiné; il auroit été à souhaiter cependant qu'il n'y eût point tant de répétitions sur le desir extrème qu'il avoit d'être loüé. Je voudrois encore que les Moines, les sots, les gens sans honneur, les femmes libertines, & les femmes en général, ne fussent point confondus ensemble.

ſon éloquence, *(a)* comme Cicéron, & même comme Rocheſter. Il ſe convertit & il adore ſon Dieu du même eſprit, dont il ſe plonge dans l'ivreſſe & la débauche. Il eſt heureux, ſi tous ceux qui l'entourent n'admirent que lui ſeul, & s'il eſt applaudi des femmes libertines & des Moines corrompus. Il a tous les dons de l'art & de la nature, il ne lui manque rien que le cœur d'un honnête homme; il s'accommode à tous les caracteres, il ne ſe refuſe aucun vice, & il devient mépriſable, *(b)* parce qu'il cherche trop à éviter le mépris. Sa paſſion eſt d'ambitionner l'eſtime univerſelle; ſa vie eſt de mériter, par toutes ſortes de moyens, de la perdre ſur un échafaud: ſa bonté toûjours conſtante ne lui a

NOTES.

(*a*) Littéralement. *Il brillera Tullius, & Wilmot auſſi.* Wilmot, Comte de Rocheſter, avoit toutes les graces d'un homme aimable, & une converſation charmante: mais il n'employoit tous ſes talens qu'à plaire à des libertins comme lui.

(b) *Il n'y a que ceux qui ſont mépriſables, qui craignent d'être mépriſés.* Voilà une de ces réflexions de la Rochefoucaut, qui ſont trop générales pour être vraies.

fait aucun ami ; son éloquence angélique n'a jamais persuadé personne ; c'est un fou qui a plus d'esprit que la moitié du genre humain, qui a trop de vivacité pour réfléchir, trop de finesse pour agir ; il est le tyran d'une femme qu'il estime, il est rebelle à son Roi qu'il aime, il meurt rejetté de toutes les religions & chassé de tous les pays ; & ce qui est plus étonnant, (*a*) c'est un scélérat, & ce n'est point un grand homme. Demandez-vous pourquoi Clodio a foulé aux pieds toutes les regles & toutes les bienséances ? La crainte seule en étoit la cause ; il avoit peur que des gens sans honneur ne le regardassent comme un sot.

(*b*) Quand on a bien connu la na-

NOTES.

(*a*) Est-il donc bien étonnant qu'un homme soit un scélérat, & ne soit point un grand homme ? Il n'entre aucun crime dans le caractere de celui-ci. Un Héros avide de sang & de butin ; un Poëte Auteur de beaux Ouvrages, & de mauvaises actions ; un Politique qui parvient à ses fins par des moyens ingénieux, mais injustes, seront de grands Guerriers, de grands Poëtes, de grands Politiques ; mais ne seront point de grands hommes.

(*b*) Il falloit dire, on voit moins de prodiges. Les superstitieux prennent des évenemens

ture, on ne voit point de prodiges : les cometes sont des astres réguliers dans leur course. Le caractere de Clodio est sans obscurité. Cependant les plus habiles peuvent se tromper dans leurs recherches, s'ils prennent les secondes qualités de notre ame pour les premieres. Lorsque Catilina s'enrichit de rapines, lorsque (*a*) César

NOTES.

naturels pour des miracles ; les incrédules prennent des miracles pour des évenemens naturels ; les Philosophes Chrétiens distinguent les uns des autres avec les lumieres de la raison & de la foi.

(*a*) C'est encore Montagne qui a suggéré cette idée fine à Pope. » Le seul exemple de » César, dit-il, peut suffire à nous montrer la » disparité de ces appétits. Il étoit d'une com- » pléxion très-amoureuse : mais l'impression de » l'ambition, de quoi il étoit infiniment bles- » sé, venant à combattre l'amour, elle lui fit » incontinent perdre place. Ses plaisirs ne lui » firent jamais dérober une minute d'heure, » ni détourner un pas des occasions qui se pré- » sentoient pour son aggrandissement : cette » passion régenta si souverainement toutes les » autres, & posséda son ame d'une autorité si » pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut «. Ainsi Montagne & Pope conviennent en un point : c'est que l'amour de César céda à son ambition ; mais ils different en un autre. Pope

corrompit une Romaine ; l'avarice dans l'un, l'amour dans l'autre, n'étoient que les moyens, & non la fin de leurs projets : l'ambition fut le premier de leurs vices : César même, s'il eût vécu du tems de Scipion, auroit

NOTES.

dit que l'amour fut un moyen, Montagne prétend qu'il ne fut point un obstacle à son ambition : deux pensées fort différentes. L'amour n'auroit pû que retarder les conquêtes de César, bien loin de les avancer, & je ne vois pas que cette noble Dame, dont il fit une P. pour me servir de l'expression grossiere de Pope, ait contribué aux conquêtes de César. Je doute qu'il eût été aussi sage que Scipion : l'amour de César étoit si vif, qu'il ne pouvoit céder qu'à la gloire des armes : encore se réveilloit-il quelquefois dans les intervalles des Sieges & des Batailles. La pensée de Pope sur Catilina est peut-être plus juste ; je substituerois cependant la prodigalité à l'avarice, *sui profusus*. S'il étoit avide du bien d'autrui, ce n'étoit pas pour le garder, puisqu'il étoit perdu de dettes : c'étoit pour le faire servir à ses passions & à sa révolte. Il ne faut point comparer Catilina avec César ; jamais l'un n'eut la noble ambition de l'autre : jamais Catilina n'eut aucune des vertus de César : celui-ci vouloit régner sur Rome ; celui-là vouloit la détruire. Tout ce que dit Pope de Lucullus est hasardé : ce sont des conjectures, dont il ne peut rien inférer.

aspiré, comme celui-ci, à la gloire par la continence. Lorsque la frugalité avoit des charmes pour les Romains, Lucullus auroit fait cuire ses légumes dans sa métairie. En vain veut-on considérer d'un œil curieux les travaux d'un Architecte, si on prend les échafaudages pour l'édifice.

C'est dans cette seule passion que l'homme peut joüir de sa force; ainsi la fievre donne de la vigueur à notre corps, en le détruisant: le tems, dont la main pesante dompte tout, ne sçauroit la calmer; elle s'attache à nous jusqu'au dernier instant de notre vie; elle se soûtient constamment dans nos erreurs & nos vices; elle finit avec la nature, comme elle commence (*a*).

(*b*) Helluon, le ventre d'un sau-

NOTES.

(*a*) Je supprime ici le portrait d'un vieux Docteur Anglois, qui a passé sa vie à disputer sur la Grace, & que le *défaut de la Grace* a plongé dans un libertinage, qui ne le quitte point sous ses cheveux blancs; j'ai mis un morceau de draperie sur ce tableau.

(*b*) La Fontaine a fait le même Conte:

A son souper un glouton
Commande que l'on apprète
Pour lui seul un Esturgeon,
Sans en laisser que la tête;

mon devoit finir ta destinée : on appelle à son secours un Medecin, qui lui déclare qu'il n'y a plus de remède : mon Dieu, ayez compassion de moi, s'écrie Helluon, n'y a-t-il plus d'espérance ? Hélas ! non : qu'on m'apporte donc la hure.

(*a*) Qu'il est odieux d'être enseve-

NOTES.

Il soupe, il créve, on y court,
On lui donne maints clystères :
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires :
Mon ami, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu,
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.

Ces deux Epigrammes sont sur deux tons fort différens ; le gourmand de la Fontaine est gai ; celui de Pope est triste. Quand on fait tant que de demander à la mort la hure d'un Saumon, on est d'assez bonne humeur.

(*a*) Les Anglois ensevelissent leurs morts dans de la flanelle, pour avoir plus de débit de cette étoffe qui se fabrique chez eux. On dit que cette Narcisse, si jalouse de sa parure, étoit la célebre Oldfilds, Actrice ; la le Couvreur, & la Dumesnil des Anglois, dont j'aurai occasion de parler dans les Epitaphes. Cette petite Histoire devoit être renvoyée à l'Epitre sur

ke dans de la flanelle! cela choqueroit un ſaint, diſoit la pauvre Narciſſe, avant que d'expirer : je veux qu'une robe de Perſe & des dentelles de Bruxelles cachent la difformité de mon corps & la pâleur de mon viſage. Eh! parce qu'on eſt morte, faut-il faire peur aux gens? Marie, tu ferois bien auſſi de me mettre un peu de rouge.

Les vieux politiques ruminent ſur la ſageſſe de nos peres : ils débitent leurs rêveries juſqu'au dernier moment, d'un ton auſſi ſérieux que ridicule, & ils ſortent avec autant de gravité du bon ſens, que Lanſdown ſortoit de meſure, lorſqu'il danſoit avec la goute (*a*).

NOTES.

les Femmes, puiſqu'il ne s'agit ici que des Hommes. On rapporte que le Comte du Lude fit mettre un ſuaire dans ſon tombeau, en diſant, mes coquins de valets de chambre auroient bien la mine de me laiſſer enterrer à cru.

(*a*) Lanſdown conſeilloit à la Reine Anne de danſer pour ſe guérir de la goute.

Quand Boileau fait des portraits, il ne les range point ſans deſſein : il les place de maniere que l'un conduit à l'autre par leur rapport ou leur oppoſition. Après avoir décrit dans la Satyre 4.

Ce courtisan doucereux qui a brillé quarante ans dans le rang du très-humble serviteur du genre humain, disoit encore, lorsqu'il pouvoit à peine remuer les levres: Si dans le pays où je vais je pouvois vous être bon à quelque chose, Monsieur, je.....

Je donne & je legue, disoit le vieillard Harpagon, en soûpirant, mes terres & mes fiefs à mon fils Edouard: & votre argent, Monsieur? Mon argent, Monsieur? Quoi! faut-il donner tout? Eh! bien, puisqu'il le faut, ajoûte-t-il, en versant des larmes, je donne mon argent à Paul. Et votre maison, Monsieur? Ma maison? Arrêtez, s'écria-t-il, je ne la donne pas, je ne puis m'en défaire: & il meurt.

NOTES.

Un pédant enyvré de sa vaine science,
D'autre part un galant, de qui *tout le métier*,
Est de courir le jour de *quartier en quartier*.

Il trace les caractères de l'Avare & du Joueur: sa Satyre contre les Femmes, quoique composée de morceaux épisodiques, est soûtenue & liée d'un bout à l'autre. Les portraits de Pope ne se tiennent point: ceux de Boileau sont des tableaux rangés par un homme de goût dans son cabinet: ceux de Pope semblent placés par un apprenti dans la boutique de son maître.

Pour vous, illustre Cobbham (a),

NOTES.

(a) Si la passion dominante ne nous quitte jamais : s'il est très-peu d'hommes qui n'en aient une : le même homme ne differera plus de lui-même ; il sera toûjours la même chose ; il aura toûjours les mêmes motifs : que deviendra donc le systême de Pope ?

Horace avoit dit :

Non eadem est ætas, non mens, &c.
Esto aliis alios rebus studiisque teneri.
Idem eadem possunt horam durare probantes ?
Rides ! quid mea cùm pugnat sententia secum ? . .
Quod petiit, spernit, repetit quod nuper omisit.
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto :
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.
Ep. I. L. 1.

Boileau a paraphrasé Horace :

Voilà l'homme en effet, il va du blanc au noir,
Il condamne au matin les sentimens du soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode :
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige ;
Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige ;
Son esprit au hasard, aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éleve, détruit.

votre passion dominante animera toûjours votre cœur jusqu'au dernier soupir. Vous aurez alôrs les mêmes sentimens que vous avez toûjours eus. Grand Dieu, sauvez ma patrie : ce seront vos dernieres paroles.

NOTES.

Regnard a imité Horace & Boileau ; mais il prodigue trop les mots. Cette multitude d'antitheses n'offre que la même idée.

L'homme est à tout moment
La dupe de lui-même & de son changement.
Il aime, il hait, il craint, il espère, il projette ;
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiete ;
Il se fâche, il s'appaise, il évite, il poursuit ;
Il veut, il se repent, il éleve, il détruit.
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde ;
Il se croit en effet le plus sage du monde.
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal ;
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON.

Dans ce Panégyrique, où votre esprit s'aiguise,
La Femme, s'il vous plaît, n'est-elle pas comprise ?

DÉMOCRITE.

Oui sans doute :

STRABON.

En ce cas je suis de votre avis.

Pope étoit de l'avis de Démocrite & de Strabon, comme on va le voir dans l'Epître suivante.



AVERTISSEMENT,

Sur la seconde Epître Morale de POPE.

TROIS Poëtes fameux ont osé écrire contre les Femmes. Leurs graces qui triomphent des cœurs les plus insensibles n'ont pû adoucir la sévérité de Juvénal, de Despréaux, & de Pope; ils ont frappé de leurs traits ce sexe aimable, *sans doute en détournant les yeux.*

Juvénal a fait un tableau affreux de leurs mœurs. Ses descriptions éloquentes & horribles nous représentent les Femmes comme l'Histoire nous peint les Nérons, les Caligulas, les Tyrans, les Cannibales. Nous sortons de la lecture de ce Poëte avec une

averſion pour les femmes, égale à celle que nous avons pour les monſtres; ou, ſi notre amour pour elles eſt plus fort que ſa Poëſie, toute notre fureur ſe tourne contre lui.

Boileau, qui n'avoit ni l'*ame* de Juvénal, ni la vigueur de ſon génie, ni ſa haine implacable contr'elles, a écrit avec moins de feu. Les portraits de l'imitateur ſont ſi foibles qu'ils ne ſemblent être que des copies de copies de l'original, du moins quant au coloris: car pour l'ordonnance, le deſſein, les liaiſons, Boileau égale Juvénal, & ſurpaſſe Pope. On peut même rendre la juſtice au Poëte François, qu'il n'avoit point le malheur de haïr les femmes, mais qu'étant ſatyrique, plus par tempérament que par malice, il a dit du mal d'elles, comme il en diſoit de preſque tout le genre humain. Il les calomnioit de la meil-

leure foi du monde ; il s'imaginoit qu'elles devoient lui ſavoir gré de ſes médiſances ; *il fondoit*, diſoit-il, *la plus grande eſpérance du ſuccès de ſon Ouvrage ſur leur approbation.*

Pope avoit tracé le caractere des hommes : il ſe trouva naturellement engagé à donner celui des femmes. Il aima mieux apparemment dire d'elles quelques vérités peu obligeantes, que de n'en rien dire. Il eſpéra que la critique, qui marque toûjours de l'eſtime, lui feroit plus d'honneur auprès d'elles, qu'un ſilence opiniâtre, qui ſuppoſe ordinairement de l'indifférence. Il n'a point écrit, comme Boileau, dans le deſſein d'imiter Juvénal & d'outrager les femmes : il n'a eu d'autre projet que de dévoiler la nature. Il s'eſt efforcé de pénétrer juſqu'à leur cœur & leur eſprit, de démêler les principaux reſſorts de leurs di-

verses actions, & de marquer précisément les différences essentielles qui se trouvent entre les hommes & les femmes.

Elles doivent s'attendre à des reproches un peu durs: mais elles doivent en même tems se souvenir que Pope étoit un Philosophe chagrin & sévere, un Poëte vif & outré; & en un mot, un Anglois. Tous ces portraits sont à la vérité d'après nature: mais ils ne sont point généraux pour la plûpart; & je m'attends bien que toutes celles qui les verront auront assez d'amour-propre pour ne point s'y reconnoître. Il n'est pas besoin de leur conseiller de faire ce que l'on fait ordinairement aux Spectacles, & de renvoyer à leurs amies ce qu'il y auroit de trop humiliant dans les médisances de Pope.

Cette Epître est adressée à Mademoiselle Blount. Il l'estimoit

assez

aſſez pour penſer qu'elle ne feroit point choquée de la maniere dont il traite ſon ſexe. Cette fille étoit un Philoſophe, ſon ame étoit de la trempe de celle de Pope : il croyoit peut-être la flatter en lui diſant du mal d'un ſexe, auquel elle ne reſſembloit que par ſes graces.

Au reſte, je ne citerai point les Satyres de Juvénal & de Boileau contre les Femmes ; tout le monde les connoît : mais ce que l'on connoît le moins, & ce qu'on pourroit lire avec plus de plaiſir, c'eſt ce que quelques Poëtes Grecs ont compoſé contre ce ſexe aimable. Ces Grecs, ſi tendres & ſi galans, étoient quelquefois de mauvaiſe humeur contre les femmes. Phocylis, le plus ſage des Poëtes de la Grece ; celui qui, ainſi que Theognis, a écrit des préceptes qui ne le cedent en mérite qu'à ceux de Salomon, à

dit à la fin de ces préceptes, que les femmes étoient forties de quatre especes d'animaux, d'un Chien, d'une Abeille, d'un Pourceau, d'un Cheval: que les femmes engendrées d'un Cheval étoient complaisantes, agiles, agissantes, & belles: que celles qui ont pour pere un Pourceau ne sont ni bonnes ni mauvaises: que le Chien n'engendroit que des femmes insupportables & farouches; mais que l'Abeille a pour filles des femmes admirables pour la conduite d'une maison, & qu'il n'est point d'homme qui ne dût souhaiter de les avoir pour épouses.

Simonide a fait l'honneur à cette généalogie de l'adopter: mais il s'est étendu plus au long sur les caracteres différens de ces femmes, tirées de ces divers animaux.

Le portrait de celle, dont

» l'ame eſt ſortie d'un Pourceau,
» eſt affreux ; elle eſt mal-propre
» comme ſon pere ; elle s'engraiſſe
» au milieu de l'ordure ; ſes meu-
» bles, ſes robes, ſes ajuſtemens,
» ſont craſſeux.

» La fille du Chien eſt comme
» lui, incommode : elle veut tout
» ſavoir, tout entendre : elle
» court de tous côtés, & elle
» aboie ſi elle ne voit perſonne :
» en vain ſon mari en colere vou-
» droit la dompter par ſes prieres,
» ſes menaces, elle exhaleroit ſa
» vaine fureur en invectives. . .

» Tournez vos yeux vers la
» femme qui doit ſa naiſſance à la
» mer ; aujourd'hui elle eſt con-
» tente & gaie ; ceux qui vont la
» voir l'admirent ; il n'eſt point de
» plus honnête, ni de plus aima-
» ble femme : mais demain elle
» ne ſera point d'un ſi facile accès ;
» elle ſera auſſi furieuſe qu'une
» chienne entourée de ſes petits,

» désagréable, sévere, & triste;
» elle reçoit de la même maniere
» ses amis & ses ennemis. Telle
» est l'inconstance de la mer; un
» calme profond regne tantôt sur
» la surface unie de ses flots paisi-
» bles, & réjoüit les Nautoniers;
» & tantôt mugissante avec fureur
» elle éleve ses vagues; c'est ainsi
» que cette femme change autant
» que l'élément dont elle tire son
» origine. . . .

» Une autre est née d'une Ju-
» ment à haute criniere; elle fuit
» le travail & les ouvrages des
» mains; elle ne va point au mou-
» lin, ni au four; elle ne touche
» point au crible; elle ne prend
» point le balai de peur de gâter
» sa robe; elle feint un amour ten-
» dre pour son mari, qu'elle a
» épousé malgré elle. Elle se lave
» & se parfume deux fois le jour;
» elle laisse flotter ses longs che-
» veux sur ses épaules: elle cou-

» vre sa tête de fleurs ; sa figure
» est un spectacle aussi agréable
» pour le public, qu'affligeant
» pour son mari, à moins qu'il ne
» soit un Tyran ou un Roi qui ai-
» me le faste. . . . .

» Heureux le mari d'une femme
» produite par une Abeille. Inca-
» pable d'aucun crime elle procu-
» re à son mari une vie aussi lon-
» gue qu'agréable. Chere à son
» cher époux, ils vieillissent en-
» semble : elle est la mere d'une
» famille aimable, brillante, &
» nombreuse ; remarquable entre
» toutes les autres femmes par sa
» beauté, & les graces divines
» dont elle est parée, elle ne se
» trouve point dans ces assemblées
» où regne l'oisiveté, & où les
» femmes ne tiennent que des
» discours voluptueux. Quand Ju-
» piter veut favoriser les mortels,
» il leur donne pour présent ces
» femmes doüées d'une rare sa-
» gesse. . . .

On va ſentir que Pope a imité & paraphraſé quelques endroits de ce Poëme. Notre ſiecle, ſi Philoſophe & ſi peu Poëte, n'approuvera pas l'origine de ces femmes, qui tient de la métempſycoſe. Mais cette fiction, toute chimérique qu'elle eſt, donne occaſion au Poëte Grec de faire une énumération plus ſuivie & plus liée que celle de Pope, de ces différentes eſpeces de femmes. Ces quatre Poëtes, dont nous venons de parler, repréſentent les femmes à peu près ſuivant les mœurs du ſiecle où ils vivoient. Elles commençoient à ſe corrompre du tems de Simonide :

Viderunt primos argentea ſæcula mæchos :

Mais la corruption de ces mœurs étant pouſſée aux derniers excès du tems de Juvénal, il raſſembla tous les crimes dont les femmes

de ce tems-là pouvoient être capables :

Omne aliud crimen mox ferrea protulit ætas.

Il y avoit plus de vices que de crimes du tems de Boileau ; aussi ses femmes sont-elles plus ridicules & plus vicieuses que criminelles. Celles de Pope commettent à la fois des fautes & des crimes, mais plus réfléchis, plus rafinés, que ceux de nos Françoises. Il résulte de la lecture de ces quatre Poëtes que les méchantes femmes sont en beaucoup plus grand nombre que les bonnes : mais ne peut-on pas dire la même chose des hommes ? On peut encore demander si elles sont capables de porter la bonté ou la méchanceté au même degré que les hommes. Les Trajans, les Antonins, les Titus, ont-ils été aussi bons que l'ont été

les meilleures Reines de France depuis Sainte Radegonde, jusqu'à la vertueuse Reine qui regne aujourd'hui? Les Nérons, les Caligulas, les Domitiens, ont-ils été aussi pervers que les Brunehauts, les Frédégondes, les Catherines de Médicis, les Brinvilliers?



SOMMAIRE.

LES Femmes ont des qualités qui les distinguent des Hommes : on considere ces qualités. Les Femmes sont d'un caractere encore moins égal & moins facile à connoître que celui des Hommes : on en peut voir des exemples dans celles qui ont de l'affectation, de la douceur, de l'habileté, des caprices, qui sont spirituelles, fines, stupides, imbécilles ; combien de contrariétés dans ces Femmes, quoique leurs caracteres soient les plus marqués ? Leur passion dominante est plus simple & plus uniforme que celle des Hommes : mais d'où naît-elle ? En quoi consiste-t-elle ?

Les Hommes sont mieux connus en public ; les Femmes dans une vie privée. Quelle est la destinée des Femmes, par rapport à l'autorité & au plaisir ? Portrait d'une Femme estimable : il est tiré de la meilleure espece de contrariétés qui se rencontrent dans le sexe.





SECONDE

EPITRE MORALE

DE POPE,

A Mademoiselle BLOUNT; imprimée pour la premiere fois en 1735.

Sur le Caractere des Femmes.



RIEN n'eſt ſi vrai qu'un mot qui vous échappa l'autre jour. Vous diſiez que la plûpart des femmes (*a*) n'ont point de caractere : c'eſt en effet une

NOTES.

(*a*) La plûpart des femmes n'ont guere de principes : elles ſe conduiſent par le cœur. La Bruyere avoit dit des hommes ce que Pope dit des femmes. » Les hommes n'ont point » de caractere, ou s'ils en ont, c'eſt celui de » n'en avoir aucun qui ſoit ſuivi, qui ne ſe

matiere trop tendre & trop fragile, pour recevoir une forme durable : on ne peut mieux les distinguer, qu'en disant qu'elles sont noires, brunes ou blondes.

Que nous voyons de portraits de la même personne ! qu'ils sont tous différens & vrais ! Ici c'est la Comtesse d'Arcadie, fiere de son manteau d'hermine : là c'est Pastora, assise au bord d'une fontaine : c'est Fannie qui lor-

NOTES.

» démente point, & où il soit reconnoissable.
» Ils souffrent beaucoup à être toûjours les
» mêmes, à persévérer dans la regle ou dans
» le désordre, & s'ils se délassent quelquefois
» d'une vertu par une autre vertu, ils se dé-
» goûtent plus souvent d'un vice par un autre
» vice. Ils ont des passions contraires, & des
» foibles qui se contredisent : il leur coûte
» moins de joindre les extrémités, que d'avoir
» une conduite dont une partie naisse de l'au-
» tre. Ennemis de la modération, ils outrent
» toutes choses, les bonnes ou les mauvaises,
» dont ne pouvant ensuite supporter l'excès,
» ils l'adoucissent par le changement, &c. «
Mettez les femmes à la place des hommes, & vous aurez dans ce caractere tout le fonds de l'Epître de M. Pope : il en résultera que le Poete Anglois s'est trompé, quand il a établi pour principe que les femmes seules n'ont point de caractere : elles n'en ont ni plus ni moins que les hommes.

gne ſon crédule mari, ou Léda avec ſon Cigne. Tantôt cette belle gémit, comme Magdelaine, d'une maniere touchante, les cheveux épars & les yeux levés vers le ciel : tantôt elle a les graces & le doux ſoûrire de Cécile; elle eſt entourée d'Anges qui badinent, de palmes & de harpes céleſtes; quelques ſentimens que ces charmes inſpirent, qu'ils ſoient ſaints, qu'ils ſoient profanes, dois-je m'empêcher de la peindre ? (*a*).

(*b*) Venez, Muſe, préparez les

NOTES.

(*a*) Il eſt aſſez ordinaire que la même femme ſe faſſe peindre en Bergere, en Princeſſe, en Sainte, & qu'ayant des graces ſous ces différentes parures, elles ſoient dangereuſes à des yeux & à des cœurs tendres. Le Poëte compare leurs caracteres différens à leurs différentes parures : elles ſont toûjours différentes & toûjours aimables.

(*b*) » Les couleurs ſont préparées, la toile » eſt toute prête : mais comment fixer cet hom- » me inquiet, léger, inconſtant. Je l'apper- » çois devot, je crois l'avoir attrapé : mais il » m'échappe, & déja il eſt libertin, &c. « *La Bruyere* C'eſt à peu près ici le même tour; il n'y a que *le pinceau trempé dans l'Arc-en-Ciel, & la Lune, ou la Cynthia de cet inſtant*, qui eſt de M. Pope : auſſi ſont-ce des façons de penſer & de parler Angloiſes.

couleurs & la toile : trempez votre pinceau dans l'arc-en-ciel, crayonnez-la dans les airs ; choisissez un nuage solide avant qu'il tombe. Saisissez la Cynthia de cet instant avant qu'elle change.

Cette Rufa, dont les yeux vifs &

NOTES.

Je conviens que les femmes ayant des esprits plus rapides, un sang plus fluide, des organes plus déliés, une imagination plus vive, un cœur plus prompt à s'enflammer que ceux des hommes, elles sont plus promptement émûes des objets qui les entourent. Mais chaque femme ne naît-elle pas comme chaque homme, avec une conformation particuliere d'organes, avec un certain fonds de caractere & de tempérament qu'elles ne perdent jamais ; & comme elles viennent au monde avec des traits qui s'alterent à la vérité d'année en année, mais qui ne s'effacent point entierement ; n'y viennent-elles pas ou sanguines, ou bilieuses, ou mélancoliques, &c. & pour passer de ces premieres qualités aux secondes, qui en sont les suites, n'y a-t-il pas des femmes qui ont toute leur vie le même caractere, comme le même tempérament ? Parce qu'il n'est pas facile de saisir ce caractere, s'ensuit-il qu'elles n'en ont point ? La liste de ces femmes singulieres, que le Poëte va donner sans liaison ni gradation, ne pourroit-elle pas convenir aux hommes, à quelques circonstances près ?

ardens brillent dans les promenades publiques & attirent les feux légers & gais qui pétillent dans les yeux des amans, s'accorde aussi peu avec Rufa, qu'étudie Loke, que les diamans de Sapho avec son linge sale, ou que cette Sapho elle-même avec sa toilette malpropre, & les douces odeurs qu'elle porte la nuit au bal; ainsi les insectes du matin naissent dans le fumier, brillent & bourdonnent, gâtent & infectent ce qu'ils touchent à la fin du jour (*a*).

Que Silia a de douceur! il n'est personne qu'elle ne craigne d'offenser: elle est la protectrice des foibles, & l'amie des malheureux: elle est si bonne, qu'elle croit que la galante Caliste est sage: elle est d'un accès si facile, que le bon Simplicius a assez de confiance en elle pour la consul-

NOTES.

(*a*) Un de nos Poëtes a dit de ces femmes qui ont besoin de parure.

> Chenille en sortant de son lit,
> Papillon après la Toilette.

Il y a plus de légereté & d'agrément dans cette expression que dans celle de Pope.

ter ſur ſes affaires. Mais elle s'abandonne tout d'un coup aux plus violens tranſports : elle entre en fureur ; vous me regardez d'un œil malin, épargnez votre cenſure. Silia ne boit jamais ; tous les yeux peuvent voir la cauſe d'un changement ſi prompt : tous les yeux peuvent appercevoir un.... bouton ſur ſon nez.

[illegible]pilia, mariée à ſon Amant, ſoupire pour la retraite. Qu'un parc eſt charmant, dit-elle ! Son mari l'achete : à peine y eſt-elle arrivée qu'il la voit fondre en larmes : elle s'écrie, que ces arbres me déplaiſent ! qu'ils ſont ennuyeux !

Les femmes reſſemblent à ces tulipes qui ſont parées de mille couleurs différentes : nous devons une partie de leurs charmes à leur variété ; le connoiſſeur qui les admire, les choiſit pour leurs taches heureuſes ; elles ſont belles par leurs défauts ; elles ſont délicates par leur foibleſſe. Ce fut ainſi que Caliſo jettoit le trouble dans tous les cœurs : elle ſe faiſoit reſpecter ſans vertu, & aimer ſans beauté ; ſes diſcours & ſes yeux enchantoient, mais d'une maniére également étrange ; elle avoit moins d'eſ-

prit

prit que d'art, & plus d'esprit que de sagesse. Elle n'étoit point précisément belle, elle n'étoit point précisément folle : ses graces étoient singulieres, (a) ses caprices l'étoient encore plus; cependant elle n'étoit jamais si sûre de conquérir les cœurs, que lorsqu'elle montroit des qualités voisines des défauts que nous haïssons.

Narcisse est naturellement assez bonne; elle auroit de la peine à se résoudre à faire cuire un enfant, (b)

NOTES.

(a) M. de la Bruyere ne pensoit pas tout-à-fait ainsi : le caprice dans les femmes, dit-il, est tout proche de la beauté, pour être son contrepoison : il y a apparemment un caprice qui attire, & un caprice qui rebute.

(b) Quelle preuve de bonté que de ne pouvoir se résoudre à faire cuire un enfant, pour se rafraîchir le teint de son sang, comme on a dit que certaines Angloises ont eu la cruauté de faire? Quel trait horrible, & qu'il semble superflu? M. Pope l'a fait entrer à dessein dans sa piece, pour caractériser encore plus les excès, dont il croit qu'une femme est capable.

Narcisse a ici un double caractère: elle a un bon naturel, & elle se moque de ceux qui sont aussi bons qu'elle. Il falloit s'en tenir là pour bien faire sentir la contradiction, & donner à une autre le caractere d'impie & de dévote,

& à en tirer le sang pour s'en laver le visage & se rafraîchir le teint ; on dit même qu'elle n'a pas toûjours été insensible aux prieres de son amant, qu'elle a payé une fois son marchand, pour l'étonner ; qu'elle a donné à Pâques l'aumône dans le maintien, l'habit de dévote, & que par un bon caprice elle a rendu une pauvre veuve heureuse. Pourquoi déclare-t-elle qu'elle méprise un bon caractere, puisque ce n'est que par ce bon caractere qu'elle peut être supportable ? Pourquoi choquer tout le monde, & chercher à s'en faire estimer ? Pourquoi être folle dans le plaisir & esclave de sa réputation, lire tantôt Bayle & tantôt la Légende, boire aujourd'hui le pounche avec un Duc, & demain avec un fripon ? Tantôt ses passions lui enflamment le coeur, tantôt ses remords le calment : l'athéïsme &

NOTES.

equel n'a aucune liaison avec le caractere précédent.

» On ouvre un Livre de dévotion, & il tou-
» che : on en ouvre un autre, qui est galant, &
» il fait son impression : oserois-je dire que le
» cœur seul concilie les choses contraires, &
» admet les incompatibles ? *La Bruyere.*

la religion regnent tour à tour sur elle : ses sens sont livrés à la corruption du Paganisme, & cependant son coeur est attaché malgré lui au Christianisme.

Flavie est un bel esprit : aussi a-t-elle trop de raison pour s'abbaisser à prier Dieu : elle boit, elle se moque de nos desirs & de nos besoins. Elle ne demande point à Dieu ni aux étoiles, qui ont présidé à sa naissance, le bonheur suprême de vivre, tandis qu'elle vit, ou de joüir de la vie : elle souhaite, pour le moment de la mort, cet opiat de l'ame, le poignard de Lucrece, ou la coupe de Rosamonde (*a*). Dites-nous qu'est-ce qui a jetté le désordre dans cet esprit ? C'est un amant trop volage & un mari trop bon ; (*b*) sage, folle, elle rafine trop

NOTES.

(*a*) Rosamonde étoit fille du Lord Clifford, Maîtresse de Henri II. il lui fit bâtir un Palais, ou une espece de Labyrinthe, dans lequel il la fit retirer, pour la dérober aux fureurs de la Reine, qui ayant pénétré dans sa retraite, par le moyen d'un fil, lui fit avaler du poison. Cette beauté infortunée mourut en 1177. nous avons une belle Tragédie d'Adisson sur cet évenement.

(*b*) Ce portrait bisarre peu suivi, peu con-

sur les plaisirs, pour les goûter, elle a trop d'esprit pour être tranquille, trop de pénétration pour être instruite, trop de pensées pour avoir le sens commun : elle cherche à se faire des peines de tout ce qui peut procurer de la joie ; elle ne meurt que de la fureur de vivre.

Laissons les femmes qui ont de l'esprit : voyez celle de Simon ; il n'y a point d'âne aussi doux ni aussi opiniâtre. Celle-ci avoüe ses fautes & ne s'en corrige jamais ; elle croit qu'il lui suffit d'avoir de la probité & d'être bonne amie : celle-là passe sa vie à édifier son prochain dans l'Eglise, & à le scandaliser dans le monde. L'une est toûjours en fureur ou en oraison ; l'autre rit de l'enfer, & elle s'écrie, comme certaine Duchesse, que la vie seroit charmante, s'il n'y avoit pas d'enfer ! Une autre passe doucement les jours dans un cercle continuel de joie & d'ennui, de la gaieté à l'opium, du ratafia aux larmes : le jour elle prend des remédes, la nuit des li-

NOTES.

fréquent, a cependant, dit-on, des originaux en Angleterre, & même en France.

queurs, pour tuer ces deux ennemis des belles, le tems & la réflexion. Qu'il est difficile de bien saisir & de bien peindre les sots (*a*) & les femmes! Le défaut de raison embarrasse plus que le génie supérieur.

(*b*) Ne demandez point, Madame, une main ferme & des traits réguliers pour tracer ces portraits: une touche qui s'égare, quelques reflets de lumiere, des coups de pinceau qui fuient & qui échappent aux yeux, peuvent rendre les femmes. Comment des couleurs exactement pro-

NOTES.

(*a*) Autant cette pensée, *que les femmes tuent leurs deux ennemis, le tems & la réflexion*, est ingénieuse & vraie: autant cette association des sots & des femmes est peu juste & peu galante.

(*b*) Pope a senti le désordre qui regne dans les caracteres des femmes; dans la description qu'il en a faite, & dans l'arrangement qu'il y a mis, il falloit peindre le désordre avec un certain ordre, & ce qui est sans art, avec les regles de l'art. On avertit dans l'édition Angloise qu'il y a ici une grande lacune, & que l'Auteur y a supprimé des portraits trop ressemblans; qui s'en seroit apperçu? Il semble qu'il n'y a point de lacune dans cet endroit, ou qu'il y en a partout.

portionnées, pourroient-elles réussir? Le noir & le blanc suffiroient-ils à représenter toutes les figures changeantes de ces caméléons?

Les hommes sont quelquefois connus dans des charges publiques, les femmes ne le sont que dans la vie privée : nos plus superbes talens sont étalés au grand jour, vos plus belles vertus sont cachées dans l'obscurité : instruites dès l'enfance dans l'art de vous déguiser, c'est sur-tout en public que vous le pratiquez ; là personne ne distingue en vous la honte de l'orgueil, la foiblesse de la délicatesse : toutes vos qualités sont si fines & si imperceptibles, que chacune forme un mêlange singulier de vices & de vertus.

Nous appercevons dans les hommes différentes passions dominantes ; nous n'en remarquons que deux dans la plûpart des femmes : elles ne se fixent qu'à ces deux passions, qui se disputent (a) leur premier & leur se-

NOTES.

(a) C'est ainsi que Corneille a fait Cléopatre amoureuse par ambition. Il dit qu'elle n'avoit d'amour qu'autant qu'il pouvoit servir à sa

cond hommage ; c'est l'amour du plaisir, ou celui de l'autorité ; la nature leur inspire le premier : comment pourroit-il leur paroître un crime ? L'éducation leur enseigne à plaire, l'expérience les conduit à l'ambition : tyrannisées par les hommes, elles recherchent l'autorité, pour ne point perdre le plaisir.

NOTES.

grandeur : elle employa les avantages de sa beauté pour affermir sa fortune. Sans examiner trop rigoureusement ce principe, puisqu'il y a des femmes, comme il y a des hommes, également passionnées pour le repos, les richesses, la vengeance, ajoûtons-y une remarque qui en éclaircira la vérité. Toutes les femmes de l'Univers, & même en France, quelque respect que nous ayons pour elles, souffrent avec peine la supériorité que la nature nous a donnée sur leur sexe : ne pouvant reprendre leur place au-dessus de nous, elles s'efforcent de régner par leurs charmes, & elles se disputent les unes aux autres l'empire de notre cœur pour recevoir nos hommages, & avoir la gloire de voir un homme humilié à leurs pieds. Jamais Conquérant n'a senti le même plaisir, quand il met un Royaume entier sous son joug, qu'une femme en goûte quand elle tient un homme dans ses fers ; ainsi, comme le dit Pope, leur desir de plaire est inséparable de celui de dominer, & leur volupté est toûjours mêlée d'ambition ;

(a) Il est des hommes qui s'occupent des affaires, il en est d'autres qui se livrent aux plaisirs : toute femme est coquette & voluptueuse au fond du coeur (b). Il est des hommes qui

NOTES.

voilà tout ce qui m'a paru philosophique dans cette Epître : ce qui suit n'a presque aucun rapport avec ce principe, qui méritoit cependant d'être plus approfondi.

(a) Je ne sai pas comment les hommes se sont avisés en tout tems de leur reprocher l'amour qu'elles ont pour eux : mais ne devrions-nous pas plutôt leur en être fort obligés, & ne nous font-elles pas beaucoup d'honneur ?

(b) Boileau, qui n'étoit pas fort galant, a pourtant avoüé que,

On peut trouver encor quelque femme fidele :
Sans doute, & dans Paris, si je puis bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Pope enchérit sur le Poëte François : il dit nettement que toute femme est coquette & voluptueuse; le mot Anglois *Rake* dit encore plus. Les femmes d'Angleterre en furent extrèmement irritées ; peu s'en fallut qu'elles ne lui fissent essuyer le même traitement dont les nôtres voulurent punir un des Auteurs du Roman de la Rose, pour deux ou trois vers satyriques qu'il avoit faits contre elles. Une femme de la Cour, aussi connue dans sa jeunesse pour sa rare beauté, qu'elle l'étoit dans un âge avan-

aiment

aiment le repos, il en eſt d'autres qui

NOTES.

cé pour la ſageſſe, ayant blâmé Pope des caracteres odieux qu'il imputoit aux femmes; il lui répondit qu'il en connoiſſoit pluſieurs à qui ils convenoient. Eh bien M. Pope, lui dit-elle, vous dites que toute femme eſt vicieuſe au fond du cœur. Penſez vous que je le ſois, moi? Et ſi je ne le ſuis point, pouvez-vous douter qu'il n'y en ait beaucoup qui ne le ſont pas plus que moi? Pope ſe tira auſſi adroitement d'affaire que l'Auteur du Roman de la Roſe, mais d'une autre maniere. Quand j'ai parlé de toutes les femmes, lui dit-il, je ne parlois pas de vous, Madame, vous qui étiez un Ange dans votre jeuneſſe, & qui êtes une Sainte à préſent. Cette Ducheſſe, aſſez femme pour être ſenſible à cette loüange, lui répondit en ſoûriant: Eh fi! vous autres beaux eſprits, vous êtes outrés en tout; vous exagérez toûjours les choſes, ou vous les mettez au-deſſous de ce qu'elles valent. Elle avoit raiſon: preſque toutes les penſées des Poëtes ne ſont que des hyperboles en loüange ou en ſatyre.

Ces maximes ſur les femmes âgées, comparées aux vieux Miniſtres qui ne ſavent point vieillir, ni ſe retirer à propos lorſqu'ils ont uſé le goût du public, ſont écrites ſur le meilleur ton; il n'en eſt pas de même des autres comparaiſons: ces femmes qui gâtent leurs plaiſirs, comme les enfans gâtent les oiſeaux qu'ils prennent; ces ſorcieres qui fréquentent le ſabbat par dépit; ces ombres de la beauté qui reviennent comme les eſprits aux lieux qu'ils ont le plus fréquentés, ſont des penſées peu

prennent part aux travaux publics : mais chaque femme voudroit être Reine dans sa condition , & y tenir pendant toute sa vie le premier rang.

Mais remarquez la destinée de toutes ces Reines : l'autorité est leur fin, & la beauté l'unique moyen d'y parvenir. Elles font des conquêtes avec tant d'ardeur dans leur jeunesse, qu'il ne leur reste presque plus de sujets dans un âge avancé : elles aspirent à une gloire & à une joie qui leur sont étrangeres ; elles ne cherchent point le bonheur & la paix dans elles-mêmes. Le triomphe de la sagesse est de sçavoir se retirer à propos ; science aussi difficile aux belles qu'aux Ministres. Les belles & les grands parvien-

NOTES.

agréables & peu claires. Ce qui suit est plus vrai : le Poëte y rassemble en peu de mots tout ce qu'on peut dire de la frivolité des jeunes femmes, & du ridicule des vieilles. Les graces des unes diminuent leurs défauts, la difformité des autres les augmente.

M. de la Bruyere assûre, contre l'avis de S. Evremond, que c'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux. Ne pourroit-on pas dire que c'est un monstre qu'une vieille femme amoureuse ?

nent à la vieilleſſe ſans amis, & cependant ils craignent le repos, & ils haïſſent la ſolitude: ils ont uſé le goût du public, ils ont fatigué tous les yeux, & ils ne laiſſent après eux nuls regrets.

Les femmes courent après les plaiſirs, comme les enfans après les oiſeaux; ils ſont toûjours hors de leur priſe, ſans jamais être hors de leur vûe: ſi elles les prennent, elles s'en amuſent, comme les enfans font de leurs oiſeaux, qu'ils tuent en badinant: elles les deſirent quand ils leur échappent, elles les regrettent quand elles les ont perdus. Enfin leur prudence, dans un âge avancé, conſiſte à prétendre à des folies que la jeuneſſe pourroit à peine excuſer: honteuſes des plaiſirs qu'elles ont donnés autrefois, elles ſont réduites à feindre qu'elles en donnent, lorſqu'elles en ſont incapables. C'eſt le dépit, & non la joie qui conduit les ſorcieres au ſabbat; c'eſt auſſi le dépit qui fait paſſer à ces femmes des nuits triſtement agréables; ainſi les ombres de la beauté volent ſans bruit autour d'elles, & fréquentent les lieux où elles ont perdu leur honneur.

Voyez comment le monde récompense celles qui ont vieilli à son service : leur jeunesse fut occupée d'amusemens frivoles, leur vieillesse l'est de cartes ; elles ont été belles sans projet, elles sont artificieuses sans but ; elles ont été jeunes sans amans véritables, elles sont vieilles sans amis ; elles ont été éprises d'un fat, elles épousent un sot ; enfin elles sont ridicules pendant leur vie, & oubliées à leur mort.

Chere amie, laissez aux femmes vaines le soin d'éblouïr ; que le vôtre soit d'élever les pensées & de toucher le cœur ! voilà les charmes qui croîtront de plus en plus, tandis que leurs airs imposans & que l'éclat de leur beauté, qui ennuient dans les assemblées & dans les promenades publiques, sont à peine considérés. (a) Ainsi quand les rayons éclatans de

NOTES.

(a) Cette comparaison plaît d'abord à l'imagination : mais je ne sai si un jugement délicat n'y trouveroit rien à reprendre. Le Soleil est un astre si parfait, qu'il ne devroit pas être comparé avec des choses & des personnes défectueuses. Les femmes vaines ennuient, parce qu'elles ont des charmes qui ne flattent que

l'aſtre du jour ont fatigué les yeux, l'aſtre de la nuit s'éleve avec une lumiere plus douce : la lune brille avec la ſérénité & la modeſtie d'une jeune beauté, tandis que le globe reſplendiſſant du ſoleil deſcend dans l'océan ſans être regardé.

Heureuſe la femme dont le caractere ſans défaut & ſans nuages, eſt auſſi agréable le jour qui ſuit, que le jour qui l'a précédé ! qui peut aimer les charmes de ſa ſœur, & entendre, ſans en être offenſée, ſoupirer pour ſa fille ! Heureuſe celle qui ne répond à ſon mari, que lorſque ſa colere eſt calmée, ou qui, ſi elle a du pouvoir ſur ſon eſprit, ne le fait jamais ſentir; qui le charme par ſa complaiſance ; qui lui commande par ſa ſoûmiſſion ; & qui ne fait jamais plus ſa volonté, que lorſqu'elle eſt complaiſante ! Heureuſe enfin la femme qui laiſſe aller la fortune & les galans où ils veulent ; qui ſe met au-deſſus de la bile, des

NOTES.

les yeux : le Soleil offre toûjours un grand ſpectacle, & il ne fatigue nos yeux que parce qu'ils ſont trop foibles pour en ſoûtenir les rayons.

vapeurs, & sur-tout de la petite vérole; & qui peut être maîtresse d'elle-même, lorsqu'elle voit tomber un vase de la Chine!

Cependant, croyez-moi, bonne ou mauvaise, une femme n'est tout au plus qu'un assemblage de contradictions. Quand le ciel met toute son attention à former son dernier & son plus parfait ouvrage, il crée un homme, dont il adoucit les traits: il choisit dans les deux sexes les qualités dont il veut enrichir son chef-d'œuvre; il joint l'amour du plaisir dans les femmes, à celui du repos qui domine dans les hommes; & par une exception de toutes les loix, le goût des premieres pour les folies, & le mépris des autres pour les fous. Il rassemble la discrétion & la sincérité, l'habileté & la bonne foi, (a) la fermeté & la

NOTES.

(a) Littéralement, *Softerman, un homme plus doux, du second ordre.*

L'homme aimable ne seroit pas moins un assemblage de contradictions: y a-t-il un cœur excellent qui ne réunisse aussi les extrémités, la bonne foi & la sincérité, la fermeté & la douceur? Y a-t-il un esprit sublime qui ne joigne les graces à la solidité, la finesse à la

douceur, la modestie & la noblesse des sentimens, des principes constans & une imagination toûjours vive & toûjours nouvelle ; il mêle ensemble ces dons sublimes ; & que produit il ?.. vous (*a*).

Voilà ce qui fait la gloire des femmes : on n'estime point celles qui n'ont point ces grandes qualités ; on les méprise pendant leur vie, fussent-elles les plus grandes beautés : on se rit d'elles à leur mort, fussent-elles des Reines. Apollon me l'avoit promis, il me l'avoit juré, je ne sçai quelle année : au moment que ces beaux yeux s'ouvrirent pour la premiere fois à la lumiére, il veilla avec le plus grand soin sur cet instant précieux ;

NOTES.

force ? Tous les éloges du genre humain roulent sur ces brillantes antitheses.

(*a*) Le Docteur Swift, dans une piece fugitive, en vers rimés, où il fait l'éloge de Mademoiselle *Floyd*, s'est servi de pensées toutes semblables à celles qu'emploie ici M. *Pope* à loüer Mademoiselle *Blount*, & les a tournées à peu près de la même maniere, excepté que la fiction y est plus poëtique : le caractere tout original du génie de Swift ne permet pas d'imaginer que ce soit lui qui ait imité *Pope*.

il n'exauça qu'une partie des voeux que vos parens faisoient pour vous ; il vous accorda la beauté, mais il leur refusa ces richesses méprisables avec lesquelles on achete un tyran pour votre sexe. Ce Dieu généreux, qui épure les esprits comme les métaux, qui donne aux génies comme aux mines leur perfection, garda ce vil métal pour les Duchesses : mais le monde apprendra bientôt qu'il vous a donné un jugement excellent, un bon caractere, & un Poëte.





DISCOURS,

Sur la troisieme Epître Morale de POPE.

IL n'en est pas d'une Epître en vers, comme d'une Dissertation en prose : celle-ci admet les paradoxes les plus difficiles, & les systèmes les plus singuliers : moins une proposition est facile à prouver, plus un Ecrivain acquiert de gloire en la prouvant. Au contraire, une Epître poëtique n'étant point susceptible de divisions, d'assertions, d'objections, & de réponses méthodiques, le Poëte ne doit traiter que des sujets vrais & connus. Il ne doit point se charger de convaincre l'esprit par la force des raisonnemens ; il doit plutôt chercher à persuader le cœur par les graces

des pensées & des images. Nous pourrions appliquer à la Poësie ce que Cicéron dit de la Philosophie, qu'il aimoit à enseigner. *Eâ philosophiâ plus utimur, quæ peperit dicendi copiam, & in quâ dicuntur ea, quæ non multum discrepant ab opinione populari duntaxat. De magnitudine animi, de continentiâ, de morte, de omni laude virtutis, de diis immortalibus, de charitate Patriæ paradoxes.*

C'est à ce choix heureux de ces différens sujets que Boileau doit l'étonnant succès de ses vers:

Sais-tu pourquoi mes vers sont lûs dans les
Provinces,
Sont recherchés du Peuple, & reçûs chez les
Princes?
C'est qu'en eux le vrai seul du mensonge vainqueur,
Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur.
. . . .
Et que mon cœur toûjours conduisant mon
esprit,
Ne dit rien au Lecteur qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour *par-tout* s'offre & s'expose.

Boileau n'auroit jamais écrit ſur ces propoſitions métaphyſiques, Que tout ce qui eſt eſt bien : Que tous les hommes en général, ainſi que les femmes, ont peu, ou n'ont point de caracteres ; Que la paſſion dominante ne change jamais, &c.

Rouſſeau n'a eu deſſein dans ſes Epîtres que de conſeiller la pratique des maximes littéraires & morales d'une vérité inconteſtable. Il n'inſpire que l'étude des Anciens, le zele pour le bien public, l'amour de la Religion, l'eſtime des grands hommes, l'horreur de l'envie. Horace ne perd jamais de vûe les mœurs ; s'il lui échappe quelques opinions philoſophiques, ces opinions étoient connues de ſon ſiecle, & reçûes par la plûpart de ſes Lecteurs.

L'Epître ſuivante de M. Pope mérite les mêmes éloges. Le

Poëte n'y reſpire d'un bout à l'autre que le bonheur de ſes ſemblables, & l'amour du bien public. Il voudroit que ſes compatriotes euſſent, comme lui, une égale ſenſibilité pour leur honneur & leur fortune; un amour tendre pour eux-mêmes & pour les autres; une vigilance continuelle pour acquérir & conſerver le néceſſaire; une prudence délicate dans l'emploi du ſuperflu, ſoit en libéralités & en aumônes, ſoit en bâtimens, en jardins, & en bonne chair; une juſtice exacte dans cette diſtribution, en préférant les pauvres véritables aux pauvres qui affectent de l'être; les gens utiles, aux fainéans; les beſoins réels de la Patrie, à des Spectacles frivoles. Je crois que, s'il eût connu notre manie pour les Feux d'Artifice, qui coûtent ſi cher, qui durent ſi peu, qui ne ſervent à rien, il ne l'auroit pas épargnée.

Voilà les sentimens qu'il avoit reçûs de la nature, & qui étoient à lui : quant au fonds de la piece, il le doit presque en entier à Horace, qui étoit aussi bon Citoyen que grand Poëte, quoiqu'il vécût sous un Empereur; car beaucoup d'Ecrivains accrédités s'imaginent que les Monarchies étouffent le Patriotisme & l'amour du bien public : opinion scandaleuse. Tant de fondations & d'établissemens faits en France par des particuliers pour les Gens de Lettres & les Pauvres; le zele ardent de nos Magistrats & de nos Guerriers pour la tranquillité & la gloire de l'Etat; enfin, les travaux de quelques-uns de nos Ecclésiastiques & de nos Religieux, qui consacrent leurs plus beaux jours à l'instruction de la jeunesse, démontrent la fausseté de ce préjugé.

Qu'on me permette ici quel-

ques citations d'Horace. Pourroit-on s'ennuyer en relisant plusieurs fois un Auteur si aimable? Il avoit dit aussi qu'il en coûtoit beaucoup aux avares pour amasser leurs richesses, qu'ils ont toûjours les plus beaux prétextes pour justifier leur avarice, qu'elles ne peuvent servir qu'aux besoins réels de la nature.

Ille gravem duro terram qui vertit aratro,
Perfidus hic caupo, miles, nautæque per omne
Audaces mare qui currunt, hâc mente laborem,
Sese ferre, senes ut in otia tuta recedant, &c.
Cùm te neque fervidus æstus
Dimoveat lucro, neque hyems, ignis, mare, ferrum,
Nil obstet tibi, dum ne sit te ditior alter:
Quid juvat immensum te argenti pondus & auri,
Furtim defossâ timidum deponere terrâ, &c.
Dic quid referat intra
Naturæ fines viventi, jugera centum, an
Mille aret.
Nescis quo valeat nummus, quem præbeat usum.
Satyre 1. Liv. 1.

Panis ematur, olus, vini sextarius, adde
Queis humana sibi dolent natura negari. Satyre 1. Liv. 1.

Il fait encore le portrait de deux

avares, d'un Vinidius qui mesuroit ses écus au boisseau, qui s'habilloit comme un esclave, & dont la femme se défit; & d'un autre surnommé le chien, pour la grossiereté de sa nourriture, qui mangeoit des olives de cinq ans, des cornouilles sauvages, qui buvoit du vin déteſtable, & qui diſtilloit, goutte à goutte, une huile mauvaiſe aux jours de fêtes.

Horace défend encore, ainsi que Pope, de passer d'une extrémité à l'autre; quand je vous dis de n'être point avare, je ne vous dis pas d'être prodigue : il y a un milieu à tenir entre Tanaïs & le beau-pere de Vitellius : il y a des bornes certaines au-delà & au-deçà desquelles on s'écarte du vrai & du juſte.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.
Quali igitur victu ſapiens utetur? at horum
Utrum imitabitur, hâc urget Lupus, hâc Canis angit. *Satyre 2. Liv. 2.*

Le ſage, continue-t-il, fera régner la propreté & la frugalité dans ſes repas: il ne fera point mourir de faim ſes domeſtiques; il ne verſera point de parfums dans les bains: la prodigalité n'eſt pas un moindre défaut que l'avarice.

Vitium hoc quoque magnum.

Le prodigue & le fou donnent des biens qu'ils mépriſent & qu'ils haïſſent; auſſi feront-ils toûjours des ingrats: mais le ſage & l'homme de bien en feront part aux gens de mérite, & ils connoîtront le prix de l'argent.

Enfin, il propoſe aux prodigues un meilleur uſage de leur ſuperflu: il les exhorte à l'employer au ſoulagement des pauvres, à la réparation des Temples, & enfin à l'utilité de la chere Patrie.

Ego

Ego vectigalia magna
Divitiasque habeo tribus amplas regibus, ergo
Quod superat, non est melius quo insumere possis?
Cur eget indignus quisquam te divite? quare
Templa ruunt antiqua deûm? cur, improbe, Caræ
Non aliquid Patriæ tanto emetiris acervo? Ibid.

C'eſt aux jeunes gens, qui veulent acquérir le goût des Lettres, ou le perfectionner, à comparer avec attention ces différens textes d'Horace & de Pope, à examiner avec ſoin comment le Poëte Anglois a imité le Poëte Latin; pourquoi, & juſqu'où le premier a ſuivi ſon guide, & où il l'a quitté; en quoi il a été égal, inférieur, ou ſupérieur, à ſon modele. Ils devroient encore eſſayer, à l'exemple de Pope, d'appliquer aux mœurs de notre Nation ce qu'Horace & Pope ont dit de la leur. Celui-ci leur ſeroit moins utile, s'il eût été entierement original: ils apprendront à traiter en vers François ce que

l'un & l'autre a traité en vers Latins & Anglois : je leur offre à la fois deux très-grands Poëtes, de deux célebres Nations, à imiter.

Cette Epître est adressée à Mylord Bathurst, qui fut, comme les illustres amis de l'Abbé de Chaulieu, un Philosophe, mais un Philosophe très-voluptueux. M. Pope le lui a dit & écrit à lui-même plusieurs fois, sans que ce galant homme en ait été offensé : il étoit le premier à rire de ses foiblesses ; au reste il étoit fort estimable. Il n'y avoit point alors de Seigneurs Anglois qui eût plus de goût pour l'Architecture, la construction des jardins, la conduite des eaux, & l'art de faire d'un bois & d'une maison de campagne une retraite délicieuse. Toutes ses idées étoient grandes, comme celles des sublimes Artistes, qui ont bâti, peint, & dessiné, sous les yeux de Louis le

Grand & de ses Ministres: on a dit de lui qu'il ne travailloit point en *petit*. A ces rares talens Mylord joignoit la plus sage économie, & il méritoit plus qu'aucun de ses contemporains que Pope lui adressât cette Epître.



SOMMAIRE,

Sur la troisieme Epître Morale de POPE.

LE véritable usage des richesses est connu de peu de personnes : la plûpart tombent dans les deux extrémités, dans l'avarice ou dans la profusion. La circulation des especes est-elle plus avantageuse que pernicieuse au genre humain ? Ne vaudroit-il pas mieux payer en biens réels qu'en argent ? Les richesses peuvent à peine procurer les nécessités de la vie à l'avare & au prodigue, & encore moins leur bonheur. Ce n'est ni pour leurs parens, ni pour les pauvres, que les avares désirent des richesses. Cependant l'avarice peut entrer dans l'ordre de la Providence ; elle tire le bien général des passions extrêmes, & elle

conduit tout à cette grande fin par de perpétuelles révolutions. Portrait d'un avare, qui agit par des principes qui lui paroissent justes. Portrait d'un prodigue, qui agit par des principes contraires qui lui paroissent également raisonnables. Véritable usage des richesses. Eloge d'un homme célebre par son zele pour le bien public, & connu sous le nom de l'homme de Ross. Le sort funeste d'un avare & d'un dissipateur, leur vie & leur mort également misérables.





TROISIEME EPITRE MORALE DE POPE,

A Mylord Allen Bathurst, imprimée pour la premiere fois en 1732.

Sur le véritable usage des Richesses.



QUI osera décider, lorsque les Docteurs ne sçauroient s'accorder ensemble, & que les plus habiles Canonistes doutent ainsi que vous & moi? Pour vous, vous êtes de l'avis de Jupiter, qui disoit un jour à Momus, que l'homme avoit été fait pour être le joüet ordinaire des Dieux, & qu'ils n'avoient envoyé l'or aux mortels que pour les entretenir dans leur folie: puisque la moitié du genre humain

amasse l'or, & que l'autre le prodigue.

Pour moi, qui ai une plus haute idée de nos semblables, & assûrément le Ciel & moi nous sommes du même sentiment (*a*), je pense que la nature s'étoit cruë obligée par devoir de cacher sagement ce brillant fléau du genre humain sous la terre : mais que, quand les mortels audacieux l'eurent soûmise à leurs travaux opiniâtres, ce rival, ce fils du Soleil, parut éclatant des rayons de son pere ;

NOTES.

(*a*) Tout ce commencement est un hors-d'œuvre fort déplacé : pourquoi faire disputer ces Casuistes & ces Docteurs ? Pourquoi rapporter ce trait impie de Momus ou de Platon ! Car le divin Platon s'échappoit quelquefois comme le sage Pope : pourquoi encore cet autre trait peu respectueux pour le Ciel ? *Assûrément le Ciel & moi nous sommes du même avis* : il n'avoit qu'à commencer ainsi, *la nature s'étoit cruë obligée*, &c. & il entroit tout d'un coup en matiere.

» Rien ne fait mieux comprendre le peu de » choses que Dieu croit donner aux hommes » en leur abandonnant les richesses, l'argent, » &c. que la dispensation qu'il en fait, & le » genre d'hommes qui en sont le plus pour- » vûs «. *La Bruyere.*

Ista omnia talia videmus, ut etiam improbi habeant. Cicéron.

on vit naître alors deux eſpeces différentes d'hommes, dont les uns le diſſiperent, & les autres le cacherent encore une fois dans le ſein de la terre.

Mais nous ferons comme les Docteurs; après avoir long-tems diſputé, nous nous trouverons à la fin du même avis: nous conviendrons tous deux de bonne foi que les richeſſes ne ſont ni une faveur du ciel, ni un ſigne auquel on puiſſe reconnoître les élûs (*a*); puiſqu'elles ſont données

NOTES.

(*a*) Jean Ward, Membre du Parlement, fut accuſé d'avoir fait un faux acte: en ayant été convaincu, il fut chaſſé du Parlement, appliqué au pilori en 1727. & mis enſuite en priſon pour d'autres rapines: ce déteſtable homme étant priſonnier donnoit par amuſement du poiſon à des chiens & des chats, & il mettoit ſon plaiſir à les voir expirer lentement dans les tourmens: on lui trouva plus de quatre millions à ſa mort.

Waters, Procureur fameux, avoit une ſi grande attention au *bien* de ſes Cliens, dit un Auteur Anglois, qu'il y avoit acquis un bien immenſe. Je parlerai du fripon Chartres dans l'article des Epitaphes, car il a eu auſſi la ſienne.

Le peuple penſe que le Diable s'empare au bout d'un certain tems des thréſors cachés.

La poſſeſſion des richeſſes n'eſt ni un ſigne aux

aux fous, aux furieux, aux superbes, aux méchans, à un Ward, un Waters, un Chartres, & enfin au Diable.

L'or nous procure plus facilement les besoins de la nature : mais avec quelle inégalité il en fait le partage ! Nous mangeons le blé qu'un autre seme ; nous vivons dans l'abondance, tandis que celui qui seme le blé meurt de faim ; les besoins de la nature, expression équivoque dont je me défie ; elle s'étend au luxe & à la débauche. Si nous mettons au nombre des besoins de la vie, les travaux & les peines d'un autre, pourquoi n'y mettrons-nous pas aussi sa femme ? Oui, sans doute, l'or est utile ; il fournit à nos nécessités, il fait fleurir le commerce, il étend la société, il sert à lever une armée, il porte du secours à des nations étrangeres : mais il est en même tems redoutable. Il arme en secret un assassin, il multiplie les corsaires, il corrompt les amis, il subju-

NOTES.

de prédestination ni de réprobation : c'est le bon ou le mauvais usage qu'on en fait qui nous justifie ou qui nous condamne.

gue un Parlement, & ce Parlement trahit sa nation.

Que ces présens corrupteurs ne sont-ils d'un volume plus considérable ! Si tout le monde pouvoit les voir comme autrefois, quels obstacles la corruption & l'avidité honteuse ne trouveroient-elles pas ? C'est donc en vain, ô Héros, que vous (a) prodiguez votre sang, & vous citoyens, que vous défendez avec zele la gloire de votre patrie, si l'or mine secrettement votre ouvrage, en passant sourdement de fripon en fripon. Rome, ou la France, avec tous leurs vins & toutes leurs liqueurs, pourroient-elles renverser nos généreux projets ? Que pourroient-elles faire, que tourner la tête à quelques Chevaliers & à quelques Gentilshommes de campagne, ou enivrer quelques

NOTES.

(a) Ces raisonnemens sont écrits avec force : mais ils ne prouvent rien ; on abuse de tout. La circulation de l'argent & des billets est une de ces heureuses inventions de l'esprit humain, auxquelles nous devons le commerce : l'échange difficile des biens réels causeroit des embarras qui le détruiroient ; voilà près de soixante vers fort inutiles.

Baillifs? Eh! qui oseroit interrompre le sommeil d'un Ministre, pour lui dire, Mylord, l'Espagne vous envoie mille bariques d'une excellente huile; de gros ballots de drap d'Angleterre assiégent votre porte; un troupeau de cent boeufs mugit à votre lever?

Si le commerce se faisoit en nature, la pauvre avarice auroit un tourment de plus, & la prodigalité ne pourroit pas dissiper tout son bien..... (*a*) Si toutes les richesses de Colepeper eussent consisté en troupeaux, les auroit-il perdues au jeu? Mylord veut joüer: conduira-t-il au caffé un taureau menaçant, qui frappera les joüeurs de ses pieds & de ses cornes? Y fera-t-il porter, comme aux jeux des anciens, des vases précieux? Y menera-t-il de beaux coursiers, & des beautés jeunes & séduisantes? Quand Uxorio aura gagné, ramenera-t-il au logis cinq ou six jeunes filles, qui seront le prix du jeu & qui réduiront

NOTES.

(*a*) J'ai supprimé trois ou quatre vers, qui contiennent de vils détails, qui ne méritent pas de commentaires.

Madame au déſeſpoir ? Cet Adonis ſi beau, ſi parfumé, ſi paré, chaſſera-t-il devant lui un troupeau de pourceaux à la cour ? Quel découragement honteux pour l'induſtrie ? Quelle ruine pour le nouveau & le grand commerce de la nation, le quadrille ?

(*a*) Il eſt vrai qu'un jour un citoyen qu'on avoit cru jusqu'alors zélé pour la patrie, portant un ſac de guinées ſous ſon manteau, en laiſſa tomber quelques-unes de ce ſac qui ſe creva : elles parlerent, & roulant à grand bruit dans l'eſcalier, elles dirent aux courtiſans : Meſſieurs, le vieux Caton eſt auſſi grand fripon que vous.

Que les billets ſont une heureuſe invention ! qu'ils ont fait de progrès ! Ils portent la corruption avec des ailes plus légeres que les vents : l'or greffé ſur eux, va dans le monde entier terminer les affaires les plus diffi-

NOTES.

(*a*) Ce fait eſt vrai ; il arriva ſous Guillaume III. à un homme qui avoit affecté juſqu'alors le zele d'un Républicain, mais qui ſe laiſſa gagner par l'argent du Monarque. Le Poëte ſe permet ici une figure hardie ; il fait parler des guinées, comme on fait parler des pots de chambre dans nos Contes de Fées.

eiſes, envahir des Etats, élever des Rois & les déthroner : un morceau de papier conduit une armée, exile un Parlement dans des régions éloignées; & comme les feuilles ſur leſquelles les Sibylles écrivoient leurs oracles, ils ſe diſperſent au gré des vents avec nos deſtinées & nos fortunes. Ce chiffon inviſible contient une multitude de flotes, il chaſſe en ſecret un Roi & achete une Reine *(a)*.

Mais puiſque notre deſtinée dépend de ce monde, prenons-le tel qu'il eſt, accommodons-nous de ſon or & de tout le reſte *(b)*.

Voyons d'abord quels biens nous tirons des richeſſes : la nourriture, du

NOTES.

(*a*) On peut conſulter les principaux évenemens de l'Europe de ce tems-là; comme ces penſées ſont trop ſatyriques, j'en omets l'explication.

(*b*) Après avoir beaucoup raiſonné, il en faut *toûjours* revenir là. Regnard a dit la même choſe dans une de ſes Epîtres, mais d'une maniere trop burleſque.

Mais enfin, puiſqu'ainſi tous les hommes ſont
fous,
Ce n'eſt pas un grand mal; hurlons avec les
Loups.

feu, des vêtemens; & quoi encore? des vêtemens, du feu, & la nourriture : n'est-ce pas assez? Que souhaitez-vous plus que de vivre? Hélas! c'est plus que ce que Turner (a) croit

NOTES.

(a) Pope fait le dénombrement de la plûpart des fous & des méchans de sa Nation qui ont été avares ou prodigues. Il auroit dû mieux choisir ses exemples : ces fous font pitié, ces méchans font horreur. Il n'est point d'avare ou de prodigue qui ait assez mauvaise idée de lui-même pour croire leur ressembler. Quand on offre des exemples aux vicieux, il faut que ces exemples soient tirés du commun des hommes :...

Tantum de medio sumptis accedit honoris.

Afin que ces vicieux, en voyant des hommes moins coupables qu'eux, & cependant très-malheureux & très-ridicules, ne puissent pas s'empêcher de craindre pour eux le même sort. Les Comédies & les Satyres qui chargent trop, font rire beaucoup, & corrigent peu. Térence & Horace ignoroient la *carricature* des Italiens, qui est passée en France avec leurs Arlequins & leurs Bouffons.

Turner possédoit trois cents mille livres sterlings : il avoit des actions sur la charitable Corporation, Société établie pour prêter sur gages de l'argent aux pauvres, que cette charitable Société acheva de ruiner : lorsqu'il eut appris qu'elle lui faisoit perdre environ un cin-

qu'elles procurent : c'eſt plus que ce que l'infortuné Warthon (*a*) trouva après ſes ſonges, en ſe réveillant à la fin de ſa vie. Que peuvent-elles donc donner, des héritiers au mourant Hopkins (*b*), de la vigueur à Chartres, un nez & des oreilles à Japhet (*c*) ?

NOTES.

quieme de ſon bien, & qu'il étoit réduit à ſoixante & dix mille livres de rente, il en fut ſi chagrin, qu'il ſe défit de ſon équipage, & qu'il garda ſa chambre pour ne plus faire aucune dépenſe : il ſe feroit condamné à mourir de faim, s'il n'eût encore eſpéré de recueillir une riche ſucceſſion.

(*a*) Nous avons déja parlé du Duc de Wharton, & de ſa fin miſérable, dans les notes ſur la premiere Epître Morale de Pope.

(*b*) Hopkins, ſurnommé le Vautour, pour ſa rapacité, mourut avec trois cents mille livres ſterlings : il défendit, par ſon teſtament, qu'aucune perſonne alors vivante n'héritât de ſon bien : il ne reconnut pour héritiers que des perſonnes qui naîtroient après la ſeconde génération. Lorſqu'on lui eut repréſenté qu'il s'écouleroit un grand nombre d'années avant que ſon teſtament pût avoir ſon effet, & que ſon argent courroit en intérêt pendant tout ce tems-là ; il en marqua la plus grande joie : bon, dit-il, ils ſeront auſſi long-tems à le dépenſer que j'ai été à le gagner. On ſent bien que la Juſtice caſſa ce ridicule Teſtament.

(*c*) Japhet-Crook perdit ſon nez & ſes

Converties en diamans, ont-elles pû ôter à Hippie sa pâleur, & lui rendre ses couleurs ? Les boucles d'oreilles de Fulvie l'ont-elles guérie de ses palpitations (*a*) ? Cette foule de domestiques que tu traînes à ta suite, vieux Narsés, ont-ils pû te délivrer de tes infirmités honteuses ? Il est vrai que les richesses auroient pû procurer à Harpax l'heureux avantage d'avoir un ami, si Harpax n'eût pas été trop sage pour toucher à son trésor; & au malheureux Shilok un Medecin qui lui auroit sauvé la vie en dépit de sa femme (*b*). Il en est un nombre infini qui

NOTES.

oreilles, pour avoir falsifié des Contrats & des Testamens, & usurpé par ce moyen des biens & des successions.

(*a*) Horace avoit eû la même pensée que Pope a enrichie d'exemples:

Non domus, & fundus, non aris acervus & auri
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animi curas, &c.

(*b*) Horace dit encore, mais d'une maniere plus touchante, & plus propre à corriger l'avare, que celle de Pope: » Si quelque maladie » vous abbat & vous retient au lit, vous sou» haiterez peut-être avoir quelqu'un qui veille

meurent sans amis & sans Medecins,

NOTES.

» auprès de vous, qui vous soigne, qui fasse » venir le Medecin, pour vous guérir & vous » rendre à vos enfans, & à vos tendres parens. » Mais non, votre femme & votre fille ne » veulent point vous rétablir : vous êtes haï de » vos enfans, de vos amis, & des jeunes fil- » les, & vous êtes étonné, vous qui préférez » votre argent à tout, que personne ne vous » marque une amitié que vous ne méritez » point. *Satyre I. Liv.* 1. « Regnard donne aussi des exemples de l'avarice : mais il en fait des tableaux d'une juste grandeur. Ce ne sont point de simples traits comme ceux de Pope.

Oronte pâle, éthique, & presque diaphane,
Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne,
Tombe malade enfin . . .
Un nouvel Esculape, en cette extrémité,
Au malade aux abois assûre la santé,
S'il veut prendre un sirop, que dans sa main il porte ;
Que coûte-t-il, lui dit l'agonisant ? Qu'importe ?
Qu'importe, dites-vous ? Je veux sçavoir combien :
Peu d'argent, lui dit-il : mais encor ? Presque rien ;
Quinze sols. Juste Ciel ! quel brigandage extrême ?
On me tue, on me vole, & n'est-ce pas le même.

& qui avant de mourir dotent un (*a*) Collége, & laissent une pension à un chat. D'autres, à la vérité, sont plus favorisés du ciel ; il leur permet d'enrichir un bâtard ou un fils qu'ils n'aiment point.

Peut-être pensez-vous que les avares font part de leurs biens aux pauvres ? Bond les comdamne & les hait de *tout son cœur :* le grave Gilbert a pour maxime, que tout homme qui est dans le besoin est un coquin ou un fou. Non, dit Blount, en levant

NOTES.

De mourir par la fievre ou par la pauvreté ?
Non ! Je n'achete point à ce prix la santé.

Quelle narration aisée, libre, & naturelle ! Horace n'auroit pas mieux écrit.

Eheu !
Quid refert morbo an furtis pereamne rapinis ?
Satyre iij. Livre II.

(*a*) Pope veut railler un ignorant, qui fonda un Collége par vanité, dans le dessein, apparemment, de passer pour savant.

Une Duchesse de Richemont laissa des legs considérables pour la pension de son chat : on en pourroit citer d'autres qui leur ont fait élever de riches mausolées, avec des inscriptions galantes. Ce sont de petits caprices, qu'on passe au sexe en faveur de ses charmes.

lés yeux au ciel, Dieu ne peut pas aimer un misérable qui meurt de faim, & il leur refuse pieusement l'aumône. Le Docteur Sutton leur parle avec plus de douceur, & il les abandonne charitablement au soin de la Providence.

Cependant il faut rendre justice aux misérables possesseurs de ces faux biens; ils ne haïssent leur prochain, qu'autant précisément qu'ils se haïssent eux-mêmes. L'esclave qui tire l'or de la terre, ou celui qui l'y renferme, éprouvent le même sort: ils sont également condamnés aux mines. Il faut croire, au moins par charité, que ces gens-là ont des raisons puissantes, quoiqu'inconnues, pour mener une vie aussi triste. Les uns prédisent la guerre, d'autres la peste; ceux-ci la famine, ceux-là ont (*a*) des

NOTES.

(*a*) Montagne, qui se confesse à ses Lecteurs de la meilleure foi du monde, avoue qu'il a été avare; ce qui confirme la pensée d'un ancien, que le sage peut à peine se défendre de l'intérêt. *Menti hominis etiam prudenti Lucrum vim affert.* Quand Montagne étoit avare, il faisoit aussi ces prédictions. » Eh! » *quoi, disois-je, si j'étois surpris d'un tel ou*

révélations que nous ne connoissons ni vous ni moi. Pourquoi Silok manque-t-il de farine ? La raison en est évidente ; Silok s'imagine que la livre de pain va monter à cinquante livres sterlings. Pourquoi ces Directeurs de la Compagnie du Sud exercent-ils tant de rapines ? C'est pour (*a*) manger un morceau de daim quand il sera à un prix excessif. Pourquoi Phryné fait-elle des achats si considérables ? Elle prévoit un impôt général. Pourquoi elle & Sapho amas-

NOTES.

» *d'un tel accident*, & à la suite de ces vaines » & ridicules imaginations, j'allois, faisant » l'ingénieux, pourvoir par cette superflue » réserve à tous inconvéniens. « Montagne se corrigea de cette avarice : mais il tomba dans un vice opposé ; il ne prit aucun soin de ses affaires. Salomon dit que les richesses sont pour l'avare un mur imaginaire, derriere lequel il se met à couvert des malheurs chimériques qu'il ne cesse de craindre. *Substantia divitis, quasi murus elevatus ; in imaginatione suâ.*

(*a*) Le luxe des Anglois égaloit celui des Romains lorsque la Compagnie du Sud y fleurissoit : ils achetoient un quartier de Daim cinq livres sterlings. » De simples Bourgeois, » seulement à cause qu'ils étoient riches, ont » eu l'audace d'avaler en un seul morceau la » nourriture de cent familles. *La Bruyere.* «

sent-elles des sommes immenses? Hélas! c'est de crainte qu'un homme ne coûte bientôt un million (*a*).

(*b*) Le sage Walter, qui voit combien l'argent est respecté dans le monde, espere enfin que sa nation pourra être vendue. Que votre ambition est noble, ô Walter! remplissez vos coffres, vous serez en Angleterre, ce que le grand Didius fut à Rome.

Le modeste Gage borne ses desirs à trois millions : il espere acheter la Couronne de Pologne, qui a été deux fois à vendre: mais les songes de Marie s'ouvrent un plus noble théâtre (*c*):

NOTES.

(*a*) Il falloit cette plaisanterie pour nous dédommager de ces longs & petits détails.

(*b*) On dit que M. Pope est injuste à l'égard de Pierre Walter, & qu'il lui fait tort de le comparer à un Empereur comme Marcus Didius, qui de Jurisconsulte qu'il étoit trouva le moyen d'acheter l'Empire Romain après la mort de Pertinax : il est vrai que Walter étoit un Procureur, mais il n'eut d'autre ambition que d'être honnête homme dans sa profession, mérite rare!

(*c*) Ces deux fous étoient deux gens de qualité : le premier s'imagina qu'il n'y avoit qu'à avoir de l'argent pour être Roi de Pologne, & l'autre pour être Reine d'un Royaume

elle en veut à des Royaumes héréditaires : ce sont deux ames de la même trempe ; la même avarice les a unis pendant leur vie ; les mêmes destinées les ensevelissent sous les ruines des Asturies après leur mort.

(*a*) Pourquoi Blunt fut-il en proie

NOTES.

héréditaire : pleins de leurs belles espérances, ils allerent tous deux en Espagne, pour chercher de l'or dans les mines des Asturies. Tous ces gens-là méritoient plutôt une place dans la liste des habitans des Petites-maisons, que dans une Epître.

(*a*) Le Chevalier Jean Blunt, qui n'avoit d'abord été qu'un Greffier ou Secrétaire, donna un des premiers le projet de la Compagnie du Sud, & du fameux Système de 1720. car les Anglois avoient le leur comme nous. Il partagea les richesses de ses associés, & en même tems les amendes & les punitions auxquelles ils furent condamnés : il affectoit un grand zele contre l'irreligion, la corruption des Grands, le luxe des Marchands, les divisions du Parlement, & l'esprit de parti ; mais *étoit-il honnête homme ? Oh ! non :* il déclamoit contre les vicieux, & il s'enrichissoit à leurs dépens. Cette prophétie satyrique est écrite d'un style vigoureux, & d'un ton qui jette de la variéte dans la piece. Le but de M. Pope a été jusqu'ici de montrer que les avares se donnent de grandes peines à amasser de l'argent, qui ne leur rapporte qu'un bonheur chimérique, & des peines réelles.

à tant d'insultes ? Pourquoi porta-t-il la haine de l'Angleterre ? Un Prophéte lui avoit annoncé ainsi nos destinées. » Telles qu'un déluge général, » la corruption si long-tems arrêtée » par la vigilance de nos Ministres, » se répandra de toutes parts : l'avarice s'élevera insensiblement, s'étendra comme un brouillard épais » sur la terre, & obscurcira le soleil : » l'homme d'Etat & les meilleurs citoyens auront la même banque ; la » Duchesse & ses femmes partageront » les mêmes profits ; les Juges feront » un commerce de la justice, les Evêques duperont le peuple, des Ducs » puissans tromperont au jeu pour un » écu ; l'Angleterre sera séduite par » les charmes honteux d'un vil intérêt, » la France sera vengée des victoires » d'Edouard & de la Reine Anne. « Ce n'est point, illustre Secrétaire, le brillant éclat de la Cour, ni le luxe des Grands, ni les richesses excessives des Marchands qui enflamment votre zele, vous avez une fin plus noble : vous êtes confus de voir le Sénat avili, les patriotes divisés. Telle est la noblesse de vos sentimens ; vous désirez de voir finir les divisions des deux

partis, pour acheter leurs droits, & rendre enfin la paix à votre patrie.

Tous ces gens-là sont fous, s'écrie un sage : mais, mon ami, avez-vous jamais vû un homme conserver (a) sa raison dans le feu de ses passions? De quelque nature que soit la passion dominante, elle assujettit la raison : les plus grandes chimeres de l'imagination seroient moins folles qu'elle. Si elle n'avoit aucun motif, quelqu'extravagant qu'il vous paroisse, ce seroit encore une plus grande folie de n'en point avoir du tout.

(b) Ecoutez donc la vérité. C'est

NOTES.

(a) Il est des passions qui sont dignes des plus grands éloges, comme l'amour ardent du bien public, de la gloire, de la Religion. Toute passion dominante n'est pas toûjours portée à l'excès.

(b) Le Poëte ajoûte que c'est du Ciel que nous viennent nos passions, & qu'il est auteur de l'avarice & de la prodigalité, comme de tous les phénomenes de la nature : opinion fausse. Dieu est-il l'auteur du péché? Dieu agit-il sur notre volonté, comme il agit sur la nature? Que Pope dise seulement, que Dieu permet l'avarice & la prodigalité, & qu'il tire de ces passions le bien général : & son systême, qu'il ne cesse de répéter, pourra se soûtenir.

du

du ciel que nous viennent toutes nos passions ; il conduit chaque homme à chaque fin différente. Comme les biens & les maux, poussés dans la nature aux dernieres extrémités, produisent des effets également bons : ainsi les vices & les vertus portés à l'excès, tendent également au bien général. Vous demandez quelle est la Puissance qui fait l'avare & le prodigue ; c'est celle qui commande aux flots de la mer de rouler avec impétuosité sur le rivage, & de s'en retirer avec précipitation, qui regle le tems de semer & de recueillir, & qui, joignant les extrémités de la secheresse à celles de la pluie, entretient dans l'univers un parfait équilibre ; qui tire la vie de la mort, qui fonde la durée sur le changement ; & qui montre aux spheres des cieux les cercles qu'ils doivent décrire jusqu'à la fin des siécles.

NOTES.

Ce morceau seroit fort beau, s'il étoit plus vrai ; mais un avare amoureux est le plus plaisant de tous les caracteres, aussi est-il de l'invention du premier des Poëtes Comiques.

(*a*) Tandis que les richesses sont cachées comme les insectes, elles n'attendent, comme eux, que des ailes & leur saison pour voler. Celui qui voit le pâle Mammon languir au milieu de ses biens; ne voit qu'un économe négligent qui retarde le payement des pauvres. Son thrésor est cette année un réservoir, qu'il conserve & qu'il épargne : ce réservoir se changera l'année prochaine en une source féconde, qui coulera à longs flots dans la maison de son héritier, pour (*b*) étancher la soif des hommes & des animaux.

(*c*) Le vieux Cotta n'étoit ni sans

NOTES.

(*a*) Cette idée est très-ingénieuse. Bacon a donné aussi des ailes aux richesses. *Divitiæ alas habent & aliquando ex sese avolant.* Un mot fournit souvent une pensée à un homme d'esprit.

(*b*) Littéralement, *les hommes & les animaux le boiront jusqu'à ce qu'ils crevent.*

(*c*) Que de descriptions différentes de l'avarice, seulement depuis Moliere! La nature est inépuisable : il y a autant d'especes différentes d'avarices qu'il y a d'avares : celle de M. & de Madame Tardieu dans Boileau est lugubre ; elle ne paroît être qu'un extrait d'un Procès Criminel, ou de l'Histoire des Larrons : celle du vieux Cotta dans Pope est plus

esprit ni sans mérite, & cependant il deshonora sa naissance & sa fortune : sa cuisine étoit aussi froide que sa grotte ; il avoit perdu l'usage de la broche, vil instrument, qu'il disoit avoir été inventé par les barbares : sa cour étoit couverte d'orties, & ses fossés de cresson ; aussi son potage & ses salades ne lui coûtoient-ils rien. S'il ne vivoit que de racines, il ne faisoit après tout que ce qu'avoient fait avant lui les Bramines, les Philosophes & les Saints. Régaler les riches, c'eût été une dépense de prodigue : soulager les pauvres, c'étoit les enlever au soin de la Providence. Son vieux château n'offroit aux yeux

NOTES.

gaie ; elle intéresse par toutes ses circonstances : celle d'un autre avare dans Regnard plaît par sa gaieté, malgré ses détails un peu bas.

Mais, s'il vous en souvient, depuis un lustre entier,
En cuillieres d'étain, en fourchettes d'acier,
Vous mangez le Dimanche une fort maigre soupe,
Un pot cassé vous sert de bouteille & de coupe.
Vous vous chauffez l'hyver en soufflant dans vos doigts. *Démocrite.*

qu'une Chartreuse isolée ; le silence y régnoit au dehors, le jeûne au dedans : jamais le toit n'avoit retenti du bruit des danses & des tambourins : la cloche n'invita jamais ses voisins à dîner. Ses vassaux, en passant près de ses murs, regardoient attentivement ses cheminées, & ne les voyoient point fumer ; ils faisoient violence à leurs chevaux pour les tourner d'un autre côté. Lorsque les voyageurs, surpris par la nuit, se trouvoient égarés dans la forêt voisine, ils maudissoient l'avare qui ne leur avoit point ouvert sa maison, & qui épargnoit une chandelle qui les auroit guidés. Cependant un mâtin, maigre & affamé, ne cessoit d'aboyer à sa porte & d'effrayer le mendiant, qu'il vouloit manger.

(a) Son fils ne lui ressembla point ;

NOTES.

(a) *Dum vitant stulti vitia in contraria currunt.* Horace, Satyre II.

Damon est agité d'une fureur contraire,
En dissipant tout l'or qui fit damner son pere ;
Il fit en moins d'un an passer par un cornet,
Cinquante mille écus d'un bien & quitte & net.
Regnard.

Cette idée n'est presque qu'un germe que

il remarqua la folie de ſon pere ; il crut qu'en prenant une conduite oppoſée, il ſuivroit le parti le plus raiſonnable, & il ſe trompa. Il ne faut pas de grandes lumieres pour connoître ce qu'on veut éviter : mais il faut de grands efforts pour connoître ce qu'on doit faire. Il immole des hécatombes, il fait couler des flots de vin,

NOTES.

Pope a développé ; c'eſt un lingot qu'il a fait paſſer par la filiere ; c'eſt un cannevas ſur lequel il a brodé ; c'eſt un ancien plan ſur lequel il a bâti un édifice moderne à l'Angloiſe. En effet, les actions de ce prodigue nous tranſportent chez les Anglois, & nous apprennent quelques-uns de leurs uſages. Il eſt des Seigneurs parmi eux, qui, pour acquérir la gloire d'être bons Patriotes, & dans le deſſein d'obtenir la députation de leurs Provinces au Parlement, ſe ruinent à donner des fêtes au Peuple. Une de celles qu'il aime le plus, & qu'il devroit abhorrer, ſi la populace Angloiſe étoit capable de raiſon, eſt l'odieux ſpectacle de l'effigie du Pape, qu'on brûle dans certaines années à Londres ; ſpectacle que des Seigneurs renouvellent de tems en tems, pour entretenir leur Nation dans une haine aveugle contre la Religion Catholique. On ne ſera peut-être pas fâché de connoître l'origine de cette Proceſſion ridicule & affreuſe, dans laquelle on brûle l'effigie d'un Pontife reſpectable, & d'un Prince Souverain.

il remplit l'estomac large & avide des Gentilshommes de campagne & de leurs gras Pasteurs. Il justifie cette profusion par les meilleures raisons ; ses boeufs meurent pour le salut de la patrie, c'est la santé de George, c'est le nom de la liberté qui couronnent les verres de ses convives ; c'est le zéle de la Maison Royale qui le consume. Sa terre est dépoüillée des bois qui la couvroient, les sylvains en gémissent ; mais qu'importe ? Il veut équiper une flotte, les laines de ses troupeaux partent pour aller revêtir nos vaillans soldats : enfin il vend ses terres pour le bien de la patrie. Il vient à la Cour : la nation fonde sur lui toute son espérance : il se met à la tête de notre fiere bourgeoisie, & il brûle un Pape (*a*). Est-ce que

NOTES.

(*a*) L'année 1678. s'étant écoulée dans des troubles, des conspirations, des accusations fausses, & des supplices injustes qu'on fit souffrir aux Catholiques, les Anglois firent le 17. Novembre 1679. une Procession, qui devoit parcourir tous les différens quartiers de Londres ; toutes les cloches de la Ville commencerent à sonner à trois heures du matin, jusqu'à cinq heures du soir. 1°. Six Bedeaux

l'Angleterre ne reçonnoîtra point tant.

NOTES.

ouvrirent la marche. 2°. Un *Sonneur* suivoit avec des clochettes à la main, & crioit de tems en tems, souvenez-vous de la Justice qu'on a rendue à Godefroi. Ce Godefroi avoit été un Juge de paix, d'un grand mérite: il avoit été assassiné l'année précédente. On ne manqua pas de soupçonner des Catholiques de ce crime, quoiqu'il ne les eût jamais traités avec rigueur, & qu'ils n'eussent aucun ressentiment contre lui. On en fit mourir quelques-uns, qui déclarerent tous sur l'échaffaut qu'ils mouroient innocens; déclaration bien forte; car s'ils eussent fait mourir cet homme par un faux zele pour la Religion Catholique, n'étoit-il pas naturel qu'ils avoüassent un meurtre, qui auroit dû, suivant leurs principes, leur assûrer la couronne du martyre. 3°. Un Corps mort, qui représentoit ce Godefroi avec ses habits, la cravate qu'il avoit quand il fut assassiné, des taches de sang sur sa chemise & ses manchettes, & des gants blancs à ses mains, le visage pâle & livide: il étoit porté sur un cheval blanc, & derriere lui étoit un de ses assassins, qui le soûtenoit; c'étoit à peu près dans cet état qu'on l'avoit trouvé après sa mort. 4°. Un homme habillé en Prêtre, & revêtu d'un surplis, avec une chape brodée & semée de têtes de morts & de squeletes, accordant des Pardons & des Indulgences, & publiant à haute voix que ces assassinats sont méritoires, comme si les Catholiques ne détestoient pas ces assassinats. 5°. Paroissoit un homme seul, revêtu comme un Prêtre d'une four-

de soins & tant de bienfaits, elle

NOTES.

tane: il portoit une grande Croix d'argent; on ne rougissoit pas de profaner dans cette Procession impie, aux yeux d'un peuple qui se dit encore Chrétien, le signe sacré de sa Religion. 6°. Quatre hommes en Carmes, avec leurs habits blancs & noirs. 7°. Quatre autres en Cordeliers; avec leurs habits gris. 8°. Six autres en Jésuites, qui tenoient des poignards ensanglantés à la main. 9°. Une troupe de Musiciens, avec des Hautbois. 10°. Quatre Evêques, revêtus d'habits Pontificaux, de Surplis, de Chapes richement brodées, & des Mitres d'or sur leur tête. 11°. Six Cardinaux en Soutane d'écarlate, & en Chapes rouges. 12°. Le premier Medecin du Pape, avec la poudre des Jésuites dans une main, & un urinal dans l'autre, pour faire entendre apparemment que ce Medecin donnoit un poison apprêté par les Jésuites. 13°. Deux Prêtres en Surplis, portant deux grandes Croix d'or: enfin un Pape d'Osier, assis avec pompe dans sa Chaire Pontificale, couverte d'écarlate, brodée, frangée, semée de Boulles & de Croix d'Or, ayant sous ses pieds un riche carreau, sur lequel étoit une Couronne: le Pape avoit devant lui deux enfans en surplis, qui faisoient flotter dans l'air chacun un étendard blanc; où étoit peinte une Croix rouge & un Poignard sanglant, pour mettre à mort les Rois & les Princes hérétiques; deux encensoirs exhaloient de l'encens en son honneur: il étoit revêtu d'une robe d'écarlate, fourée d'hermines, & bordée de franges d'or & d'ar-

qui

qui s'épuise pour récompenser la fidélité de ses meilleurs citoyens ? En vain

NOTES.

gent. Il portoit la Thiare sur sa tête avec un brillant collier d'or & de diamans, tenant en ses mains une grande Croix d'un côté, & les Clefs de S. Pierre & des *Agnus* de l'autre. Derriere lui étoit le Diable qui le caressoit, qui lui parloit à l'oreille, & quelquefois plus haut, pour lui inspirer des conspirations contre les Protestans, & le dessein de détrôner le Roi, & de mettre encore une fois le feu à la Ville; aussi ce Diable portoit-il une torche infernale. Calomnies affreuses, cent fois réfutées, & dont les Anglois sensés justifient les Catholiques. Toute la Procession étoit éclairée de cent cinquante flambeaux, & de torches distribuées de distance en distance, sans parler d'une multitude innombrable d'autres flambeaux, que divers particuliers apportoient de toutes parts. On voyoit aussi de tous côtés des feux d'artifices: jamais les balcons, les fenêtres & les rues, n'avoient été plus remplis de peuple: les maisons sembloient, dit-on, être changées en monceaux d'hommes, d'enfans & de femmes: on auroit pû compter deux cents mille spectateurs, qui marquoient tous leur fanatisme imbécille par de fréquens cris de joie. Telle fut la pompe avec laquelle ils parvinrent au Temple-Bar, Place de Londres, décorée de quatre grandes Statues, de la Reine Elizabeth, de Jacques I. de Charles I. & de Charles II. La Statue de la Reine Elizabeth, en l'honneur de laquelle on célébroit cette fête ce jour-là, qui étoit l'anniversaire de son avenement au Trône, étoit couronnée de lauriers, & por-

le zele de la patrie, qui a causé sa

NOTES.

toit en main un bouclier d'or, où étoient gravés ces mots: *la Religion Protestante, & la Grande Chartre.* Divers flambeaux allumés brûloient devant cette Statue. Le Pape ayant été porté en ce lieu-là on chanta une Chanson en parties, tantôt au nom du Cardinal Howard de Norfolk, aussi distingué par sa religion que par sa haute naissance, qu'au nom du peuple Anglois: voici la belle Chanson qu'on chantoit.

Le Cardinal Howard chantoit ceci.

Nous sommes venus d'York à Londres vous parler de la colere du Pape, vous réconcilier avec Rome, & prevenir un nouvel incendie.

Le Peuple répondoit.

Cessez, cessez, Cardinal de Norfolk: voici la Statue de la Reine, qui a sauvé vos ames des attentats du Pape: nous ne craignons point du tout la conspiration des Papistes, ni un nouvel incendie: c'est aux pieds de la Reine que vous tomberez, vous tomberez, vous tomberez. Que Dieu préserve notre grand Roi Charles, & conserve tous les gens de bien. Que les traîtres soient livrés à la Justice. *Amen, amen, amen.*

Après avoir amusé quelque tems les spectateurs assemblés, de la vûe de divers feux d'artifices; on alluma un grand feu, dans lequel le Pape d'osier, après quelques nouvelles insultes, fut précipité, & le Diable s'envola.

ruine & ſa banqueroute, vient plaider en ſa faveur à la Cour : cette patrie ſans reconnoiſſance, l'abandonne à la rigueur des loix.

(*a*) Qui nous enſeignera à connoître la vraie valeur des richeſſes, l'art d'en joüir, & le mérite de les répandre ; à ne les chercher ni par de baſſes flatteries, ni par des vûes ambitieuſes, à ne les point perdre dans l'oiſiveté, à ne les point augmenter dans la ſervitude, mais à balancer la fortune par une juſte dépenſe, à joindre la magnificence à l'économie, la nobleſſe à la charité, la ſanté à l'abondance ? C'eſt vous, ô Bathurſt, dont les richeſſes n'ont point corrompu le cœur ; c'eſt vous qui nous enſeignez le rare ſecret de marcher entre ces deux extrémités, d'un bon naturel follement généreux, & d'un amour-propre baſſement intéreſſé.

NOTES.

(a) *Sectêris divitias, quas parare poſſis juſtè, impendere ſobriè, erogare hilariter, libenter dimittere.* Recherchez des richeſſes que vous puiſſiez acquérir légitimement, employer ſagement, répandre gaiement, quitter volontairement. Bacon écrivoit ceci en Philoſophe, Pope en Poëte.

Avoir une bonté ſage & réglée pour l'indigence & le mérite, c'eſt ſeconder, c'eſt imiter la Providence : répandre à pleines mains ſes tréſors ſur le genre humain, c'eſt réparer les injuſtices de la fortune, & juſtifier ſes faveurs. Des (*a*) richeſſes entaſſées ſont

NOTES.

(*a*) On avoit dit avant Pope que les richeſſes ſont comme le fumier, qui ne ſert que lorſqu'il eſt répandu : il a pris la même idée, il n'a pas pris la même comparaiſon. Voyez les entretiens d'Ariſte & d'Eugene.

Après le portrait du plus fou des avares & du plus fou des prodigues, Pope va établir les plus belles maximes ſur l'uſage des richeſſes. De-là il s'éleve à la deſcription ſublime des libéralités utiles, dont le plus honnête homme qui ait jamais exiſté a comblé ſa Patrie. Mais il recommence encore deux autres tableaux, d'un nouveau prodigue & d'un nouvel avare, leſquels ne m'ont paru être qu'une répétition de moyen. Il falloit au contraire joindre enſemble ces quatre caracteres, & les ſoûtenir les uns par les autres ; établir enſuite ces maximes judicieuſes, & les terminer par l'éloge de l'homme de Roſs. Les portraits auroient fait haïr & mépriſer l'avarice & la prodigalité ; les maximes auroient enſeigné les vertus oppoſées ; l'éloge du vrai citoyen les auroit fait aimer. Il eſt ſurprenant que Pope n'ait preſque pas pratiqué ce beau précepte d'Horace ;

Tantum ſeries juncturaque pollet.

des richesses mortes; distribuées, elles donnent la vie : ainsi les poisons sont salutaires quand on les emploie avec une juste proportion : ainsi l'ambre gris en masse n'a qu'une odeur désagréable, qu'il soit divisé en plusieurs parties, il exhale un encens digne des cieux.

Celui qui est assez dupe pour compter sur les grands, meurt de faim : celui qui est assez fourbe pour les tromper, vit à leurs dépens. Quel est le Grand qui croie avoir une bonne table, s'il n'y reçoit un musicien, un flatteur, un bouffon ? Si l'homme d'esprit, si le mérite modeste osent y paroître, il faut qu'il soit présenté & soûtenu par un joüeur, un comédien, un Mercure. Quel est celui qui imite votre générosité & celle d'Oxford à soulager les opprimés & à relever les cœurs languissans ? Puisse la fortune décorer les divers théatres où brillera sa gloire (*a*)! Anges des cieux veillez sur

NOTES.

(*a*) Je ne sai s'il est prudent, & même poli, d'écrire à un homme pour loüer un autre beaucoup plus que lui-même. Le cœur humain ne s'accommode pas de cette préférence.

lui, veillez sur ses richesses, fixez pour quelque tems dans sa puissante maison la bonté, qui fait le caractere (*a*) Anglois; conservez-y encore l'honneur, avant qu'il abandonne pour jamais la terre.

(*b*) Mais pourquoi les Grands s'empareront-ils de tous nos éloges? Muse, amie de la vertu, élevez vos chants,

NOTES.

(*a*) Les Anglois vantent leur bonté dans toutes les occasions: c'est aux Prisonniers de guerre, qu'ils font sur terre & sur mer, à publier leur humanité; c'est à leurs ennemis vaincus & désarmés à exalter leur clémence; c'est aux étrangers qui descendent chez eux à lôüer leurs manieres polies & généreuses; c'est aux savans à remarquer les égards qu'ils ont dans leurs écrits les uns pour les autres, & pour les Auteurs des Nations voisines; c'est à leurs domestiques à faire cas de leur douceur; c'est à leurs femmes à faire l'éloge de leur politesse & de leur galanterie; c'est aux Grands à nous dire si le Peuple leur est soûmis; c'est à leurs Ecclésiastiques à admirer leur Religion; c'est à leurs Rois à se féliciter de régner sur eux.

(*b*) Nous entrons dans un éloge sublime, non-seulement par les figures, les pensées, & les images; mais par des beautés plus réelles, par des actions utiles, par des vertus véritables, par des sentimens justes. Rappellez-vous les sublimes interrogations de Job, sur les ouvrages de Dieu.

célébrez l'homme de Rofs. Les échos de la Vaga fe plaifent à répéter doucement fes loüanges fur fes bords tortueux : la *Saverne* rapide applaudit à grand bruit à fon triomphe. (*a*) Quelle eft la main qui a fufpendu ces arbres fur le brûlant fommet de ces montagnes, & qui a tiré de ces rochers arides ces fources d'eau vive ? Elles ne jailliffent point jufqu'aux cieux dans des colonnes inutiles ; elles ne fe perdent point avec une vaine magnificence dans d'orgueilleufes cafcades ; elles coulent fans art à travers ces plaines, qu'elles arrofent d'une onde pure, pour rendre la fanté aux malades & étancher la foif des habitans de la campagne. Qui a plan-

NOTES.

(*a*) » Les Grands fe piquent d'ouvrir une » allée dans une forêt, de foûtenir des terres » par de longues murailles, de dorer des plafons, de faire venir dix pouces d'eau, de » meubler une Orangerie : mais de rendre un » cœur content, de combler une ame de joie, » de prevenir d'extrèmes befoins, ou d'y re» médier, leur curiofité ne s'étend pas jufques» là. *La Bruyere.* « Il y a dans cette penfée un fublime caché, qu'il falloit mettre en action, & rendre fenfible par des faits : Pope l'a exécuté.

té ces grands chemins de sombres avenues, pour mettre à couvert le voyageur des ardeurs du soleil? Qui a placé des siéges dans ces routes pour le délasser? Qui a élevé jusqu'aux cieux ces obélisques pour le guider? C'est l'homme de Ross, vous diront les petits enfans en bégayant. Voyez la place publique couverte d'une multitude de pauvres: c'est l'homme de Ross qui leur distribue chaque semaine leur nourriture. Voyez cette maison consacrée à la charité, où la propreté regne sans faste, où la vieillesse & l'indigence sont assises à la porte d'un air riant: les filles qui en sortent dotées, les orphelins qui y sont instruits dans des métiers utiles, les jeunes gens qui y travaillent, les vieillards qui s'y reposent, le comblent de bénédictions. Est-il un malade que l'homme de Ross ne soulage, ne visite, ne lui prescrive un régime, ne lui prépare & ne lui donne lui-même quelques remedes? Y a-t-il quelque difficulté entre ses voisins? A peine entrent-ils chez lui, qu'ils renoncent aux tribunaux de la Justice, & qu'ils sont d'accord. Les charlatans fuient, en le maudissant, & les vils

Procureurs deviennent une nation inutile. O mortel mille fois heureux, vous êtes capable d'entreprendre tout ce que les gens de bien déſirent & ne peuvent exécuter ! ah, dites-nous d'où vous tirez ces ſommes immenſes que répandent vos mains généreuſes ? Quelles mines peuvent ſuffire à votre charité ſans bornes ? L'homme de Roſs n'a point de femme, n'a point d'enfans : il poſſede, ſes dettes & les taxes payées, combien ? cinq cents guinées par an. Rougiſſez, Grandeur, humiliez-vous Palais orgueilleux, voyez éclipſer votre faux éclat : & vous, petits aſtres de la terre, cachez vos rayons obſcurcis.

Mais quoi ! il n'a ni monument, ni inſcription, ni tombeau : ſa naiſſance, ſon nom, ſa figure, ſont preſque inconnus : celui qui bâtit un Temple à la gloire de Dieu, & non pour ſa gloire, ne fera jamais graver ſon nom ſur le marbre. Allez le chercher dans ces faſtes obſcurs, (*a*) où la naiſ-

NOTES.

(*a*) L'homme de Roſs n'avoit qu'une fortune médiocre, il en a tiré ces bienfaits innombrables, dont il a comblé ſa Patrie : elle lui

de le posséder, & sous ces berceaux où l'Amour & la coquette Shrewsbury lui prodiguoient leurs faveurs : de ce Ministre, aussi juste qu'aimable dans les Conseils auxquels présidoit son Prince, dont l'enjouement faisoit le caractere, & que ses courtisans se plaisoient tant à imiter ! Il ne reste donc à Mylord de cette foule de beaux esprits, qui lui faisoient leur cour, aucun qui veuille le flatter, & ce qu'il regrette encore plus, il ne lui reste pas un sot dont il puisse se divertir. C'est ainsi que vainqueur de sa santé, de sa fortune, de ses amis, de sa réputation, finit le Seigneur de tant de biens, de Charges & de talens qu'il a consumés en vain.

(*a*) Le sage Cutler qui prévoyoit

NOTES.

Pope a passé de l'homme de Ross à Hopkins, & d'Hopkins au Duc de Buckingham. On a saisi le contraste que la misere de ce Duc fait avec ses plaisirs : on a vû sa vie dans le second volume. Cleveden est le nom de sa maison de campagne.

(*a*) On raconte que, lorsque le Chevalier Cutler, qui voyageoit toûjours sans domestiques, étoit arrivé à une Auberge, il se disoit malade pour ne point souper ; il se faisoit ap-

cette fin malheureuſe, crut donner un bon avis au Duc, en lui diſant, Mylord, menez la vie que je mene. La vie que vous menez, répondit Villiers ? je ſerai toûjours en état de vivre comme vous, quand je n'aurai plus rien. C'eſt à vous, raiſon, à décider lequel eſt plus fâcheux de manquer de tout, la bourſe pleine ou vuide. Votre vie, ô Cutler, fut certainement plus miſérable que celle de Buckinghan (*a*) : mais dites-moi, votre

NOTES.

porter dans ſa chambre ſes bottes qu'il avoit remplies de paille; il demandoit une bouteille d'eau, & ſe couchoit. Quand la ſervante de l'Auberge étoit partie, il ſe relevoit, & il faiſoit un petit feu avec la paille & la chandelle qu'on lui avoit laiſſées; il grilloit ſon hareng, & il ſe régaloit avec ſa bouteille d'eau, & un morceau de pain qu'il avoit tiré de ſa poche.

(*a*) Lequel eſt le plus fou & le plus malheureux, du prodigue ou de l'avare? Pope par les propos ingénieux qu'il fait tenir au premier, paroît lui donner un avantage ſur le ſecond. Mais je trouve des difficultés dans cette opinion. Le prodigue joüit quelque tems de ſon argent, en l'employant: l'avare en jouit toûjours, en le comptant. Quand le premier l'a perdu, il le regrette: l'autre ne ceſſe point de le poſſéder. Le prodigue a tout à craindre de l'avenir; l'avare ſe raſſûre contre tous les éve-

mort fut-elle plus heureuse ? Cutler n'étoit point payé de ses Fermiers : ses maisons tomboient en ruine : il ne pouvoit réparer un mur, parce qu'il étoit dans le besoin. Sa fille fut enlevée par un étranger ; il ne pouvoit lui donner une dot, parce qu'il étoit dans le besoin. Il vendit deux guinées quelques cheveux gris qui ombrageoient sa tête respectable, parce qu'il étoit encore dans le besoin. Enfin, étant à l'extrémité, il refusa un remede, & il chassa son Medecin, qui lui conseilloit de l'acheter : or, qu'étoit-ce autre chose que le besoin, que vous appelleriez folie ? quoiqu'il y ait un grand nombre de personnes qui l'éprouvent, puisqu'il manquoit réellement de tout ce qu'il avoit. Cutler & Brutus pouvoient s'écrier, tous deux en mourant : Il est donc

NOTES.

nemens de la fortune. Le prodigue voit dans son état un changement cruel : l'avare s'accoûtume au sien, & s'y plaît.

Populus me sibilat at mihi plaudo,
Dum, &c.

vrai que la vertu (*a*) & les richeſſes ne ſont qu'un vain nom.

NOTES.

(*a*) On a mis en vers ce mot inſenſé de Brutus:

Te colui, virtus, ut rem: at tu nomen inane es;

Mais il eſt déplacé ici: on peut dire quelquefois que les richeſſes ſont un vain nom: on ne le peut jamais dire de la vertu.

Il finit ſa Piece par un Conte burleſque, qui ne m'a point paru mériter de place ici. On ſait que le grand Prince de Condé conſeilla à Boileau de ſupprimer ou de tranſporter ailleurs ſa Fable de l'Huître & des Plaideurs, qui étoit à la fin de ſa premiere Epître au Roi, parce que cette Fable n'étoit pas digne du reſte de l'Ouvrage.





AVERTISSEMENT,

Sur la quatrieme Epître Morale de POPE.

CETTE Epître eſt agréable par ſon ſujet, ingénieuſe par ſes détails, ſolides par ſes principes, utile par ſes ſentimens. Il ne s'agit point ici de lieux communs, d'une morale ennuyeuſe, de paradoxes chimériques, de principes obſcurs, de ſentimens romaneſques, que la Poëſie doit dédaigner. Pope traite du bon & du mauvais goût dans l'uſage des richeſſes; ſujet important pour les Grands & les Riches, plus intéreſſant encore pour les Gens de Lettres par les graces dont il eſt orné; pour les perſonnes judicieuſes, par les raiſons dont il eſt

embelli;

embelli; pour les vrais Citoyens, par les intentions pures dont il est animé.

Le Poëte adresse un compliment à Richard Boyle, Comte de Burlington, Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere, son ami intime, & le protecteur éclairé de ses écrits. Mylord avoit publié les desseins d'Inigo Jones, & les Antiquités de Rome par Palladio. Inigo-Jones a fait à Londres divers chefs-d'œuvre, & entr'autres le Château de White-Hall, maison royale, & la face de l'Hôtel de Sommerset du côté de la Tamise. Palladio est connu en Italie, & surtout à Venise, par des morceaux d'architecture admirables. Tous les Architectes lisent ces Antiquités savantes, & M. de Felibien en fait un très-long éloge.

On doit remarquer dans cette Epître un morceau important,

dans lequel le Poëte déploie toute la force & les graces de sa Poësie. Nous avons vû le caractere de Sporus dans l'Epître au Docteur Arbuthnot ; celui du Duc de Wharton, dans la premiere Epître morale ; d'une femme aimable dans la seconde ; de l'homme de Ross dans la troisieme : nous allons voir celui de Timon dans celle-ci. Chaque Epître est remarquable par un Episode brillant, qui est ordinairement le chef-d'œuvre du Poëte.

Tout ce que nous pouvons dire de ce Timon, c'est qu'à l'exemple de Moliere, de la Bruyere, & de plusieurs autres Ecrivains, M. Pope a rassemblé sous un seul nom un grand nombre de caracteres. La malignité du public appliqua tous les traits de ce grand tableau à un Seigneur de la plus haute qualité. Ses flateurs affectoient un grand zele pour sa

réputation, & ils ne pensoient pas qu'ils le déshonoroient plus par ces applications malignes, que Pope ne l'avoit fait par sa Satyre. Pope ne se contenta pas de se justifier dans une Lettre qu'il écrivit au Duc de Chandos, que je soupçonne être celui à qui le public appliquoit ce caractere ridicule; il voulut encore imposer silence à la malignité par cette Lettre qu'il écrivit à Mylord Burlington.

7. *Mars* 1731.

» *Mylord*,

» Les clameurs qui se sont éle-
» vées, à l'occasion de l'Epître
» que j'ai pris la liberté de vous
» présenter, m'ont causé moins de
» peine, que le zele du public
» pour un Seigneur bienfaisant &
» généreux, & que l'ardeur avec

» laquelle vous avez pris mon
» parti ne m'ont fait de plaisir. Ce
» n'est point mon Poëme qui m'a
» attiré cette faveur : ayant l'hon-
» neur d'être votre ami, je ne
» vous ai point traité comme un
» Poëte traite son héros ; mais je
» méritois du moins que ceux
» dont je ne suis point connu euss-
» sent plus de candeur & d'indul-
» gence pour moi, & ne fissent
» pas courir un bruit qui déshon-
» nore Mylord, & qui m'outra-
» ge. Je ne suis pas surpris qu'un
» caractere qui convient à vingt
» personnes soit appliqué à une
» seule : puisque par ce moyen
» dix-neuf se sauvent du ridicule.
» J'étois trop content de la ma-
» niere de penser de Mylord sur
» cette affaire, pour en importu-
» ner le public : mais puisque la
» malice & le faux soupçon du-
» rent si long-tems, je saisis l'oc-
» casion d'une troisieme édition,

» pour publier ce que ce Seigneur
» a penſé lui-même de mon inno-
» cence, & de la malignité de
» mes ennemis. Ma conſcience
» me rend un témoignage aſſûré
» de l'une; je crains que la leur
» ne leur rende un témoignage
» encore plus aſſûré de l'autre. Il
» a l'humanité de prendre part à
» l'injure qui m'eſt faite, & la gé-
» nérosité de mépriſer celle dont
» il eſt l'objet. Ces Critiques m'in-
» timident, & me feront, je
» crois, renoncer à écrire. La Sa-
» tyre, qui conſiſte en plaiſante-
» ries, ſera toûjours dangereuſe,
» tant que la médiſance du peu-
» ple trouvera de la protection
» auprès des Grands. J'ai appris,
» par la conduite qu'on a tenue à
» l'occaſion de mon Epître, qu'il
» y a des perſonnes qui aiment
» mieux être vicieuſes que ridi-
» cules : c'eſt pourquoi je penſe
» qu'il eſt plus ſûr d'attaquer des

» vices que des folies. J'oublie-
» rai donc l'orgueil des Grands,
» & leur vanité; je ne ferai con-
» noître que la bassesse de leur
» ame: mais, afin de prevenir
» ces fausses applications, j'em-
» ploierai dans ma premiere Sa-
» tyre leurs véritables noms, & je
» ne me servirai plus de noms sup-
» posés. «

On reconnoît toûjours la fermeté & le courage de M. Pope. Comme on vit que ce Seigneur ne prenoit point pour lui le portrait de Timon, on crut que ce nom étoit supposé.

Pope fait dans la Satyre de Timon tout ce que doivent faire les Poëtes Didactiques: il met ses préceptes en portraits & en exemples; il peint beaucoup, il raisonne peu: il commence par faire la description du Château ridicule de Timon; & il paroît, qu'en la faisant, il pensoit à celui de Blein-

heim. Ce Château, bâti par Vanbrugh, appartenoit au Duc de Marlborough : c'est un monument de la Bataille d'Hochstet, & du mauvais goût des Anglois de ce tems-là. Voici l'idée que M. Pope en donne dans une Lettre qu'il a écrite à Mademoiselle Blount : il ne pensoit pas qu'elle seroit imprimée ; aussi n'y ménage-t-il pas les Marlboroughs.

» Je n'ai jamais vû tant de gran-
» deur jointe à tant de petitesse :
» je pense que l'Architecte a sui-
» vi parfaitement en bâtissant ce
» Château, le goût des Propriétai-
» res ; car c'est la maison la moins
» habitable, & la plus avare qui
» fût jamais. Il n'y a pas plus de
» place dans cette maison, qu'ils
» n'en ont dans leur cœur pour les
» étrangers & des personnes au-
» dessus d'eux. On n'y trouve que
» deux appartemens dans le bas,
» pour le maître & pour la maî-

» tresse, & que deux autres dans
» le haut, beaucoup plus médio-
» cres; voilà tout ce que con-
» tient ce vaste Château. Si vous
» le regardez par dehors, il pa-
» roît être le Palais d'un Prince:
» quand vous y entrez, vous n'y
» trouvez pas de quoi loger un
» simple particulier & sa famille.
» Toute cette maison consiste en
» vestibules & en passages. Elle
» donne trois vûes, qui seroient
» fort agréables si elles condui-
» soient à quelque chose. La gal-
» lerie seroit assez belle, s'il n'y
» avoit pas vers les deux bouts
» deux grandes voutes qui ca-
» chent le jour. Au lieu d'un grand
» escalier on en a fait deux fort
» communs. Ce qu'il y a de mieux
» est un Sallon fort beau, des Of-
» fices & des Cuisines sous terre
» très-commodes. Le haut de la
» maison est chargé de dômes ou
» coupoles, & de petites tours,
qui

» qui donnent à l'édifice un air
» pesant & affecté; la face du côté
» du jardin est d'un meilleur goût,
» quoiqu'elle soit sans tours &
» sans dômes; les deux côtés de
» la maison sont gâtés par deux
» monstrueuses croisées en arca-
» des, qui sont précisément au
» milieu, & qui tiennent lieu de
» portes, comme s'il étoit de la
» destinée des Grands que la *peti-*
» *tesse* détruisît toute leur gran-
» deur. On a mis au fronton du
» Château deux petits demi-cer-
» cles, qui cachent la plus belle
» piece: enfin toute cette maison
» est une *dépense* magnifique &
» absurde. Le Duc de Shrewsbu-
» ry l'a bien définie, en disant
» que c'est une carriere de pierres
» qu'on a élevée à grands frais. «



SOMMAIRE.

ON s'arrête à une des especes de la prodigalité : on considere le bon & le mauvais goût des Grands dans l'usage de leurs richesses ; le goût est un mot dont on abuse. Le premier principe du goût, comme de tous les Arts & de toutes les Sciences, est le jugement : il consiste à suivre la nature jusques dans les Arts de pur agrément, dans l'Architecture & dans les Jardins : tout doit y répondre à la situation des lieux ; ensorte que les beautés, bien loin d'y entrer par force, en doivent naître & résulter naturellement. Combien de personnes manquent leurs projets dans des entreprises qui leur

coûtent beaucoup pour n'avoir pas suivi ce principe, sans lequel un ouvrage ne peut plaire long-tems; s'il est vrai même qu'il puisse plaire! Les meilleurs exemples, & les regles les plus judicieuses, ne servent souvent qu'à produire des ouvrages ridicules & insupportables. Description du faux goût dans la magnificence, sous le nom d'un riche ignorant. La premiere & la principale erreur est de penser que la grandeur consiste dans la masse & l'étendue, & non dans la proportion & l'harmonie : la seconde à joindre ensemble des parties qui ne se ressemblent point, ou qui se ressemblent trop dans les petites choses, ou qui se répetent trop souvent. Portrait du mauvais goût dans les Livres, la Musique, la Peinture, la Prédication,

les Prieres publiques, la Conversation. On justifie encore la Providence sur ce qu'elle donne des richesses à des gens qui en font un mauvais usage : on montre que ces richesses fournissent aux pauvres & aux artisans d'utiles ressources. Quel doit être l'objet principal des Grands dans leurs dépenses. Quels doivent être les ouvrages publics dignes des Princes.





QUATRIÉME
EPITRE MORALE
DE POPE,

A Mylord RICHARD BOYLE, Comte de Burlington, imprimée pour la premiere fois en 1731.

Sur le bon & le mauvais goût dans l'usage des Richesses.



IL est étrange que l'avare emploie ses soins pour acquérir des richesses dont il ne peut joüir : mais est-il moins étrange qu'un prodigue les consume pour se procurer d'autres biens, dont il ne connoît point le prix ? Il ne voit, il n'entend, il ne mange point pour lui : ce sont les Peintres qui lui choisissent ses ta-

bleaux, les Musiciens sa musique (a), les Cuisiniers ses mets: il achete des ef-

NOTES.

(a) Topham, riche Anglois, avoit un recueil d'estampes fort curieux. Le Chevalier Fontaine étoit connoisseur en statues antiques: il en avoit apporté plusieurs d'Italie en Angleterre. Mylord Pembroke étoit un savant antiquaire, & Hoarne, de l'Université d'Oxford, a publié plusieurs anciens manuscrits sur l'Histoire Civile & Ecclésiastique d'Angleterre. Mead & Hans-Sloane sont deux grands Medecins; le premier a une très-belle Bibliotheque; l'autre le plus riche Cabinet de curiosités naturelles qui soit dans l'Europe. Si un homme se refuse le nécessaire pour acquérir ces curiosités, il est fou sans doute; mais sa folie est utile au public: s'il y emploie son superflu; en quoi donc est-il déraisonnable? Le celebre M. Bonnier, qui a employé une partie de ses biens immenses à enrichir son Cabinet de tout ce que la nature, les arts, & la science, ont produit de plus rare, a-t-il jamais été blâmé par un homme judicieux? Mais ils rassemblent à grands frais ces richesses savantes pour d'autres que pour eux. Aimeroit-on mieux qu'ils ne les laissassent voir à personne, & que comme le Dragon de la Fable, ils gardassent les pommes d'or des Hespérides, sans en cueillir, ni en laisser cueillir aux autres? Eh! que deviendroient les sciences, si les savans, qui sont ordinairement peu riches, ne trouvoient point dans les Bibliotheques & dans les Cabinets, de ceux qui le sont plus qu'eux, des sujets sur lesquels ils pussent exercer leur génie?

rampes & des desseins pour Topham, des statues pour Fontaine, des médailles pout Pembroke, de rares manuscrits, anciens ouvrages de Moines, pour Hoarne seul, des livres pour Mead, des raretés pour Sloane : toutes ces choses sont-elles pour lui ? hélas ! non ; elles ne sont pas plus à lui, que sa femme, qui est si aimable, & sa maîtresse, qui l'est encore plus.

Pourquoi Virron a-t-il planté, peint, bâti ? pour montrer seulement de combien de goûts il manquoit à la fois. Pourquoi le Chevalier Viston a-t-il dissipé tant de richesses mal acquises ? un démon lui avoit dit à l'oreille, Viston ayez du goût ; le ciel visite ce riche insensé, & il ne lui envoie pour fléau *(a)* que le goût & Ripley avec sa régle. Le destin qui veut se divertir aux dépens de Bubon & punir sa vanité ridicule, lui ordon-

NOTES.

(*a*) Il est ingénieux de dire que le Ciel visite un riche en lui envoyant pour fléau le mauvais goût, & un ignorant Architecte : mais le Poëte a-t-il raison d'associer ensemble le Démon, le Ciel, & le Destin ; n'est-ce point mettre le Ciel en mauvaise compagnie ?

ne de bâtir, & de prendre cet ignorant pour Architecte. C'est une maxime commune, qu'on ne cesse de répéter chaque année, que jamais sot n'a pû atteindre la vraie magnificence.

Pour vous, Mylord, vous nous montrez que Rome fut magnifique, sans être prodigue, que les plus pompeux édifices étoient les plus commodes. Cependant, ces regles si justes, si nobles, que vous offrez à nos citoyens, ont rempli (*a*) une partie de

NOTES.

(*a*) Rousseau, dans son Epître à Thalie, dit que le bon goût consiste à imiter en tout l'Architecture des Grecs & des Romains. Pope veut qu'on en choisisse les beautés : le Poete Anglois paroît plus versé dans cet Art que le Poete François. Voyez cette Epitre de Rousseau.

Les esprits médiocres, incapables d'atteindre aux beautés sublimes, ne saisissent que les défauts d'un Auteur original : aussi ne leur conseillerois-je pas plus d'imiter que d'inventer. » Un Architecte, frappé des beautés de cer» taines Eglises, se mettra en tête qu'on feroit » un ouvrage admirable en réunissant en un » même tout le Choeur de Beauvais, la Nef » d'Amiens, le Portail & les dehors de l'E» glise de Rheims : ce feroit un tout très-mal » assorti, puisque ces pieces ne sont point

l'Angleterre d'imitateurs insensés : les uns prennent au hasard un plan dans vos desseins ; une beauté ne leur sert qu'à faire plusieurs sottises ; les autres surchargent une petite Eglise des décorations des anciens théatres ; ils font d'un arc de triomphe une porte de jardins ; peut-être même, que renversant l'ordre que vous mettez dans vos ornemens, il lès suspendront au fronton d'une vieille mazure flanquée de deux bouts de muraille avec un pilastre coupé en quatre, dont ils feront quatre colonnes ; & quand ils les auront enrichies de bossages, ils croiront avoir fait une belle façade, où ils feront entrer tous les vents à la fois dans une longue suite d'arcades : orgueilleux de s'enrhûmer à une porte bâtie à la Vénitienne, & persuadés

NOTES.

» faites l'une pour l'autre. « M. Pluche, *Traité de la Méchanique des Langues.* Il seroit cependant à souhaiter qu'on pût faire entrer dans un édifice tout ce qu'il y a de plus parfait dans plusieurs autres ; la chose ne seroit pas impossible, si on avoit attention à la proportion. N'a-t-on pas dit qu'Apelle a rassemblé dans sa Vénus, qui fut son chef-d'œuvre, tout ce qu'il avoit remarqué de plus beau dans les plus belles femmes ?

qu'ils ont le vrai goût de Palladio, ils se consoleront de mourir de froid, en suivant les regles de l'art.

Vous avez souvent insinué aux Grands, vos égaux, une vérité qu'ils ont achetée bien cher, qu'il y a quelque chose de plus nécessaire que la dépense, & qui doit précéder (*a*) même le goût : c'est le jugement, don qui ne vient que du ciel, & qui, sans être une science, les vaut toutes ; lumiére qu'il faut puiser dans votre ame, que Jones & le (*b*) Nostre, qui la possédoient, ne peuvent partager avec vous.

Quelque dessein que vous ayez

NOTES.

(*a*) *Scribendi recte sapere est & principium & fons.*

Ce qu'Horace dit de l'art d'écrire, il faut le dire de tous les Arts ; le jugement est leur premier principe.

(*b*) Tout le monde connoît les jardins du célebre André le Nostre, Contrôleur des Bâtimens de Louis XIV. Dessinateur de ses Jardins, il naquit en 1613, & mourut en 1700.

Le Poëte joint ensemble les préceptes qui concernent l'Architecture à ceux qui concernent la construction des jardins, & ces préceptes pourroient encore convenir à tous les Arts.

pour bâtir ou pour planter, ſoit que vous éleviez une colonne, ſoit que vous formiez une voûte, ſoit que vous rempliſſiez une terraſſe, ou que vous creuſiez une grotte, n'oubliez jamais la nature, traitez-la comme une beauté modeſte, ne voilez point ſes graces ſous trop de parures, ne les en privez pas (*a*) entierement; ne montrez pas tous ſes charmes dans les endroits qu'il faut dérober décemment aux yeux. Celui-là remporte le prix de ſon art, qui jette un agréable déſordre dans ſes ouvrages, qui ſurprend, qui diverſifie, & qui ſçait cacher adroitement les objets qui bornent la vûe. (*b*).

NOTES.

(*a*) Que cette idée eſt riante & aimable! Que la nature dans les Poëtes eſt différente de la nature inſenſible & inanimée des Phyſiciens!

(*b*) M. de Voltaire a mis en vers les mêmes idées. Il parle du Temple du goût:

Simple en étoit la noble architecture,
Chaque ornement, à ſa place arrêté,
Y ſembloit mis par la néceſſité:
L'Art s'y cachoit ſous l'air de la nature,
L'œil ſatisfait embraſſoit ſa ſtructure,
Jamais ſurpris, & toûjours enchanté.

(*a*) Consultez en tout le génie du lieu : il vous dira, faites jaillir ces eaux, ou faites-les retomber ; aidez cette montagne ambitieuse à s'élever jusqu'aux cieux ; creusez ce vallon en amphitéâtre, donnez à ce terrein un air champêtre, ouvrez-vous ici une vûe, joignez ces arbres qui cherchent à s'unir, diversifiez ces ombres par d'autres, coupez ou continuez ces al-

NOTES.

M. Pope ne veut rien qui borne la vûe, soit dans les jardins, soit dans les édifices : il désire qu'on fasse toûjours illusion aux yeux, & qu'ils puissent toûjours supposer quelque chose au-delà de ce qu'ils voient. M. de Voltaire dit que l'œil satisfait doit tout d'un coup embrasser tout ce qu'il voit : M. Pope demande qu'à mesure qu'on avance dans un bâtiment ou dans un jardin, il y ait toûjours quelque objet nouveau qui surprenne. M. de Voltaire souhaite qu'on ne soit jamais surpris : mais au fonds leurs idées ne se contredisent point. M. Pope ne nie point que l'œil satisfait ne doive embrasser un jardin & un bâtiment : mais quand il dit qu'il faut surprendre, il n'entend pas une surprise qui choque par la singularité de l'objet, mais une surprise qui plaise & qui enchante.

(*a.*) Ce sont aussi les préceptes de Virgile sur les Plantations. *Prædiscere cura sit habitus locorum.*

Iées qui se prêtent à vos desseins ; ce génie peindra à mesure que vous planterez, dessinera à mesure que vous travaillerez.

N'entreprenez aucun ouvrage que de concert avec le jugement : il est l'ame de tous les arts ; toutes les parties répondant les unes aux autres, formeront insensiblement un tout ; une foule de beautés s'offriront à vous d'elles-mêmes, elles jailliront du sein des difficultés, elles naîtront des caprices du hasard ; la nature se joindra à vous, le tems les fera croître, il y ajoûtera des prodiges admirables, & produira peut-être.... un Stow (*a*). Que sont devenus les édifices auxquels le jugement n'a point présidé ? Superbe Versailles (*b*), votre

NOTES.

(*a*) Stow est une maison de campagne de Mylord Cobbham : cette maison a des jardins admirables.

(*b*) L'Auteur insinue qu'on force la nature à Versailles, & que les eaux qu'on y fait venir à grands frais, ne peuvent subsister longtems dans un terrein si sec & si aride : il critique peut-être aussi l'inégalité & la disproportion des édifices. Voyez Suétone, sur les ouvrages d'Architecture que Néron fit faire à Rome. *Non in aliâ re damnosior, quàm in ædificando, &c.*

gloire commence à tomber. Terrasse de Néron, vous avez croulé sous les murailles qui vous soûtenoient. Vastes Parterres que mille mains avoient élevés à grands frais, Cobbham paroît & vous noie dans son lac. Montagnes qu'on a coupées pour pratiquer une vûe sur la plaine, on vous regrette encore : vous mettriez à couvert cette maison des vents du nord (*a*).

Voyez les travaux de Villario, ils ont duré dix années ; ses espaliers se joignent, la plaine est couverte de bois, toutes les parties forment un tout & s'unissent, la force de l'ombre le dispute à la force de la lumiere, des couleurs vives & changeantes étalent leur éclat sur des lits de fleurs, elles varient leurs nuances brillantes sous les divers rayons de là lumiere, une onde pure & fraîche serpente sur ces bords. Jouisse qui voudra de ces

NOTES.

(*a*) Un riche Bourgeois dépensa plus de cinq mille livres sterlings à couper une haute montagne, ornée de bois charmans, laquelle défendoit sa maison & ses jardins du vent du nord, pour se donner une vuë sur une plaine aride.

beautés : Villario ne peut plus les soûtenir ; le spectacle de ces parterres & de ces fontaines le fatigue, il les quitte, & il découvre à la fin qu'il aime mieux un champ sans agrément. Avec quel plaisir le vieux Sabinus s'égaroit dans les allées de ces jeunes arbres ! Assis sous leurs ombrages épais il rendoit chaque année avec joie ses hommages aux boutons naissans ; (*a*) il remarquoit dans les rameaux une secrete impatience de s'approcher les uns des autres. Son fils a le goût plus délicat : il veut avoir un point de vûe : il déclare la guerre aux Dryades qui habitoient les berceaux de son pere. Qu'il est content ! il voit un boulingrin immense & un parterre divisé en pe-

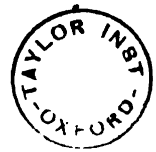
NOTES.

(*a*) Expressions élégantes empruntées d'Horace. *Ode* 3. *L.* 2.

Quâ pinus ingens, albaque populus,

Umbram hospitalem consociare amant.

Nous n'avons point de mot qui rende celui-ci, *Hospitalem*. Les Anglois disent Hospitable ; ils ont aussi une multitude de mots qui nous manquent, & que nous pourrions retrouver dans nos vieux Ecrivains.



tits compartimens fleuris, & entouré de toute la famille lugubre des ifs : ces jeunes arbres, si vigoureux, sont coupés & changés honteusement en balais, qui servent à nettoyer ces allées, que ces arbres auroient dû couvrir de leur ombre (a).

NOTES.

(a) Ce faux goût est commun aux François & aux Anglois. On divisoit autrefois les jardins en petits compartimens, couverts d'un sable aride, au lieu de les diversifier par des fleurs ingénieusément assorties. Ces parterres ennuyeux étoient entourés d'ifs lugubres, grossierement façonnés en toutes sortes de figures : ils étoient toûjours verds, & cependant toûjours tristes. Si l'on osoit planter d'autres arbres, le ciseau arrêtoit leur vigueur, ou retranchoit tout ce qui pouvoit donner une ombre agréable pendant l'été; on les élaguoit sans cesse ; on les contraignoit de prendre des figures de boules, de pyramides, de colonnes, que la nature ne leur a point données. Enfin, on faisoit fuir de nos jardins cette nature aimable, qui se plaît plus à régner dans l'Empire de Flore que par-tout ailleurs : on a introduit depuis dans les jardins des boulingrins nuds & sans fleurs. Il est vrai qu'ils tiennent lieu de plantes & de beaux arbres, qui coûteroient beaucoup à cultiver ; & on nous a donné pour une preuve du goût, ce qui n'est peut-être que l'effet de l'indigence de nôtre siecle.

Soit que M. Pluche ait puisé ses idées dans

Allons à la campagne de Timon, passons-y un jour : tout semble y dire à haute voix, que de richesses perdues ! tout y paroît grand, étonnant, orgueilleux : il n'y a que l'agréable & l'aimable qui n'osent en approcher. Timon y porte la grandeur à un si haut degré, que tout vous y représente la demeure des géans : ce Château est une ville, cet étang une mer, ce parterre une campagne. Mais qui ne

NOTES.

Pope, soit qu'il se soit rencontré heureusement avec lui, il a donné les mêmes préceptes sur le beau dans les Arts, & ces préceptes sont dans un *Traité de la Méchanique des Langues.* Le premier désordre, dit-il, qui ôte à une chose la beauté qu'on y souhaite, est de rapprocher des parties qui sont sans accord & sans proportion. La seconde *source de difformité* est de vouloir faire un tout de choses qui tendent à des fins différentes & sans liaison. La suprême difformité est de mettre ensemble des choses qui s'entre-détruisent. M. Pluche n'agit-il point quelquefois contre ses préceptes, soit dans son *Spectacle de la Nature*, soit dans sa *Méchanique des Langues*, quand il y rapproche des parties qui sont sans accord, & quand il veut faire un tout de choses qui tendent à des fins différentes ? Beaucoup d'Auteurs promettent plus qu'ils ne donnent : mais M. Pluche donne plus qu'il n'a promis.

riroit en voyant le maître, cet insecte rempant qui frissonne au plus léger souffle des zéphirs? Mais quelles masses énormes jointes à de petits objets? toute cette enceinte semble une carriere de pierres élevée sur la surface de la terre, au milieu de laquelle deux petits cupidons paroissent dans une posture indécente : derriere eux s'étend un lac qui, placé au vent du nord, en augmente encore l'âpreté. Le dessein de tout admirer me conduit dans les jardins : mais de quelque côté que je tourne mes regards, ma vûe est bornée par un mur; nul labyrinthe dessiné avec goût, nul désordre agréable ne partagent les yeux, un berceau rappelle un autre berceau, chaque allée a sa *sœur*, la moitié d'un compartiment en représente fidélement l'autre, l'oeil voit à regret la nature renversée; des arbres sont taillés en statues, ces statues sont aussi épaisses que des arbres. Ici c'est une fontaine qui ne joue jamais, là c'est un pavillon sans ombrage, pour l'été; d'un côté Amphitrite vogue sur des berceaux de myrte, de l'autre, deux gladiateurs combattent ou meurent sur des fleurs. Ne voyez-vous

pas ce cheval marin languir & pleurer d'être à sec, & ces hirondelles faire leur nid dans l'urne poudreuse du Dieu du Nil ?

(*a*) Mylord avance d'un air majest-

NOTES.

(*a*) M. de V. dans son Temple du Goût, ouvrage aimable & févere; indiscret & ingénieux, plein de préceptes & de saillies, admiré & mal reçu, conduit deux de ses amis *en carrosse* au Temple du Goût : il rencontre sur la route Crassus, qui joint à l'ignorance de Timon l'impertinence la plus outrée.

D'un air content l'orgueil se reposoit,
Se pavanoit sur son large visage.

Je ne sai si l'orgueil a l'air content : il est ordinairement sérieux & dédaigneux.

Timon rassemble tous les préjugés du mauvais goût : il n'a égard ni aux choses, ni aux personnes, ni aux tems, ni aux lieux : c'est pour lui précisément qu'Horace a dit, *humano capiti, &c.* Il n'estime dans les Livres que l'impression & la reliure : il en a qu'il n'entend point ; il n'en a point qui pourroient être à son usage. Il fait chanter *une gigue*, c'est-à-dire une musique légere & rapide à l'Eglise : il fait peindre sur le plafond d'une Chapelle des nudités scandaleuses. Ne semble-t-il pas que Pope avoit pris quelques-uns des traits de ce tableau dans la Bruyere. » Les belles choses, » dit-il, le sont moins hors de leur place, les » bienséances mettent la perfection, & la rai-

tueux : secretement ravi d'être considéré, il approche doucement, tous ses pas sont comptés ; mais avant que de parvenir jusqu'à lui, il faut traverser une terrasse brûlante & monter du jardin au château par des talus escarpés ; quand vous serez fatigué & tout en sueur, vous aurez enfin l'honneur de voir Mylord à sa bibliotheque.

A sa bibliotheque ? & de quels Auteurs est-elle donc composée ? Mylord est très-curieux en livres & très-peu en Auteurs ; il vous les fait voir tous

NOTES.

» son met les bienséances ; ainsi l'on n'entend » point *une gigue* à la Chapelle. « Il y a encore dans le même Auteur quelques pensées qui ont beaucoup de rapport avec celles de Pope.

Si Pope a imité la Bruyere, il semble que M. Pluche à son tour a imité Pope : notre Ecrivain François a réduit en maximes ce que le Poëte Anglois a mis en images. » Une maison » passe pour belle & pour commode quand elle » réunit la facilité de la route & de l'accès ; » une façade avantageuse ; un intérieur qui y » répond par une distribution juste, par des » jours favorables, & par la vûë de la campa- » gne. « M. Pluche n'y veut point surtout de *Lavanderie ;* c'est de quoi M. Pope n'a point parlé.

les uns après les autres, & il vous montre la date de l'impression : c'est Alde Manuce qui a imprimé ceux-ci, c'est Duseuil (*a*) qui a relié ceux-là. Les autres sont aussi bons pour lui, car ils sont de bois ; il est inutile d'y chercher Loke ou Milton ; ces tablettes n'ont jamais reçû aucun livre nouveau.

Vous entendez la cloche d'argent de la Chapelle : cette cloche vous appelle à une priere orgueilleuse ; de légers fredons d'une musique baroque & inégale font danser l'ame & l'élevent aux cieux sur une gigue. Admirez dévotement (*b*) le plafond où les

NOTES.

(*a*) Duseuil, fameux Relieur de Paris.

(*b*) M. de V. a la même idée sur la Chapelle du sot Crassus. Quelque ingénieuse que soit celle du Poëte Anglois, elle m'a paru plus indécente que les Saints du Plafond : j'aimerois mieux ces vers.

A ses côtés un petit curieux,
Lorgnette en main disoit, tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre Chapelle :
Sur ma parole achetez ce tableau :
C'est Dieu le Pere, en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût de Vateau.

Saints de Verrio & de la Guerre sont peints, couchés & étendus dans la plus belle attitude, & vous présentent devant les yeux tout le Paradis ; un carreau & un Prédicateur poli vous invitent au sommeil ; il se garde bien de blesser vos oreilles délicates du mot d'enfer (*a*).

Mais écoutez le carillon des pendules, il annonce le dîner. Vous entrez dans un vaste sallon de marbre que cent laquais creusent à force d'y marcher : des serpens, parés des plus belles couleurs, ornent un riche buf-

NOTES.

Antonio Verrio & la Guerre : l'un a peint les plafonds de Windsor & de Hamptoncourt, Maisons Royales : l'autre ceux du Château de Bleinheim.

(*a*) Un vénérable Doyen, prêchant à la Cour d'Angleterre, menaça les pécheurs d'un châtiment sévere, dans un endroit, qu'il est, disoit-il, indécent de nommer devant un Auditoire, composé de tant de personnes polies ; & cependant la mort des impies, le Jugement dernier, l'Enfer, sont susceptibles des plus grands traits de l'éloquence. Il suffiroit quelquefois de les peindre aux incrédules, pour les faire frémir. Si Démosthene & Cicéron eussent vécu parmi nous, auroient-ils manqué ces grands sujets ?

fet ; des *Tritons* à gueule béante vomissent pour vous laver le visage : est-ce une sale de festin, est-ce un dîner ? non, c'est un Temple, c'est une Hécatombe, c'est un sacrifice solemnel célébré avec le plus grand faste. Vous y buvez, vous y mangez dans des intervalles réglés & périodiques ; chaque service est enlevé avec tant de rapidité, que vous jureriez que le Medecin terrible du pauvre Sancho touche chaque plat de sa baguette. Entre ces services, depuis le potage jusqu'aux liqueurs & jusqu'au moment qu'on boit à la santé du Roi, on ne manque pas d'apporter exactement des verres tremblans qui raisonnent sur les assiettes. Je meurs de faim dans l'abondance, j'éprouve le sort de Tantale au milieu de tout ce faste ; on me sert obligeamment de tout ce que je n'aime point. Enfin, je prends congé de Mylord, régalé, carressé, ennuyé, malade de la politesse (*a*). or-

NOTES.

(*a*) Timon étale une vaine magnificence, une grave régularité, un ordre méthodique, un sérieux imposant dans un repas, où l'on doit faire paroître son bon cœur plus que les

gueilleuſe dont j'ai été accablé aujourd'hui : je m'en vais en déteſtant une ſi folle dépenſe, jointe à ſi peu de goût, & je jure que je n'ai jamais ſi mal paſſé la journée.

Cependant c'eſt de ce luxe inſenſé que les pauvres ſont habillés & nourris ; il donne la ſanté & la vie aux artiſans & à leurs familles. La vanité charitable de Mylord leur accorde ce que la dureté de ſon cœur leur refuſe ; un tems viendra que les épics dorés jauniront ces terraſſes & baiſſeront leurs têtes ſur ces parterres ; des moiſſons abondantes enſeveliront pour jamais ces compartimens que ſon orgueil a deſſinés : Cérès qui rira de ces folies, rentrera dans ſon empire. Quel eſt donc celui qui a le droit d'orner ou de cultiver un terrein ? Celui qui plante comme Bathurſt, ou qui bâtit comme Boyel : c'eſt à l'utilité ſeule à ſanctifier la dépenſe ; ce n'eſt que du jugement qu'elle emprunte ſon plus brillant éclat.

NOTES.

richeſſes, ſon amitié plus que ſon ſang, *ſa gaieté plus que ſa ſageſſe*, où l'on ne doit ſuivre d'autres loix que celles de l'aimable liberté.

(4) Jouïſſez

(a) Joüissez en paix de l'héritage de vos peres ; étendez les bornes de cet héritage, sans exciter la jalousie de vos voisins ; que ceux qui rendent vos terres fertiles, vous remercient du travail que vous leur procurez pendant l'année ; qu'ils reconnoissent qu'ils doivent encore plus à votre générosité qu'à la fertilité de leur champ ; ne dédaignez point de nourrir dans votre parc la vache féconde & le cheval laborieux ; ne plantez point vos forêts, pour étaler votre orgueil & votre faste ; faites-les croître, pour enrichir notre marine de vaisseaux & notre patrie d'édifices : alors il vous sera permis d'étendre de tous côtés vos plants, & après avoir couvert d'arbres les campagnes, vous aurez droit de bâtir des villes.

Continuez, Mylord, faites votre

NOTES.

(a) Le tour est différent dans le texte. *Celui qui joüit en paix des acres de son pere, ou qui fait ses voisins contens s'il s'enrichit.* Toute cette période, qui est longue, est liée par le pronom *dont*, répété plusieurs fois. Le style Anglois est encore rempli de *qui* & d'*où*, ajoûtés sans fin les uns aux autres : nous n'aimons point ces longueurs.

unique soin des Arts, qui commencent à tomber ; enfantez de nouveaux prodiges, renouvellez les anciens, rendez Jones & Palladio à eux-mêmes ; soyez tout ce que fut Vitruve avant vous, jusqu'à ce que les Rois suivent les plans que vous aurez tracés, & soyez orgueilleux d'exécuter les projets que vous aurez conçus ; qu'ils ordonnent aux ports (*a*) de s'ouvrir, aux grands chemins de s'étendre, aux Temples de s'élever, & de devenir plus dignes de l'Etre suprême, aux voûtes & aux piliers.

NOTES.

(*a*) Dans le tems que Pope composoit ce Poëme, les Eglises que la Reine Anne avoit fait bâtir commençoient déja à tomber, parce que les fondations en étoient mauvaises, & ce qui est assez d'usage, les Architectes & les Entrepreneurs étoient des fripons. On pensoit alors à bâtir le Pont de Westminster : c'est un des plus beaux ouvrages de l'Europe, dont on a posé la premiere pierre le 9. Fevrier 1739. & qui n'a été achevé qu'onze ans après ; il a coûté trois cents trente mille florins : enfin, les grands chemins, qui conduisoient à Londres, étoient devenus impraticables : ceux qui étoient chargés de les réparer, s'enrichissoient à les faire mal construire par de pauvres artisans, dont ils retenoient le salaire.

qui soûtiennent les ponts de s'élargir, pour arrêter les flots (*a*) menaçans, & aux moles de s'avancer dans la mer pour dompter les flots impétueux. Fidele à ses limites, (*b*) le sujet de nos Rois, le fier Océan reconnoîtra l'empire de ses Maîtres, les fleuves dociles arroseront nos terres. O paix,

NOTES.

(*a*) On se rappelle ici ce que j'ai cité d'Horace à la fin du Discours Préliminaire sur la troisieme Epître, & beaucoup d'autres pensées des Odes, qu'il a écrites contre le luxe de son siecle, que Pope a évidemment imitées. Cicéron avoit dit aussi : » *Illæ impensæ meliores sunt, muri, navalia, portus, aquarum ductus, omnia quæ ad usum Reipublicæ pertinent : quamquam, quod præsens tanquam manu datur jucundius est ; tamen hæc in posterum gratiora.* « Cette fin du Poëme est éloquente & sublime, parce que le cœur l'a dictée. Pope pensoit comme Cicéron & Horace, ou plutôt comme les premiers hommes de tous les siecles ; le zele pour le public est la premiere de toutes les vertus morales ; celui qui se dévoue le plus au bien de la patrie, celui qui s'y oppose le plus, sont aux deux extrémités opposées, l'un de la vertu, & l'autre du crime.

(*b*) Ce sujet n'est pas très-fidele à ses maîtres. Il ose quelquefois les submerger, & il les laisse souvent vaincre & prendre par leurs ennemis.

voilà les honneurs dont vous allez combler notre patrie ; voilà des travaux dignes des Empereurs & des Rois.

Fin du troisieme Tome.

De l'Imprimerie de GISSEY.





